Alice Poznanska-Parizeau (1930-1990)

criminologue, Université de Montréal,
écrivaine, journaliste et essayiste

(1965)

Une Québécoise en Europe “rouge”.

Un document produit en version numérique par Pierre Patenaude, bénévole,
Professeur de français à la retraite et écrivain
Chambord, Lac—St-Jean.

Courriel: pierre.patenaude@gmail.com

[Page web dans Les Classiques des sciences sociales.](#)

Dans le cadre de la bibliothèque numérique: "Les classiques des sciences sociales"

Site web: http://www.uqac.ca/Classiques_des_sciences_sociales/

Une bibliothèque développée en collaboration avec la Bibliothèque
Paul-Émile-Boulet de l'Université du Québec à Chicoutimi

Site web: <http://bibliotheque.uqac.quebec.ca/index.htm>

Politique d'utilisation de la bibliothèque des Classiques

Toute reproduction et rediffusion de nos fichiers est interdite, même avec la mention de leur provenance, sans l'autorisation formelle, écrite, du fondateur des Classiques des sciences sociales, Jean-Marie Tremblay, sociologue.

Les fichiers des Classiques des sciences sociales ne peuvent sans autorisation formelle:

- être hébergés (en fichier ou page web, en totalité ou en partie) sur un serveur autre que celui des Classiques.
- servir de base de travail à un autre fichier modifié ensuite par tout autre moyen (couleur, police, mise en page, extraits, support, etc...),

Les fichiers (.html, .doc, .pdf, .rtf, .jpg, .gif) disponibles sur le site Les Classiques des sciences sociales sont la propriété des **Classiques des sciences sociales**, un organisme à but non lucratif composé exclusivement de bénévoles.

Ils sont disponibles pour une utilisation intellectuelle et personnelle et, en aucun cas, commerciale. Toute utilisation à des fins commerciales des fichiers sur ce site est strictement interdite et toute rediffusion est également strictement interdite.

L'accès à notre travail est libre et gratuit à tous les utilisateurs. C'est notre mission.

Jean-Marie Tremblay, sociologue
Fondateur et Président-directeur général,
[LES CLASSIQUES DES SCIENCES SOCIALES](#).

Cette édition électronique a été réalisée par Pierre Patenaude, bénévole,
professeur de français à la retraite et écrivain,
Courriel : pierre.patenaude@gmail.com

à partir de :

Alice Poznanska-Parizeau (1930-1990)
criminologue, Université de Montréal, écrivaine, journaliste et essayiste

UNE QUÉBÉCOISE EN EUROPE ROUGE.

Montréal : Éditions Fides, 1965, 114 pp.

M Jacques Parizeau, économiste et ancien premier ministre du Québec, nous a accordé le 18 septembre 2006, à titre d'ayant-droit, son autorisation de diffuser la totalité des publications de sa défunte épouse. L'autorisation accordée au téléphone a été confirmée par écrit par M. Parizeau lui-même.

Polices de caractères utilisée :

Pour le texte: Times New Roman, 14 points.

Pour les citations : Times New Roman, 12 points.

Pour les notes de bas de page : Times New Roman, 12 points.

Édition électronique réalisée avec le traitement de textes Microsoft Word 2008 pour Macintosh.

Mise en page sur papier format : LETTRE US, 8.5'' x 11''

Édition numérique réalisée le 18 février 2013 à Chicoutimi,
Ville de Saguenay, Québec.

Alice Poznanska-Parizeau (1930-1990)
criminologue, Université de Montréal, écrivaine, journaliste et essayiste

UNE QUÉBÉCOISE EN EUROPE ROUGE.

Montréal : Éditions Fides, 1965, 114 pp.

DU MÊME AUTEUR

Voyage en Pologne. Montréal, Éditions du Jour, 1962.

Les solitudes humaines, (nouvelles). Montréal, *Les Écrits du Canada français*, 1962.

Fuir, (roman). Montréal, Éditions Déom, 1963.

Survivre, (roman). Montréal, Le Cercle du Livre de France, 1964.

Table des matières

[Chapitre I](#)

[Chapitre II](#)

[Chapitre III](#)

[Chapitre IV](#)

[Chapitre V](#)

[Chapitre VI](#)

[Chapitre VII](#)

[Chapitre VIII](#)

[Chapitre IX](#)

Liste des illustrations

- [Planche 1.](#) Une voiture, quelques valises et beaucoup de visas : c'est le départ !
- [Planche 2.](#) Devant l'église Saint-Matthieu de Budapest on rencontre parfois des amoureux qui échangent des serments éternels.
- [Planche 3.](#) Et chaque soir, Budapest, une des plus belles villes d'Europe, se mire dans les eaux du Danube.
- [Planche 4.](#) Les examens approchent. Sur les rives du Danube, ceux qui hier encore ne pouvaient accéder aux études universitaires découvrent la fièvre des dernières révisions.
- [Planche 5.](#) À la piscine Gellert de Budapest, qui date de l'époque (les Romains. l'entrée est gratuite.
- [Planche 6.](#) Les jeunes recrues de Prague et celles qui les suivent des yeux...
- [Planche 7.](#) Les jeunes recrues de Prague et celles qui les suivent des yeux...
- [Planche 8.](#) En Europe de l'Est, les jeunes rejettent les dogmes marxistes, « Nous voulons que nos enfants découvrent la liberté et le bien-être, disent-ils. Le temps des dictatures touche à sa fin.
- [Planche 9.](#) En Tchécoslovaquie, les anciennes résidences d'été servent de maisons de repos. Elles reçoivent des jeunes et des moins jeunes qui ont besoin de soins ou de vacances au grand air.
- [Planche 10.](#) La résidence du dernier roi de Pologne, Stanislas-Auguste Poniatowski, le Palais de Lazienki, à Varsovie, reçoit de nombreux visiteurs et touristes.
- [Planche 11.](#) Partout, en Pologne, les toits de chaume disparaissent et il est rare qu'on découvre encore sur sa route une bourgade aussi ancienne que celle-ci.
- [Planche 12.](#) Les pêcheurs polonais défendent jalousement leurs traditions et résistent au modernisme et à l'ordre nouveau.
- [Planche 13.](#) Lodz, le grand centre de l'industrie textile, est également une des villes polonaises qui comptent le plus de cheminées d'usines.
- [Planche 14.](#) À Gdansk, vieille ville portuaire, on est en train de reconstituer les quartiers très anciens. C'est le miracle de patience et d'efforts de tous et de chacun !

Planche 15. À Gdansk, vieille ville portuaire, on est en train de reconstituer les quartiers très anciens. C'est le miracle de patience et d'efforts de tous et de chacun !

[7]

UNE QUÉBÉCOISE EN EUROPE ROUGE.

Chapitre I

[Retour à la table des matières](#)

Mes papiers sont en règle. Je vais partir. Ouf...

Ç'a été long et laborieux !

Tout avait commencé à Montréal, bien entendu, dans une agence de voyages. J'ai dû d'abord fournir des photos, beaucoup de photos, puis remplir des formulaires, une vingtaine environ, puis apporter mon passeport et... attendre.

Pour le visa tchèque tout se passa très bien, pour le visa polonais on me demanda d'acheter d'avance un certain nombre de zlotys, mais pour le visa hongrois ce fut un authentique drame.

Car vous ne le savez peut-être pas ¹, la Hongrie n'a pas encore de représentation diplomatique au Canada et il faut envoyer les papiers à Washington, attendre trois mois et s'abstenir de discuter du nombre de dollars qu'on échange d'avance pour des forints (monnaie hongroise), avant d'obtenir [8] enfin le petit tampon. Bref, quand vous l'avez

¹ La Hongrie a, depuis peu, une représentation diplomatique au Canada et de ce fait il est plus facile d'obtenir actuellement un visa pour ce pays.

devant vous, ce passeport aux pages marquées de sceaux curieux, vous avez l'impression d'avoir obtenu une faveur insigne.

Vous me demanderez, sans doute, pourquoi avoir choisi justement de faire un voyage en Europe de l'Est quand il y a tant d'autres pays intéressants dans ce bas monde ? Question pertinente entre toutes, à laquelle il n'est guère difficile de répondre dans mon cas, car j'ai l'esprit de contradiction et une curiosité à toute épreuve.

Les démocraties populaires ne sont pas « à la mode ».

Première constatation qui s'impose : les démocraties populaires ne sont pas de ce temps-ci à la mode. Bien entendu, des invités officiels s'y rendent, tantôt à un festival, tantôt à un congrès ; ils y sont bien logés, bien nourris, bien soignés, reviennent remplis d'admiration pour le charme slave et évitent de critiquer de crainte de ne plus être invités. Par contre, les autres, ceux qu'on n'invite pas, semblent préférer ne pas s'aventurer derrière « le rideau de fer », selon l'expression consacrée, et cela pour des raisons multiples.

Les représentants de la « droite » prétendent qu'il est inutile et même mauvais de frayer avec les citoyens des pays communistes et les communistes occidentaux affirment que « *the Queen can do no wrong* », et qu'il vaut mieux ne pas aller vérifier sur place si le bonheur des pays organisés, protégés, aidés et dirigés par les Russes est réel.

Pour ma part, je n'avais aucune intention d'étudier les valeurs respectives d'un régime ou d'un autre, mais uniquement de vivre deux mois en Hongrie, en Pologne et en Tchécoslovaquie ; de visiter les villes et de parcourir les campagnes. Car enfin, ces fameuses démocraties populaires c'est une partie intégrante de la vieille Europe qui est en train de faire peau neuve.

Il y a vingt ans environ, lors des accords de Yalta, par la grâce d'un homme atteint d'une maladie incurable, Roosevelt, et conformément à l'implacable volonté d'un dictateur sinistre, Staline, cent millions d'habitants furent livrés à la toute-puissante mère Russie. Dès lors les por-

tes se sont fermées et on s'appliqua soigneusement à ne plus se préoccuper du sort de ces [9] peuples qui, bon gré, mal gré, étaient en train de réaliser une expérience passionnante.

Du jour au lendemain on y détruisit l'économie traditionnelle et on créa un but nouveau. Le gain, ce principal moteur de l'activité collective et individuelle, cessa d'avoir son droit de cité et fit place à un autre objectif : celui de besoins et du bien-être des générations futures. Or, autant, quand la Russie tenta l'expérience elle n'était qu'un colosse retardataire miné par l'anarchie, autant la Tchécoslovaquie, par exemple, était déjà en 1938 un des pays les plus industrialisés d'Europe qui exportait ses voitures Skoda dans le monde entier. Donc, pour collectiviser, il a fallu d'abord sacrifier les structures, les cadres, les habitudes et les hommes ; beaucoup d'hommes ; et ensuite seulement repartir à zéro.

Pour des milliers de jeunes Occidentaux qui rêvent de créer un monde meilleur, il y a là un idéal qu'on est tenté d'imiter ; pour d'autres, qui nient l'importance de cette révolution, il y a matière à réflexion, et pour tous ceux qui veulent, plus simplement, découvrir les réalités des pays de l'Est, une possibilité unique d'observer sur place leurs réussites.

De Montréal à Vienne.

Comme je faisais partie de ces derniers, une fois mon passeport en poche, j'ai pris l'avion qui me déposa sans histoires à Paris, où une petite voiture m'attendait déjà. Elle était jolie, inconfortable, facile à stationner, et capable de supporter un voyage sur les routes cahoteuses. J'ai donc quitté la « Ville lumière » et j'ai roulé jusqu'à Vienne, première étape de mon voyage, pour m'arrêter au bord du beau Danube bleu, comme dit la chanson, car en réalité il est moins bleu que le Saint-Laurent par temps clair.

Les rues dormaient au soleil, mais cela n'empêchait pas les touristes de développer cette activité fébrile qui consiste à visiter tous les châteaux qui ont su résister à la marche du temps, à courir d'un musée à l'autre et à ne manquer aucune curiosité locale. Malheureusement pour moi qui aime les chevaux, le fameux manège était fermé et on

m'annonça que les chevaux et leurs cavaliers étaient en train de se produire à... Montréal.

[10]

Décidément, si cela continue, ça ne vaudra plus la peine de voyager, puisque notre bonne vieille métropole semble devenir le rendez-vous international aussi bien des arts que des spectacles hippiques. Faute de pouvoir visiter le manège, je suis donc allée à Schönbrun, où le guide me parla des fastes de la Vienne d'autrefois.

— Que voulez-vous, disait-il, avant la guerre les Hongrois venaient, les Polonais venaient, les Roumains venaient, c'était gai, plein de monde et plein d'entrain. Maintenant c'est fini. Ils ne peuvent plus sortir de chez eux, les pauvres, et c'est vraiment dommage.

Ensuite mon interlocuteur me déconseilla d'une façon véhémement de traverser la frontière hongroise, et pour mieux me persuader de la justesse de ses arguments me parla de l'insurrection de Budapest et de la vague d'hommes et de femmes qui avait afflué alors en Autriche.

Malgré ces sages observations, j'ai fait cependant le plein d'essence et j'ai bouclé mes bagages. Il faisait beau, la route était bonne et les indications routières pour Budapest placées en évidence. Puis, après un tournant, je vis une barrière, une maison basse, des soldats armés de mitraillettes et des voitures qui attendaient. L'Europe occidentale s'arrêta soudain, comme coupée au couteau, juste à la limite de cette barrière protégée par des hommes en uniforme...

J'ai tourné la clef, le moteur cessa de ronronner et dans le silence j'entendis une grande jeune fille s'exclamer de toute la force de ses poumons :

— Dites donc, ce n'est vraiment pas pire pantoute cette histoire de contrôle de passeports. Ça fait plus de deux heures qu'on attend...

Irrésistiblement attirée par l'idée de rencontrer des Canadiennes authentiques dans cet endroit où je ne m'attendais guère à les voir, je me

suis approchée de la barrière qui nous séparait. La jolie demoiselle faisait partie d'une excursion organisée par une maison d'enseignement suisse où tout un groupe de filles de son âge apprenait les secrets de l'art ménager. Elles revenaient justement, dans un autobus spécialement loué par ladite école, après un voyage de deux semaines en Hongrie.

[11]

« Peut-on être malheureux au Canada ? »

Pour tromper l'attente on lie facilement connaissance. Nous discutâmes donc abondamment de leur ; c'est-à-dire plus exactement elles se plaignaient de la grisaille de Budapest, de l'atmosphère de suspicion et de contrôle, et surtout des mauvaises routes, tandis que moi je me demandais dans mon for intérieur si ma Renault R. 8 supporterait de tels inconvénients.

Tout ceci, cependant, n'était pas fait pour plaire aux douaniers qui nous séparèrent à force de gestes et d'ordres proférés dans une langue parfaitement incompréhensible. Puis, l'autobus quitta la terre hongroise, nous agitâmes les mouchoirs et à mon tour je me présentais dans le petit bureau aux murs couverts de photographies de paysages. Là, on commença à me poser des questions sur l'âge de ma grand-mère, sur la date de naissance de mon grand-père et sur d'autres sujets tout aussi familiaux, au point de me donner l'impression de passer un véritable examen généalogique.

Dans une autre pièce un monsieur en civil donnait des forints sur présentation des feuilles attestant qu'on avait versé dans son pays d'origine une certaine quantité de devises. Il était débordé, fatigué et visiblement las de refaire constamment des calculs sur la minuscule machine qui se trouvait sur sa table. Quand il vit mon passeport canadien, il s'arrêta un moment dans sa besogne, me regarda bien en face et me demanda en allemand :

— Peut-on être malheureux au Canada ?

C'était tellement inattendu que je n'ai pas su réagir. Derrière mon dos les voyageurs s'impatientsaient, j'ai donc pris l'argent et j'ai ba-fouillé quelques banalités d'usage. Dehors on fouillait justement un jeune Anglais, propriétaire d'une Jaguar, et trop heureuse de ne pas être obligée d'ouvrir mes valises je remonte dans ma voiture. Un soldat déplace sa mitrailleuse, actionne le tourniquet, la barrière se soulève... je suis libre de repartir !

Premier contact, première surprise

Contrairement à mes appréhensions, la route est très bonne, un peu étroite, sans doute, mais bien pavée. Ce qui me [12] gêne, par contre, et m'empêche d'avancer à une allure normale, ce sont... les Russes...

Eh oui, parfaitement.

Les convois militaires se succèdent chargés de soldats qui ont l'air d'autant plus martial qu'ils semblent indifférents à ce qui se passe autour d'eux. Ils ne parlent pas, ils ne chantent pas, ils sont là, sur les camions, serrés les uns contre les autres, masse de corps tellement uniforme qu'il semble impossible de distinguer les visages.

Je m'arrête à Győr pour visiter son château épiscopal et sa cathédrale qui datent de l'époque des Arpâd, dynastie qui a régné sur les bords du Danube au IX^e siècle de notre ère.

Autour de moi des officiers russes prennent très pacifiquement des photos sous les regards haineux des civils. Ils se promènent seuls ou par petits groupes et les autres touristes s'appliquent à faire le vide autour d'eux, en s'écartant dès qu'ils s'approchent. C'est un curieux ballet dont mes amis hongrois s'empressent de m'expliquer la signification.

— Que voulez-vous, me disent-ils, c'est l'armée d'occupation. Depuis l'insurrection de 1956, ils ont l'ordre formel de ne pas trop se montrer, et à Budapest ils se déguisent même en civils pour ne pas inciter la population à un nouveau soulèvement, mais on sait bien qu'ils sont partout et qu'ils ne partiront jamais.

Sur la grande place, les voitures des officiers russes voisinent avec les bicyclettes des Hongrois. Une foule d'enfants se pressent autour et échangent des remarques à voix basse...

« L'U.R.S.S. go home »

— Rien ne ressemble davantage à l'emprise que Moscou exerce ici que le système appliqué par les états colonialistes dans les pays sous-développés d'Afrique, constate ironiquement le jeune instituteur qui m'amène voir une école, seulement ici on ne peut même pas écrire sur les murs « U.R.S.S. go home », leur police est trop omniprésente.

— Et puis la logique de leur système est telle que tout s'enchaîne. L'enseignement du russe est obligatoire pour tous [13] les enfants âgés de sept à quatorze ans, et à l'université la connaissance de cette langue confère des avantages importants, tel celui d'avoir une bourse pour faire un stage en Russie. Or, autrefois, un Noir qui avait étudié à Londres avait de fortes chances d'avoir, à son retour aux colonies, un poste au gouvernement ; aujourd'hui un Hongrois qui a étudié à Moscou peut compter sur un salaire plus élevé et sur certaines facilités qui, chez nous, ont une valeur inestimable.

Je suis assise sur un banc d'écolier dans la grande salle claire et spacieuse. L'immeuble est vieux, mais il a été modernisé et agrandi. Sur le tableau noir on trace des chiffres à la craie.

Selon mon interlocuteur, les salaires sont excessivement bas en Hongrie. Un employé de l'administration d'une usine gagne environ 60 dollars par mois, un professeur de collège 40 dollars, une femme qui repasse dans une laverie automatique, 20 dollars, un prêtre catholique 18 dollars, un ouvrier spécialisé 70 dollars.

Bien entendu, il est pratiquement impossible de vivre avec de tels salaires, puisque les prix de certaines denrées de base sont sensiblement comparables à ceux de la France, ou même du Canada. La majorité des femmes travaillent pour aider le mari, c'est un fait, mais cela, non plus, ne suffit pas et il est indispensable de compléter le revenu

par des primes au rendement et par des prestations à caractère social. Prestations qui varient d'une famille à l'autre, suivant des barèmes plutôt fantaisistes, puisque celui qui a étudié en U.R.S.S. et qui a su faire bonne impression a plus de chances d'obtenir une augmentation d'allocation scolaire pour ses enfants que son collègue exerçant la même profession.

— De cette manière, me dit-on, on a créé un système bureaucratique qui repose sur le favoritisme politique et sur l'institution du « pourboire », qu'on se passe de la main à la main. Quand on a des relations on paye peu et on obtient beaucoup, quand on n'en a pas, on est forcé de payer plus et on doit se contenter de facilités moindres. Comme la distribution de tous les avantages sociaux est faite selon le même principe, y compris celle des appartements, des familles de quatre et de cinq personnes vivent parfois dans une chambre, tandis que des célibataires occupent des locaux de plusieurs pièces.

[14]

Il se fait tard et je repars en direction d'Esztergom. Au fur et à mesure que j'avance, les convois militaires deviennent de plus en plus nombreux, mais je m'efforce d'oublier les Soviétiques, car j'ai envie d'admirer le paysage sans me préoccuper des réalités politiques, économiques et sociales. Après tout, quand un étranger va faire le tour de la Gaspésie, il n'est pas obligé de se passionner aussitôt pour les problèmes des Canadiens ; pourquoi dès lors devrait-on entendre en Hongrie des plaintes et des critiques dont l'authenticité même est pénible parce que trop amère et trop cruelle ? Les Hongrois sont-ils vraiment opprimés à un point tel qu'ils ne peuvent plus dominer leur ressentiment ? Je refuse de l'admettre.

De la route je vois les cheminées des usines et je consulte ma carte pour constater que je me trouve dans une des régions les plus industrialisées de la Hongrie ; le département de Komarom. Puis, le paysage change, les maisons d'habitation deviennent plus nombreuses et j'entre à Esztergom. Dans les faubourgs, une caserne avec des sentinelles russes à la porte, quelques immeubles très modernes et des

vieilles façades entretenues avec soin et protégées par un écran d'arbres.

Esztergom, c'est une jolie ville dont les rues sont propres, les magasins bien approvisionnés et les habitants habillés fort convenablement. Au restaurant, on me sert un excellent repas et un petit vin du pays qui pourrait aisément se comparer avec les bons vins de France.

C'est dimanche et toutes les tables sont occupées. Les gens mangent, rient, s'amusent et semblent parfaitement à l'aise. On me raconte des blagues très drôles, et une fois le repas terminé on m'offre avec insistance d'aller voir des églises.

La proposition est assez inattendue, mais j'accepte pour ne pas froisser mes hôtes, et nous voilà en train de marcher d'une église à une autre.

— Voyez-vous, m'explique un de mes amis hongrois qui a déjà passé cinq ans en prison à cause de ses idées socialistes, c'est la meilleure façon pour moi de remplir mes devoirs religieux. Si j'y vais seul, je risque d'avoir des ennuis, quand j'accompagne une Canadienne tout va pour le mieux puisque je montre nos vestiges historiques à une étrangère. C'est même très bien considéré par les autorités puisqu'on veut encourager le tourisme.

[15]

Décidément il n'y a rien à faire ; je suis bel et bien obligée de suivre.

À huit heures du soir, enfin, j'ai droit de m'écrouler sur une chaise et de me reposer en toute quiétude dans une pièce basse qui sert d'appartement à une famille de six personnes. Heureusement les garçons passent leurs vacances dans un camp de jeunesse en Allemagne de l'Est, ce qui nous permet d'utiliser tous les sièges disponibles et de ne pas trop souffrir du manque d'espace vital. La radio donne des nouvelles de la météo et mes traducteurs bénévoles m'annoncent qu'il va faire beau et chaud le lendemain. J'essaie de me renseigner sur l'état des routes, mais comme personne n'a de voiture, personne ne semble être au courant.

Le blé canadien coûte cher...

D'ailleurs, visiblement, c'est là un sujet qui ne les intéresse pas. Pendant un instant le silence s'installe, et puis bon gré, mal gré, nous parlons encore des Russes, ou plus exactement deux étudiants, membres du parti communiste, entreprennent de m'expliquer pourquoi la Hongrie se trouve, selon eux, au bord de la faillite.

La politique actuelle de l'U.R.S.S. a été lancée, semble-t-il, à la suite de l'insurrection de 1956. Craignant de nouveaux troubles, les Russes ont décidé d'accorder à la Hongrie des dons et des prêts plus élevés que ceux qu'ils destinent aux autres pays satellites et d'accélérer ainsi son industrialisation. Mes interlocuteurs prétendent, toutefois, que cette aide coûte cher et rapporte peu.

C'est ainsi qu'on a envoyé des machines agricoles de production russe (j'ai pu en admirer une, complètement rouillée, abandonnée dans un champ), mais on a oublié de fournir en même temps des pièces de rechange, ce qui a rendu plusieurs de ces machines inutilisables. Comme par-dessus le marché les paysans ne savent pas comment les réparer, ni même comment s'en servir, le rendement en blé n'a pas augmenté, et dernièrement la Hongrie a été obligée de racheter une partie du blé canadien à crédit et au prix fort. Transaction d'autant plus désavantageuse que les Russes ont demandé, paraît-il, des taux d'intérêt particulièrement élevés.

[16]

En ce qui concerne l'industrie proprement dite, elle est contrôlée et orientée par le Conseil du Marché commun des pays satellites dont le siège se trouve à Moscou. C'est là que des spécialistes, formés par des Russes, prennent des décisions sans avoir jamais visité les régions concernées et sans connaître leurs véritables besoins.

À ce propos on me cite le cas d'une usine d'appareils de radio qui marchait très bien et qui a été démantelée pour éliminer la concurrence entre la production hongroise et celle de la Tchécoslovaquie, ce qui a entraîné le ralentissement d'activité de tout un secteur.

Et pour terminer de brosser ce tableau aux couleurs sombres, mes interlocuteurs me parlent de l'industrie métallurgique et chimique du Massif Central du Nord qui, elle, exporte ses produits dans d'autres pays de l'Est, contre des paiements à long terme, ou en échange des objets manufacturés qu'on pourrait fort bien fabriquer sur place avec infiniment plus de profit pour l'économie nationale.

La mécanisation.

— La conclusion qui se dégage de tout cela est la suivante : pour le moment on ne souffre pas encore de disette en Hongrie, comme c'est le cas en Tchécoslovaquie, et on peut s'y procurer le meilleur salami du monde, mais le souvenir de l'insurrection de 1956 s'estompe, les Russes deviennent de moins en moins généreux, et le système des accords économiques qu'ils ont organisés en Europe de l'Est a échoué. Faillite qui n'est pas due au régime de la collectivisation socialiste, mais surtout et avant tout à l'impérialisme de l'U.R.S.S. qui, sous prétexte d'aide et d'assistance, exerce un contrôle constant et maintient les pays de l'Europe de l'Est dans un état de dépendance économique poussée...

Le temps passe, mais mes interlocuteurs sont trop heureux de parler de ces problèmes avec une étrangère. Finalement, à minuit, je parviens à me libérer et à regagner ma chambre d'hôtel où aussitôt j'oublie les Russes, sans doute parce que je ne suis pas prête encore à me faire une opinion personnelle sur ce que j'ai entendu. Le lendemain, cependant, tout au long de la route qui mène vers Budapest, je vois des paysans qui travaillent ; ils avancent lentement et, courbés, ils

Planche 1

*Une voiture, quelques valises et beaucoup de visas :
c'est le départ !*

[Retour à la table des matières](#)

Planche 2

Devant l'église Saint-Matthieu de Budapest on rencontre parfois des amoureux qui échangent des serments éternels.

[Retour à la table des matières](#)

Planche 3

*Et chaque soir, Budapest, une des plus belles villes d'Europe,
se mire dans les eaux du Danube.*

[Retour à la table des matières](#)

[17]

coupent le blé à la faux, comme autrefois, à l'époque où la machine ne pouvait encore remplacer et aider l'homme.

Spectacle champêtre qui surprend et frappe bien davantage que toutes les discussions théoriques, car on s'explique mal pourquoi dans un pays européen qui n'a pas subi au cours de la dernière guerre mondiale autant de destructions que la Yougoslavie, par exemple, et qui profite depuis vingt ans déjà de l'aide et de l'assistance du colosse russe, il est nécessaire d'imposer aux paysans un tel effort et une telle peine.

Au milieu de la route marche une vieille paysanne courbée sous le sac rempli de foin. Une voiture qui passe à côté d'elle s'arrête et le conducteur se met à crier. La paysanne ne répond rien et s'écarte, mais quand l'auto repart elle crache par terre avec un air de mépris.

Cet incident me rappelle quelque chose de déjà vu ; je fais un effort, je fouille mes souvenirs et soudain je sais ; l'Espagne ! C'est absolument hallucinant comme ressemblance, d'autant plus, peut-être, que comme en Espagne je propose à la pauvre femme de monter et que je dois faire beaucoup de gestes encourageants pour vaincre sa méfiance.

Car en Hongrie, comme en Espagne, l'automobile reste l'apanage des gens riches, cette classe qu'on craint et qu'on exècre, puisqu'elle se contente d'exploiter les autres sans rien donner en échange.

L'exode rural.

Heureusement la paysanne connaît un peu d'allemand et nous ne sommes pas forcées de garder le silence.

— Je travaille douze heures par jour, dit-elle. C'est trop pénible pour mon âge. Autrefois on avait au moins nos chevaux, maintenant on nous les a pris pour les échanger, paraît-il, contre des machines, mais les machines ne sont jamais arrivées. On ne nous a rien laissé,

juste des lopins de 6 acres par famille sur lesquels il faut encore payer des impôts.

— En principe les coopératives doivent nous donner gratuitement des semences, seulement chez nous on n'en a pas eu. Chaque fois qu'on les demande c'est trop tard ou trop tôt. D'ailleurs sur les fermes collectives ce n'est pas mieux. On exige plus de blé, mais on nous refuse des charrettes, tandis que [18] monsieur le contrôleur se promène en voiture et fait peur aux bêtes à force d'aller trop vite.

— Et puis ils ont amené nos enfants en ville pour en faire des messieurs ; il ne reste plus personne pour aller dans les champs...

En effet, au cours de mon voyage en Hongrie j'ai pu constater qu'il y a relativement très peu de jeunes gens et de jeunes filles à la campagne. C'est l'envers, en quelque sorte, de la politique du gouvernement qui s'efforce de former de nouvelles couches de population. Politique qui a permis à la classe paysanne d'accéder aux grandes écoles et aux universités et qui a facilité la formation de milliers d'ouvriers spécialisés que réclame l'industrialisation du pays.

Actuellement le processus est pratiquement terminé et pour assurer une meilleure exploitation des régions agricoles on empêche même les jeunes paysans de quitter la terre. Comme on veut, en outre, décongestionner les centres urbains, surpeuplés depuis un certain temps déjà, il faut avoir une permission spéciale pour venir s'établir à Budapest et ceux qui travaillent temporairement en dehors de la capitale ne peuvent plus y revenir sans autorisation.

Je dépose ma paysanne devant sa maison, coquette et spacieuse. Les paysans ont beau se plaindre, il n'en reste pas moins qu'ils sont mieux logés et mieux nourris que les ouvriers qui, eux, éprouvent infiniment plus de difficultés pour avoir un appartement confortable.

Les nouveaux riches.

Je traverse Szentendre, charmante petite ville, et, tout de suite après, le paysage change. Des villas apparaissent, des pavillons et des bâtiments modernes ; lieux de vacances des gens de Budapest qui se dorent au soleil.

La propriété privée n'existe pas en Hongrie, mais, à condition d'obtenir les services d'une coopérative de construction, on a droit d'avoir une maison de deux pièces avec salle de bains et cuisine. Or, assez paradoxalement, ces coopératives qui ne parviennent pas à bâtir suffisamment de logements dans les villes semblent être plus efficaces quand il s'agit des chalets de vacanciers.

[19]

Pour acheter un appartement à Budapest, il faut payer d'avance 50,000 forints (on reçoit au marché officiel 23.35 forints au dollar et au marché noir environ 30) et ensuite verser 600 forints par mois pendant 25 ans. Comme, bien entendu, il s'agit là de sommes exorbitantes pour de simples mortels, les jeunes couples logent généralement dans les appartements de leurs parents et ne peuvent pas espérer déménager un jour. Rien d'étonnant donc qu'ils soient prêts à faire pas mal de sacrifices pour avoir tout au moins un coin bien à eux à la campagne, et cela explique les longues rangées de pavillons, tous pareils, qu'on voit dans les environs de Budapest.

Par contre, ce qui est plus étrange, c'est l'existence de grandes villas et d'hôtels particuliers qui, eux, datent d'une autre époque. Comme je suis curieuse par nature je décide de me renseigner.

L'année dernière, lors de mon voyage en Yougoslavie, j'ai visité des lieux de villégiature semblables, mais à l'entrée on trouvait partout de grandes plaques qui indiquaient qu'on avait converti les spacieuses résidences des anciens riches en maisons de repos pour les enfants, les femmes enceintes ou les malades et les invalides. Ici ce n'est manifestement pas la même chose.

Je sonne à la porte, une bonne stylée m'ouvre et m'annonce que monsieur et madame sont absents. Avant de repartir, j'apprendrai en-

core que monsieur est au bureau de la planification et que madame travaille avec lui, puis la porte se refermera derrière moi d'une façon trop brusque pour que je puisse avoir des doutes sur les sentiments de la camériste qui visiblement n'aime pas être dérangée.

Mais, je n'ai plus les loisirs de réfléchir sur la justice sociale et la répartition des biens dans les démocraties populaires ; ma voiture se cabre et refuse de remplir son rôle. Entourée d'une foule de curieux, je parvins finalement à la mettre en marche et à rouler jusqu'au garage le plus proche, et là le drame commence.

Les Canadiens ont la cote d'amour.

Nul ne comprend l'allemand et moi je suis parfaitement incapable d'expliquer en hongrois ce que je veux, mais prise d'une inspiration soudaine j'extirpe de la boîte à gants le livre [20] d'instructions et je le brandis devant le nez du mécanicien. Nous nous installons à six autour du capot qui sert de table de fortune et nous commençons à étudier les dessins. Un grand type maigre s'approche, un balai à la main ; c'est l'homme providentiel, il parle français et il connaît la mécanique !

— Je suis ingénieur, me dit-il, et j'ai étudié en France.

Tout semble s'arranger, mais aussitôt le gérant du garage se met à m'expliquer par gestes que le balayeur n'a pas le droit d'intervenir et la scène devient franchement loufoque. J'en ai assez, cependant, et je me fâche ; balayeur ou pas, il me faut quelqu'un qui soit capable d'arranger ma voiture, le reste m'importe peu. Je montre mon passeport et le fait que je sois canadienne semble produire une impression foudroyante.

Les cinq hommes en combinaison bleue et le sixième en blouse blanche, me manifestent une sympathie toute neuve et se mettent à sourire. Il n'est plus question de m'empêcher de parler français avec le balayeur ; on l'autorise à ouvrir le moteur et peu après la voiture ronronne. Il paraît que l'essence hongroise, qui est très faible en octane et très riche en impuretés, a provoqué une indigestion chez ma Renault

trop délicate pour ce genre de nourriture. Il faut aussi changer l'huile et je sors mes réserves emportées de France en prévision d'une pénurie éventuelle.

Et tandis qu'on soulève la voiture, la boîte remplie d'huile se met à circuler de main en main. On la hume, on la goûte et on secoue la tête pour manifester son admiration. Comme le monsieur en blouse blanche vient de laisser tomber une goutte de trop sur ses doigts, les autres s'empressent de lui apporter un torchon et il tend sa main d'un geste auguste afin qu'on l'essuie convenablement ; spectacle qui remplirait d'aise n'importe quel gérant de garage de Montréal, où aucun employé n'aurait jamais songé à manifester autant de respect à un patron capitaliste.

Séance tenante on vend aussi à un autre automobiliste l'huile qu'on vient de vider de ma Renault et le gérant disparaît dans son bureau pour faire cette transaction parfaitement illégale. Pendant ce temps-là mon balayeur profite de l'occasion pour m'expliquer que les Canadiens ont en Hongrie la cote d'amour, car c'est le premier pays qui ait accordé en 1956 des visas aux réfugiés hongrois. Selon lui, le Canada est tout aussi riche que les Etats-Unis, mais infiniment moins réactionnaire [21] et belliqueux ; la preuve, il a vendu du blé aux Russes à des conditions avantageuses.

Très flattée, je me mets néanmoins à l'interroger sur les raisons qui l'ont forcé à devenir balayeur et il semble ravi de pouvoir me raconter son histoire.

Le chômage « politique ».

En 1954, il a été emprisonné à la suite d'une dénonciation anonyme dont l'auteur était, selon toutes probabilités, un de ses proches collaborateurs désireux d'avoir son poste. Au moment de l'amnistie générale on le relâcha, mais on ne lui donna pas de permis de travail et il a vécu pendant deux ans, aux frais de sa femme qui gagnait un salaire de famine en traçant des lignes blanches sur les routes. Elle-même est licenciée ès lettres de Budapest, mais en tant qu'épouse d'un prisonnier politique ne pouvait faire aucun autre métier. Récemment, leur sort

s'est amélioré ; mon balayeur a reçu l'autorisation de... balayer les garages.

— Je ne m'en plains pas, dit-il, c'est merveilleux de ne plus être obligé de rester à la maison à ne rien faire. J'ai de la chance ; trois de mes camarades attendent encore leurs permis.

Étrange absurdité du système ; on déplore en Hongrie le manque d'ingénieurs, on prétend qu'il est impossible de former un nombre suffisant de jeunes, capables de prendre la relève, et pourtant on n'hésite pas à sacrifier des gens de valeur.

— Ce n'est pas le résultat de la révolution sociale, constate mon interlocuteur, mais du régime politique imposé par l'extérieur. Pour mieux dominer, les Soviétiques ont détruit systématiquement la société hongroise en plaçant leurs créatures aux postes de commande. Sans doute était-il indispensable d'écarter les anciennes classes possédantes, mais il n'était guère utile, ni plausible, de provoquer la disparition des classes moyennes : forces vives de la nation. Or on est allé jusqu'à exproprier des petits employés de bureau, qui n'avaient pour toute fortune qu'un appartement, et à les envoyer travailler à la pioche et à la pelle. Faut-il s'étonner dès lors que notre appareil administratif marche tant bien que mal ? Faut-il s'étonner que nos produits agricoles et industriels ne sont pas [22] de bonne qualité ? Faut-il s'étonner de l'immense désordre qui règne dans le domaine de la distribution et qui entraîne des pertes incalculables ?

— La planification d'une économie exige infiniment plus d'hommes compétents que le système capitaliste de l'entreprise privée et ces hommes doivent non seulement avoir terminé des études, mais posséder également une longue expérience. Chez nous on favorise des nullités du parti au détriment des gens capables qui ont des idées personnelles. Plus encore, il est dangereux de bien réussir dans un secteur donné sans avoir l'appui formel des fonctionnaires du parti qui, règle générale, ont trop peur de perdre leurs postes pour aider un technicien à faire valoir ses opinions.

Le gérant en blouse blanche fait signe au balayeur qui s'éloigne aussitôt et, moi, je distribue des cigarettes françaises aux mécaniciens qui frottent énergiquement les vitres de ma voiture déjà prête. Je me dépêche de quitter le garage ; je dois rencontrer dans une heure un haut fonctionnaire du parti et il me reste encore une certaine distance à parcourir.

Le cynisme des dictatures.

Mon fonctionnaire me reçoit dans sa bibliothèque et comme sa secrétaire n'assiste pas à l'entretien je me permets de lui demander des éclaircissements que je n'ai pas pu obtenir ailleurs.

— Oh, vous savez, dit-il, rien n'est parfait dans ce bas monde, mais ne vous faites pas d'illusions, les lacunes de notre organisation économique paraissent négligeables quand on sait ce qui se passe chez nos voisins. Vous irez en Tchécoslovaquie, vous irez en Pologne et vous verrez. Et puis, au Canada, comme en Amérique, vous avez, vous aussi, des compagnies qui font faillite, alors ?

— En ce qui concerne le nivellement injustifié des classes sociales qu'on a pratiqué en Hongrie, c'est sans doute exact, mais il est trop tard pour réagir et il ne reste qu'à attendre que le temps arrange les choses. Connaissez-vous la vieille blague hongroise ?

J'avoue mon ignorance et j'ai droit à la devinette que voici :

[23]

— Qu'est-ce que le capitalisme ? — c'est l'exploitation de l'homme par l'homme. Et le communisme ? — la même chose, mais à l'envers parce que les hommes ne sont plus les mêmes.

Mon interlocuteur rit aux éclats, mais moi je me sens mal à l'aise. Tout aussi mal à l'aise qu'en ce jour où il m'a été donné de rencontrer, à Madrid, le fils de l'ancien propriétaire d'une banque, qui m'avait affirmé « qu'on n'est jamais aussi riche que dans un pays pauvre ». Lui aussi trouvait cela drôle, mais moi je n'ai pas pu en rire, car je revenais justement des Asturies où des mineurs en grève n'avaient plus les moyens d'acheter du lait pour leurs enfants.

Ensuite j'ai droit à quelques compliments au sujet de la conduite des Canadiens à l'O.N.U. et la conversation se termine par un échange de banalités tout aussi édifiantes que la devinette.

Dehors il fait beau et la route de Budapest ressemble à un ruban gris. L'aiguille du compteur se déplace vers la droite, je dépasse deux voitures tchèques et un troupeau de vaches, puis les maisons apparaissent, les lumières de circulation se mettent à clignoter, et le tramway grince sur les rails. Je suis arrivée à Budapest, une des plus belles villes d'Europe.

Devant la porte de l'hôtel Gellert, de nombreuses voitures du corps diplomatique, dont une porte les plaques de la province de Québec. Dans le grand hall un accueil qui ne se différencie en rien de celui qu'on réserve aux étrangers dans n'importe quelle capitale européenne. Ici il n'est pas question de décliner la date de naissance et la profession de votre grand-père, comme cela se pratique encore dans les établissements touristiques des petites villes et c'est en excellent français qu'on vous souhaite un agréable séjour. Les formalités sont réduites au minimum, un personnel stylé se charge des bagages et on oublie qu'on se trouve dans un pays qui, selon l'expression consacrée, est retranché du monde occidental par le rideau de fer.

D'ailleurs, même en dehors de l'hôtel, dans les rues et dans les restaurants, la foule n'offre pas cet aspect de grisaille et d'uniformité qui semble être l'apanage des démocraties populaires. Dans les magasins on peut se procurer n'importe quoi, aussi bien du champagne français que des robes de soie, aussi bien de la viande et des légumes que les chapeaux les [24] plus extravagants, et les prix sont sensiblement comparables à ceux de Montréal.

Budapest, se souvient...

Pourtant il suffit de se promener dans certaines rues de Budapest, pour remarquer les traces des balles et les ruines sur lesquelles on reconstruit encore, et pour se rappeler que cette ville était, il y a huit ans à peine, le théâtre d'une insurrection. Par contre, ni à la Citadelle, ni au Château de Buda, on ne voit d'uniformes russes, et il faut visiter les quartiers résidentiels, où des hôtels particuliers se succèdent les uns à côté des autres, pour croiser des Soviétiques en... civil.

Leur présence ne se fait pas sentir, toutefois, ni dans les cafés, ni dans les restaurants qui sont bondés. C'est là qu'on se rencontre, midi et soir, pour manger, pour discuter et pour écouter la musique. Presque partout, on peut entendre, en effet, les orchestres tziganes avec leurs violons qui pleurent et rient à la fois et qui exécutent des chansons folkloriques avec une maestria rare. Car la musique hongroise est quelque chose de très vivant et de très intimement lié à l'existence de tous et de chacun. On s'installe, on commande son café, on se met à chanter un air et tout de suite les hommes au teint basané s'approchent, les archets font vibrer les cordes, la salle reprend en chœur le refrain et on a l'impression d'une seule grande famille qui, trop heureuse d'être réunie, manifeste de cette façon sa joie.

C'est un spectacle très beau et très émouvant et celui qui a passé une journée à Budapest contracte fatalement le virus ; ce virus hongrois fait de nostalgie, d'un charme envoûtant et d'une gaîté un peu mélancolique qu'on sent confusément sans pouvoir pour autant l'expliquer ou la décrire.

Les autorités ont su d'ailleurs encourager cet attachement à la musique qui existe à tous les niveaux et dans toutes les couches de la société. Budapest possède deux opéras, où on peut assister au spectacle pour des prix vraiment modiques, plusieurs salles de concert et seize théâtres. Partout, on rencontre aussi des jeunes et des moins jeunes qui se passionnent pour la peinture, courent les galeries et les musées et se privent d'un repas pour passer plus de temps à visiter une exposition.

Sur la terrasse d'un café, le garçon me regarde avec commisération pendant que je lui parle de la brillante existence qu'on a même à Budapest. C'est un prêtre catholique qui gagne de cette façon sa vie, car l'Etat ne lui accorde que 400 forints par mois (environ 18 dollars au cours officiel et 14 au marché noir.) Il me conseille d'étudier attentivement les budgets de quelques familles ouvrières et d'aller visiter des appartements et des hôpitaux, puis il disparaît pour ne pas attirer l'attention du contrôleur du parti qui remplit officiellement les fonctions de nettoyeur des tables.

Peu après, d'ailleurs, arrive le professeur d'université qui a accepté de m'accorder une entrevue. Il est jeune, dynamique, ne manifeste aucune envie de me parler de Budapest et se lance dans un éloge du Canada en général et de la province de Québec en particulier.

— Vous comprenez, dit-il, nous devons à tout prix ouvrir une fenêtre sur le monde, car c'est l'unique moyen d'échapper à l'impérialisme soviétique. Or, les Canadiens furent les premiers à inviter des professeurs hongrois à donner des cours et des conférences. Pour nous cette initiative a été d'une valeur inestimable, car par la suite les Américains ont suivi le mouvement et il est même possible qu'on pourra, à l'avenir, faire certains échanges d'étudiants et obtenir des bourses d'études.

Les lumières s'allument, les violons pleurent et les musiciens circulent d'une table à l'autre. Je m'efforce d'écouter très attentivement mon interlocuteur et de prendre des notes, mais je ne parviens pas à oublier le sourire ironique du prêtre déguisé en garçon de restaurant qui m'observe de loin.

Décidément, quand on connaît la langue allemande, quand on peut communiquer avec la population, il n'est guère facile de se conduire à Budapest comme dans n'importe quelle autre belle ville dont on se plaît à ignorer les problèmes.

[26]

[27]

Ce n'est jamais gai, la visite d'un hôpital, mais celui où je me trouve offre un spectacle particulièrement pénible. Nous passons d'une salle à l'autre ; les draps sont sales, certaines malades sont couchées sur des lits de fer, d'autres sur des matelas par terre. On manque de place, paraît-il, dans ce département d'obstétrique.

« Au Canada les malades meurent dans les rues ».

Un des médecins remarque ma surprise et me dit sur un ton aigredoux :

— Ce n'est pas parfait chez nous, mais tout de même on soigne gratuitement, tandis que chez vous quand on n'a pas d'argent on crève dans la rue. Ce n'est un secret pour personne qu'au Canada une ouvrière malade ne peut pas se permettre d'appeler un médecin et qu'on force les femmes à avoir des enfants, même si c'est dangereux pour leur vie.

Jolie image de ce Canada lointain, enfer capitaliste par excellence ! Je me sens obligée de protester, mais déjà un autre [28] médecin intervient à ma place. Il est très jeune, résolument hostile aux pratiques contraceptives et prêt à préconiser la suppression de toute intervention chirurgicale permettant d'interrompre la grossesse. Il me parle de la politique du gouvernement, erronée, selon lui, qui pendant longtemps autorisait l'avortement, devenu chose courante.

En principe, une femme enceinte désireuse de ne pas garder son enfant doit passer devant une commission composée de quatre médecins qui jugent s'il y a lieu de l'opérer ; en pratique, cependant, il s'agit là, paraît-il, d'une simple formalité et il est rare qu'on refuse un cas. Or, les jeunes praticiens estiment qu'il s'agit, dès lors, d'une sorte de péché contre l'humanité et contre la doctrine communiste.

— Le communisme a un sens, prétendent mes interlocuteurs, dans la mesure où l'enthousiasme et la confiance dans l'avenir se substituent aux vieilles valeurs capitalistes, fausses et erronées. Nous avons remplacé la morale chrétienne, ramassés de contes pour adultes, par une morale réaliste et authentique. Au lieu de promettre aux gens le paradis et les délices éternelles, nous leur proposons de travailler et de lutter pour le bonheur des générations futures. N'est-ce pas infiniment plus beau ?

— Il faut admettre, cependant, que depuis quelques années déjà, des idées malsaines se propagent. Les jeunes n'ont pas confiance dans l'avenir et refusent d'assumer leurs responsabilités. Le taux des mariages ne baisse pas, mais le taux de natalité accuse une diminution catastrophique. Selon nos statistiques, dans certaines régions, il ne dépasse pas 2,4, c'est-à-dire que pour mille habitants il n'y a guère que deux à trois enfants qui naissent chaque année. C'est grave, car si on ne renverse pas le courant, la nation hongroise est appelée à disparaître, après avoir passé par une phase de vieillissement où l'Etat sera obligé de faire vivre des milliers de personnes ayant atteint l'âge de la retraite, sans pouvoir compter pour autant sur l'apport des générations nouvelles. Déjà nous manquons de bras à la campagne et il ne peut pas être question de faire venir des immigrants susceptibles de les remplacer. Les Allemands de l'ouest importent jusqu'aux Turcs, nous on n'a aucune chance d'avoir une main-d'œuvre étrangère, car notre niveau de vie est beaucoup trop bas, pour qu'on puisse attirer des gens de l'extérieur.

[29]

J'ai pu vérifier par la suite que l'insuffisance des salaires et la crise du logement, ont amené une incroyable diminution de natalité que le gouvernement est le premier à déplorer sans oser, pour autant, prendre des moyens énergiques.

« Nous n'avons plus d'espoir ».

— À quoi bon condamner des êtres humains à végéter ? m'ont demandé des jeunes étudiantes. Tout de suite après l'insurrection de Budapest on croyait que quelque chose allait changer, mais maintenant on sait qu'il s'agissait d'une illusion. Pour donner la vie, il faut avoir une certaine sécurité et beaucoup d'espoir, et nous, nous ne l'avons plus. Les Soviétiques ne s'en iront pas et nous nous sommes condamnés à subir ce régime d'occupation jusqu'à la fin des temps.

— « Dans la Hongrie actuelle nul ne peut se targuer d'avoir la possibilité de travailler comme bon lui semble et de faire une œuvre constructive et profitable au pays. Certains s'en moquent, font la cour aux hommes du parti et vivent au jour le jour ; d'autres prétendent que ce qu'ils ont construit et créé restera, tandis que les Russes seront forcés, tôt ou tard, de partir. D'autres encore s'efforcent de ne pas penser et de vivre aussi honnêtement que possible, mais tous savent que dans l'immédiat nous piétinons sur place et nous sommes exploités d'une façon honteuse. »

— « Ce qu'il y a de plus ironique, c'est que l'Occident refuse de comprendre. Nous recevons régulièrement des communications de diverses organisations, où il est question d'aide aux Africains et aux Cubains, mais jamais de celle qu'il faudrait nous offrir, à nous, citoyens d'Europe de l'Est, qui avons plus besoin de secours que la plupart des pays sous-développés. »

— « D'ailleurs quand les Occidentaux arrivent en Hongrie, ils s'étonnent naïvement de voir que nous ne portons pas, en guise de vêtements, des loques déchirées et concluent que tout va pour le mieux dans le meilleur des mondes, parce qu'on peut acheter des choses dans les magasins. Ils admirent Budapest, son charme, sa gaieté, ses boîtes de nuit et ses hôtels, mais c'est là tout ce qu'ils sont capables de constater, car nul ne se donne la peine de se renseigner au prix de quels sacrifices et de quelles bassesses on parvient à avoir un revenu suffisant pour sauver les apparences. Nul ne se demande si [30] cela nous plaît, ou non, d'attendre constamment une nouvelle vague d'arresta-

tions qui peuvent toujours se produire à l'université où les pressions sont de plus en plus fortes. »

— « Nous sommes les lépreux de l'Europe, parce que nous sommes socialistes ; alors on nous abandonne aux Russes pour mieux éviter la contagion. Pis encore, les Américains s'imaginent que nous sommes une menace pour la paix du monde, car admettre nos revendications signifierait rompre les relations diplomatiques avec l'U.R.S.S. et forcer Moscou de déclencher la guerre. C'est faux ! Pas plus que les Américains à Cuba, les Russes ne sont prêts à commencer une aventure atomique pour conserver leur mainmise en Europe de l'Est. »

Petit à petit je commence à me sentir coupable de tous les péchés de l'Occident, et c'est avec plaisir que je retrouve ma voiture, mal stationnée. Elle gêne les maçons qui sont en train de boucher des trous d'une façade ; traces de balles ; plaies vives de Budapest...

Les saboteurs professionnels.

Je fais demi-tour et je m'en vais à une autre entrevue au cours de laquelle il sera surtout question du niveau de vie , de la cherté des produits manufacturés et de la faible rémunération de travail physique relativement très mal payé.

Assise sur une chaise coincée entre l'armoire et la porte, j'écoute en silence mes interlocuteurs : un contremaître et sa femme, machiniste dans une usine de textile. Deux hommes arrivent ; ils ont l'ordre de réparer les cadres de fenêtres et de portes.

— Mais tout cela est en parfait état, protestent mes hôtes. Vérifiez plutôt le chauffage, cela fait deux hivers qu'il ne marche pas.

— Vous avez peut-être raison, admet le plus âgé des ouvriers, mais regardez nos papiers. C'est écrit noir sur blanc : réparer les cadres des fenêtres et des portes. Si on ne le fait pas on nous traitera de saboteurs qui gaspillent une journée de travail. Faut qu'on reste chez vous jusqu'à quatre heures de l'après-midi.

— C'est bon, concluent mes hôtes. On va prendre un verre.

[31]

Séance tenante on débouche une bouteille de Bikaver (vin hongrois bon marché), et un des ouvriers demande la permission de se mettre au piano (car on a beau manquer de lits, l'instrument, brillant et propre, est à la place d'honneur). Les doigts agiles courent sur le clavier, la musique éclate comme un cri, et aussitôt on oublie les cadres de portes et même les taux des salaires des travailleurs manuels. On oublie tout ! Quelqu'un siffle à l'étage au-dessus, des voisins arrivent, l'appartement est littéralement pris d'assaut et tout le monde se met à chanter pour accompagner le pianiste. Les heures passent, et je suis trop absorbée par l'exercice fort difficile qui consiste à répéter les pa-

roles de la chanson hongroise pour m'en apercevoir. Malheureusement mon hôte doit se rendre à son travail et le charme est rompu.

Nous partons dans ma voiture, nous quittons les quartiers des maisons d'habitation et nous nous engageons dans une avenue qui mène à la banlieue. L'usine est là, grand bâtiment sale, devant lequel le vent fait danser des feuilles d'un journal. A l'intérieur, une salle poussiéreuse où on étouffe, faute d'aération, et des hommes en combinaisons qui m'observent avec curiosité. C'est un établissement relativement ancien, et on m'assure que depuis la guerre on a construit plusieurs usines où les conditions de travail ont été sensiblement améliorées. En effet, j'ai dû visiter, plus tard, une usine de produits chimiques très moderne, dont le département de recherches, notamment, pouvait se comparer avec ceux qui existent en Europe occidentale.

« *La révolution était inévitable* ».

Je reviens en ville après de nombreux détours et j'arrive en retard chez le professeur qui a accepté de me donner une interview.

Il me reçoit dans une grande pièce, ancienne bibliothèque et cabinet de travail, transformée, tant bien que mal, en chambre à coucher. Le long des murs, des armoires remplies de livres, dont une partie est cachée par quatre lits appuyés sagement bout à bout. Au milieu, une table ronde encombrée de papiers et une lampe couverte par un abat-jour de fortune.

— La révolution hongroise, me dit mon interlocuteur, a permis des réformes qui devaient être faites à n'importe quel prix. Avant la dernière guerre mondiale, nous étions soumis [32] à un régime d'exploitation absolument inadmissible. Les terres appartenaient aux riches et aux communautés religieuses ; le prince Paul Esterhazy possédait à lui seul 213 mille arpents et le Chapitre Général catholique d'Eger, 83 mille arpents. Ces domaines étaient, par-dessus le marché, mal exploités, leurs propriétaires s'amusaient à l'étranger et les paysans travaillaient comme des bêtes de somme pour des rémunérations dérisoires.

— D'ailleurs dans l'industrie ce n'était guère mieux ; les capitalistes se remplissaient les poches et les ouvriers devaient se contenter de peu. Leurs enfants ne pouvaient accéder à l'instruction supérieure puisque seules les classes privilégiées avaient les moyens de payer les frais de scolarité. Il est évident qu'un tel système ne pouvait survivre à la guerre. Une guerre au cours de laquelle, nos classes possédantes se sont empressées, par surcroît, de collaborer avec l'ennemi, ce qui justifie, dans une certaine mesure les arrestations et les atrocités commises avant 1956. Le peuple s'efforçait de supprimer ses anciens bourreaux et ses traîtres afin qu'ils ne puissent plus lui nuire.

— Comment expliquez-vous l'insurrection de Budapest ?

— Comme le résultat de l'ingérence soviétique et de leurs méthodes. Nos amis soviétiques ont décidé de déraciner les sentiments nationalistes et à cet effet ils ont favorisé le développement régional au détriment des progrès économiques à l'échelle nationale. C'est ainsi, par exemple, qu'un peu partout en Hongrie, les paysans doivent faucher encore le blé à la main, mais en Hortobagy, région qui s'étend à l'ouest de la ville de Debrecen, on dispose des tracteurs fabriqués en Russie, parce qu'il s'agit là de steppes où seuls les nomades vivaient jusqu'à présent et où il n'y a pas de cultivateurs ayant gardé un sentiment de propriété. Bien entendu ce genre d'aménagement économique à caractère expérimental n'est pas fait pour plaire à l'ensemble de la population, et les Hongrois ont le sang chaud...

— Ceci dit, à mon avis, l'insurrection a permis au peuple d'obtenir certains avantages et actuellement nous avons toutes les raisons de croire que les Russes ont compris la leçon.

— Que pensez-vous de l'assassinat de Nagy qui, pour une importante partie du peuple hongrois personnifiait l'idéal de la liberté ?

Planche 4

Les examens approchent. Sur les rives du Danube, ceux qui hier encore ne pouvaient accéder aux études universitaires découvrent la fièvre des dernières révisions.

[Retour à la table des matières](#)

Planche 5

*À la piscine Gellert de Budapest, qui date de l'époque
(les Romains. l'entrée est gratuite.*

[Retour à la table des matières](#)

Planche 6

*Les jeunes recrues de Prague
et celles qui les suivent des yeux...*

[Retour à la table des matières](#)

Planche 7

*Les jeunes recrues de Prague
et celles qui les suivent des yeux...*

[Retour à la table des matières](#)

[33]

Mon interlocuteur se déchaîne ; c'est le mépris suprême d'un universitaire à l'égard d'un homme qui n'avait ni licence, ni doctorat.

— Il n'était pas de taille pour diriger un pays. Ce n'était qu'un petit instituteur de province, un primaire...

— Et Kadar, le dirigeant actuel ?

Kadar a été formé à Moscou et quoi qu'on en dise, il est impossible de ne pas admettre que leur enseignement est excellent. Ce n'est peut-être pas un Hongrois, dans le plus profond sens de ce terme, mais c'est un homme préparé à assumer ses responsabilités.

Le racisme et le nationalisme du Québec.

— Trouvez-vous normal que vingt ans après la guerre, une guerre qui, après tout, n'a pas provoqué en Hongrie de destructions et de pertes aussi importantes qu'en Yougoslavie ou en Pologne, le niveau de vie continue à être à ce point inférieur à celui de l'Europe de l'Ouest ?

— Oui, c'est un phénomène dû à l'industrialisation. Entre 1949 et 1960, la population rurale est passée de 49.1 % à 35.9 %, et une telle évolution coûte cher en constructions domiciliaires, hospitalières et scolaires, sans parler des investissements indispensables pour créer des usines proprement dites. Pour le moment, donc, on continue à se serrer la ceinture, mais demain, quand les exportations des produits manufacturés hongrois en direction des pays africains se seront accrues suffisamment, nous vivrons mieux.

— D'ailleurs ce qui compte, ce qui constitue selon moi l'objectif principal, ce n'est pas d'accroître le pouvoir d'achat de la population, mais plutôt de former le mieux possible les générations montantes. En

1937-38, le nombre d'étudiants, d'universités et d'écoles supérieures, était de 11,747 ; en 1961-62, il a atteint 53,300. N'y a-t-il pas lieu de considérer cette rapide progression comme une des plus marquantes réalisations du régime ?

Pour ma part, je suis tout à fait d'accord et cela semble surprendre désagréablement mon interlocuteur qui, soudain, change de sujet et se met à son tour à me poser des questions. [34] Il me demande comment vivent les Hongrois qui ont émigré au Québec, et si le gouvernement canadien leur accorde les mêmes avantages qu'au reste de la population. Selon lui, le séparatisme québécois, dont il a entendu parler, doit entraîner fatalement le racisme, l'antisémitisme et la xénophobie... Bref, par comparaison avec sa façon d'envisager les choses, mes explications finissent par ressembler à un panégyrique, bien que j'essaie honnêtement de ne pas enjoliver les faits.

— En somme, les immigrants hongrois ont des difficultés au début quand ils ne connaissent pas la langue, dit-il, cela est normal ; je croyais même que les problèmes étaient plus graves. Et puis, riches ou pauvres, ils peuvent lire les journaux, s'exprimer, publier, discuter...

— Je proteste ; vous venez de m'affirmer que l'édition est devenue rentable en Hongrie depuis qu'elle est contrôlée et dirigée par l'Etat, que les tirages sont passés de 10,000 à 50,000 et à 100,000, que les livres ne coûtent pas cher, que les Hongrois lisent ce qu'ils veulent... Que la censure...

— Eh oui, c'est exact, mais j'ai dans mes tiroirs des manuscrits qui ne verront jamais le jour, et ça c'est une toute autre histoire.

Mon interlocuteur semble fatigué ; je n'insiste pas et je m'en vais. Dans l'escalier, la lumière s'éteint au plus mauvais moment et je bute sur les marches. Dehors, il fait sombre, et les rues paraissent vides dans ce quartier éloigné du centre, mais dans le petit café où a lieu la réunion à laquelle on m'a invitée il y a encore beaucoup d'animation.

Dans la pièce du fond, plusieurs personnes sont installées autour d'une longue table. Il y a là quelques techniciens, des professeurs, un écrivain et deux ou trois médecins. On me présente, je serre les mains à la ronde et on cesse de s'occuper de moi tout en acceptant, cependant, de continuer la discussion en allemand afin que je puisse comprendre.

La Roumanie manifeste son indépendance.

Tout d'abord, comme de bien entendu, on parle de l'animosité à l'égard des Russes qui croît, paraît-il, sans cesse. En 1961 déjà, lors de la visite officielle de Khrouchtchev à Budapest, [35] on n'a pas pu réunir plus de 500 personnes pour l'écouter pendant qu'il prononçait son discours public et il a juré de ne plus jamais remettre les pieds en Hongrie.

— La prochaine fois on va nous envoyer le médiateur professionnel, Tito, prétend un des professeurs, ce qui sera moins compromettant pour ces messieurs de Moscou, mais ce qui ne changera rien au fait qu'économiquement ils nous ont amenés au bord de la faillite, et que politiquement nous n'existons plus.

— L'unique salut : activer nos échanges avec les autres pays, mais c'est extrêmement difficile. La Roumanie y parviendra, sans doute ; ils ont découvert des gisements d'or, peuvent désormais payer comptant et même refuser de racheter aux Soviétiques une partie du blé canadien pour se le procurer directement en France à un prix bien moins élevé. Et, en ce moment, Moscou est trop préoccupé par la défection de la Chine pour prendre le risque de protester contre les velléités d'indépendance de Bucarest.

— Chez nous on espérait, pendant un certain temps, découvrir des gisements de pétrole, mais les ingénieurs se sont trompés ; les gisements ne sont pas assez riches pour être rentables. Sans doute, autrefois, on vendait sur les marchés internationaux des produits agricoles,

mais maintenant ce n'est plus possible, car les pays membres du Marché commun demandent des qualités standards que nous ne sommes pas en mesure de fournir. Dans le domaine de la production industrielle, ce n'est guère mieux et, en réalité, tout ce que nous pouvons exporter c'est le travail !

— Concrètement il faudrait créer des sociétés mixtes, avec la participation de l'Etat et des capitalistes étrangers, dont la production serait vendue aussi bien à l'intérieur qu'à l'extérieur du pays, et dont toute la main-d'œuvre serait recrutée sur place. Une telle société mixte existe déjà en Hongrie, c'est Dungsram, l'usine d'ampoules électriques, et bien que le principe même constitue une déviation par rapport à l'idéologie marxiste, on n'a pas osé la nationaliser à cause de pertes inévitables que cela entraînerait. Plus encore, on est prêt à multiplier ce genre d'expérience, et on a même engagé des pourparlers avec les Américains qui proposent de construire un hôtel Hilton à Budapest, ce qui développerait le tourisme américain chez nous et permettrait d'accroître nos réserves en devises.

[36]

— À l'époque actuelle il ne s'agit plus de discuter de l'orthodoxie marxiste, mais de sortir le pays du marasme. D'ailleurs Marx et Lénine ont expliqué comment détruire le capitalisme, mais ils n'ont pas pu prévoir quelle sera l'évolution économique du monde, et par conséquent indiquer comment il faudrait organiser, administrer et exploiter un pays à l'époque du machinisme et de la production en série. Cela n'a même rien à faire avec les régimes de gauche ou de droite, communistes ou capitalistes, car les techniques modernes sont d'un universalisme qu'on ne croyait pas possible au début du vingtième siècle.

Le parti socialiste clandestin.

J'ai pu apprendre, par la suite, que les opinions de gens que j'ai rencontrés dans le petit café de Budapest reflètent l'orientation d'un groupe important de fonctionnaires et de techniciens qui s'efforcent d'imposer une politique nouvelle. Groupe autour duquel évoluent

d'ailleurs des sympathisants qui se recrutent parmi les intellectuels et les hommes de science, et qui compte dans ses rangs des gens de grande valeur. Leurs réunions clandestines attirent, en tout cas, un nombre impressionnant de personnes, bien que cela représente des risques graves.

Il reste à savoir, néanmoins, si la censure, les contrôles et la lassitude qui gagne certains éléments de la population n'auront pas raison, à la longue, de leur enthousiasme et de l'admirable courage avec lequel ils sont prêts à sacrifier leur carrière personnelle, et même leur sécurité, à un idéal commun.

Ce qui est certain, toutefois, c'est qu'il s'agit là de socialistes qui refusent de recommencer l'expérience de 1956 et qui espèrent obtenir d'une manière pacifique des réformes ; à savoir, une meilleure répartition des tâches, une distribution plus équitable des biens disponibles, une condamnation véritable de l'antisémitisme et du racisme, qui sont encore très vivaces en Hongrie, la tolérance religieuse et le relâchement de la censure. Parallèlement, sur le plan de la politique extérieure, ils réclament la révision des accords économiques et commerciaux avec l'U.R.S.S., l'indépendance d'action dans le cadre des organismes internationaux et le rapprochement avec le Marché commun. Leur premier objectif ; placer des gens [37] capables et des techniciens authentiques aux postes de commande et, ensuite, diversifier les marchés et se libérer ainsi de l'emprise russe.

Leur plus grand problème : contourner les contrôles et la censure pour atteindre le peuple ce qui, dans le contexte actuel, semble être une idée parfaitement utopique, mais ce qui demain, peut-être, se réalisera. Car comme m'avait affirmé une des personnes présentes à la réunion « aucune dictature ne peut résister indéfiniment à la volonté d'un peuple qui veut réaliser le véritable socialisme. »

C'est mon dernier soir à Budapest et je quitte le petit café avant la fin de la réunion. Le très bel édifice du parlement se reflète dans le Danube, la nuit est claire et les lumières de réverbères paraissent presque irréelles dans la brume légère qui se lève au-dessus de la rivière. Il m'est pénible de penser que je ne reverrai plus cette ville étrange, à la fois gaie, folle et mélancolique, où les hommes ont su construire au cours des siècles des merveilles d'art et d'architecture.

Car la capitale hongroise a un charme particulier et quiconque a pu y passer quelques jours, avoir connu la gentillesse et l'hospitalité de ses habitants, ne pourra plus jamais l'oublier.

Les aiguilles de la grande horloge marquent l'heure de minuit et je rentre à l'hôtel. Dans ma chambre on a baissé les stores et on a tout préparé pour la nuit. Je tourne le bouton de la radio ; les postes hongrois se taisent, mais j'attrape une station russe. On diffuse justement un opéra. « Boris Godounov », magnifiquement chanté, d'ailleurs, par les solistes et les chœurs de Moscou. Je sors mes cartes pour préparer l'étape du lendemain, et tandis que je calcule les distances, les cloches commencent à sonner le sacre de Boris Godounov, le terrible imposteur, qui avait voulu réduire en esclavage les peuples voisins afin de dominer un jour le monde.

[38]

[27]

UNE QUÉBÉCOISE EN EUROPE ROUGE.

Chapitre III

[Retour à la table des matières](#)

Il est d'usage en Occident de considérer les démocraties populaires d'Europe de l'Est comme une sorte d'ensemble, quasi homogène, dont tous les pays se ressemblent comme des frères jumeaux. Incontestablement c'est là une approche logique et surtout commode, mais en même temps parfaitement fausse.

Bien entendu il s'agit de pays communistes qui dépendent économiquement et politiquement de l'U.R.S.S., mais les différences qui existent entre eux sont tout aussi marquées, sinon plus, que celles qui distinguent certains Etats capitalistes. La Tchécoslovaquie, notamment, représente un « cas » à part et il suffit de quitter le sol hongrois, il suffit de traverser la frontière, pour se trouver aussitôt dans le cadre d'une société dont les aspirations ne sont plus les mêmes.

Première étape : la Slovaquie.

Le soleil commençait à peine de se lever quand je franchissais la dernière localité hongroise et, comme il n'y avait pas de voitures devant le poste frontière, j'ai pu me présenter tout de suite à la douane.

[40]

Là une parenthèse s'impose. Quand on vit au Canada, on finit par s'habituer à l'idée que les publications officielles du gouvernement ont une signification et un sens précis. C'est ainsi que quand on vous dit, par exemple, qu'il est permis d'apporter des marchandises pour la somme de 100 dollars, sans payer de droits, vous savez pertinemment bien que le règlement en question est en vigueur et qu'on va le respecter. C'est simple, c'est clair et c'est évident...

En démocraties populaires les choses ne se passent pas ainsi.

À mon départ de Montréal on m'avait donné un dépliant où il était écrit noir sur blanc, en français, en anglais et en russe, que les forints (monnaie hongroise) que je n'ai pas dépensés seraient échangés au poste frontière contre des dollars américains. Forte de cette vérité fondamentale, j'ai donc tendu au douanier hongrois mes forints et j'ai demandé en allemand qu'il veuille me donner des dollars ou des couronnes tchèques, aussitôt l'atmosphère se détériora, ou plus exactement, le douanier se mit à crier que j'exigeais des choses impossibles et moi à protester en brandissant mon dépliant.

Il faisait beaucoup de gestes inutiles, son revolver sursautait sur son ventre rebondi et quelques personnes, qui buvaient leur café dans un petit restaurant installé juste à la limite des deux territoires, s'approchèrent des fils barbelés pour mieux suivre nos débats.

« Les capitalistes nous exploitent », affirmait le douanier, ce à quoi, je n'ai pu m'empêcher de répondre que pour le moment j'avais plutôt l'impression d'être exploitée par des communistes et qu'une confiscation arbitraire de mon argent me paraissait inadmissible. La somme litigieuse s'élevait à quarante dollars, soit, dans le contexte hongrois, l'équivalent du revenu mensuel d'un professeur de collège.

Une fortune !

Le mot « confiscation » sembla déplaire souverainement à mon interlocuteur et envenimer encore les choses. Il m'annonça qu'il s'agissait uniquement de l'application stricte de la loi qui défend d'emporter des devises hongroises en dehors des limites territoriales et qui exige qu'on les dépense sur place. Selon lui, il était impossible également d'obtenir des couronnes tchèques, car un tel accord monétaire n'existe pas entre les [41] deux pays, bien qu'ils soient membres du même or-

ganisme économique, le Comecon, l'équivalent du Marché commun occidental.

J'ai fait alors un acte gratuit. Je me suis approchée des fils barbelés et j'ai sorti mon paquet de billets avec la ferme intention de les distribuer aux civils qui se trouvaient là. Il faut croire, cependant, que ce genre de générosité n'est pas fait pour plaire aux douaniers hongrois, puisqu'on m'empêcha aussitôt d'accomplir ma bonne action et on m'accusa même de faire de la propagande capitaliste.

À ce moment précis, le douanier tchèque décida d'intervenir, me promit que son collègue ferait un rapport détaillé à ses supérieurs et que mes malheureux quarante dollars me seraient remboursés à mon retour à Montréal.² Pour mieux me persuader de sa bonne foi, il me répéta aussi, à plusieurs reprises, qu'en Tchécoslovaquie de pareilles surprises sont épargnées aux touristes puisqu'on les prévient à l'avance que, sous peine d'être saisies, les couronnes tchèques doivent être dépensées sur place.

En principe donc ses renseignements étaient précis, ce qui l'était moins, par contre, c'était la question du change. Au moment où j'avais obtenu mon visa tchèque, on m'avait affirmé que je pourrais échanger l'argent à la frontière, mais le douanier, lui, prétendait qu'on ne pouvait le faire ailleurs que dans une banque. Comme nous étions samedi et que les banques étaient fermées, cela ne m'avancait guère, mais il m'expliqua que les hôtels se chargeraient volontiers de l'opération.

Notre dialogue se termina là, mais dire que je partais rassurée serait une exagération grossière...

En pleine illégalité.

C'est curieux comme les paysages changent brusquement d'un pays à l'autre. En Hongrie les champs étaient cultivés d'une façon telle qu'on pouvait immédiatement distinguer ceux qui appartenaient aux exploitations collectives des petits lopins individuels qu'on a laissés aux paysans. Ils avaient beau ne pas [42] être protégés par des clôtu-

² En effet, un mois après mon retour à Montréal on m'a remboursé cette somme en dollars américains.

res, ils étaient entretenus avec infiniment plus de soins et généralement un homme ou une femme était en train d'y travailler. Ici, au contraire, on constatait une uniformité parfaite et un laisser-aller tout aussi parfait.

Le long de la route, des cerisiers penchaient sous le poids de leurs fruits qui pourrissaient sur place et aucun paysan ne m'adressait de la main de signes amicaux comme cela m'arrivait, presque partout, en Hongrie.

À midi, j'arrivais à la première ville importante et je me mettais à la recherche d'un hôtel. J'en ai trouvé cinq ; quatre anciens et un ultra-moderne, mais personne ne pouvait me changer mes dollars contre des couronnes. La situation devenait critique ; il n'y avait pas de chambres disponibles, je n'avais plus d'essence et lundi, jour d'ouverture des banques, semblait bien loin.

De guerre lasse, j'ai arrêté alors ma Renault dans la rue principale afin de tenter ma chance dans un magasin. Malheureusement ces derniers avaient un air bien moins engageant qu'en Hongrie, avec leurs vitrines vides et poussiéreuses, et j'hésitais, quand un jeune homme me demanda dans un anglais laborieux ce que je cherchais. Nous nous expliquâmes et aussitôt tout commença à s'arranger. Mon interlocuteur était prêt à m'échanger les dollars au taux du marché noir, beaucoup plus avantageux, puisqu'il m'offrait 60 couronnes au dollar au lieu de 14. Seulement voilà, il n'avait pas d'argent sur lui et il me fallait aller chez sa sœur.

Ce fut un périple à travers toute la ville, puis un immeuble ultra-moderne, entouré d'un square, et la cage d'escalier propre et flambant neuve. Je me retrouvais dans un petit appartement, composé de deux pièces et d'une cuisine, ensoleillé et charmant.

« Au Canada les ouvriers vivent dans des taudis ».

Mes hôtes, un jeune couple et leur fils de deux ans, semblaient ravis de notre visite et aussitôt on m'installa dans le meilleur fauteuil du salon. Une fois les opérations financières terminées on m'annonça, aussi, que je ne pouvais pas partir sans prendre un verre, et on apporta une bouteille de vin hongrois. Je pénétrais de plain-pied dans l'exis-

tence d'une [43] famille tchèque, ou plus exactement slovaque, puisque je me trouvais dans cette partie du pays qui autrefois était autonome.

En effet, la Tchécoslovaquie naquit en 1918 d'un mauvais ménage entre les Slovaques et les Tchèques, que les Allemands s'appliquèrent à rompre lors de la dernière guerre mondiale, en donnant aux Slovaques une pseudo-indépendance et en annexant le reste du pays. Depuis, une nouvelle union a été faite, mais suivant la constitution la Slovaquie a son propre Conseil national et son propre Conseil exécutif. Elle a droit également à un système scolaire quasi autonome où l'enseignement est dispensé en slovaque, mais ces privilèges restent lettre morte.

Actuellement les Slovaques se considèrent paraît-il, comme une minorité nationale opprimée et j'ai même appris, à ma grande surprise, qu'ils se passionnent pour le conflit qui existe entre les Canadiens français et les Canadiens anglais, qu'on présente dans la presse officielle comme une « mésentente entre les classes riches et les classes laborieuses du Canada, pays d'exploitation capitaliste éhontée, comme chacun sait, où des ouvriers sans emploi vivent dans des taudis ».

Rien d'étonnant dès lors que mes hôtes m'assaillirent de questions sur ce Québec, terre de misère et de discorde. Tout d'abord ils voulaient savoir s'il était vrai qu'en hiver des chômeurs meurent de faim dans les rues de Montréal. J'avais beau donner des explications, eux ils exigeaient des détails et une heure plus tard nous étions encore en train de calculer combien représente, en couronnes tchèques, l'allocation canadienne d'assurance-chômage. Dès qu'il s'avéra qu'un ouvrier gagne en Tchécoslovaquie un salaire inférieur à ladite allocation, mes interlocuteurs cessèrent de s'intéresser aux problèmes québécois pour ne parler que de leurs propres maux.

Le mari travaille comme ouvrier spécialisé, sa femme est infirmière et son frère étudie à l'université de Prague. Le couple a un revenu mensuel de 150 \$ environ et le jeune homme reçoit une bourse de 300 couronnes (soit de 5 dollars au marché parallèle) qui, en troisième année d'université, sera de 450 couronnes par mois. Car toutes les allocations scolaires sont progressives et s'accroissent au fur et à mesure qu'on avance dans ses études. Par contre, celui ou celle qui échoue à l'examen perd son droit à la bourse et souvent on le force d'accepter

un emploi, ou de suivre les cours complémentaires d'une école technique.

[44]

— De toute façon, avec ce qu'on reçoit et avec ce qu'on gagne on ne peut pas vivre, affirment mes interlocuteurs. Tout d'abord parce que les prix sont très élevés et ensuite parce qu'il est difficile d'avoir certains produits ; tels la viande, le lait, les œufs et les légumes. Deux jours par semaine sont déclarés « maigres », donc il est défendu de demander de la viande dans les restaurants et dans les magasins, et le reste dit temps on a beau se lever à l'aube et faire la queue, il est rare qu'on ne soit pas obligé de donner un pourboire à la vendeuse pour acheter quelque chose.

Le Marché commun de l'Europe de l'Est.

Toutes ces confidences sont d'autant plus gênantes que mes hôtes veulent absolument que je partage leur repas, car le vieux proverbe slave dit : « Un visiteur ne doit jamais partir de ta maison sans y avoir bu et mangé. » Et, en Slovaquie comme en Pologne, ce dicton populaire est encore appliqué à la lettre. On ouvre donc à mon intention une boîte de « Prem » américain.

Eh oui, parfaitement ! L'emballage et le goût du jambon sont, d'ailleurs, on ne peut plus authentiques. J'avoue mon étonnement et aussitôt on m'explique que pour se procurer les précieuses devises le gouvernement a établi dans chacune des grandes villes un magasin dit : « de produits étrangers ». Là, on peut acheter uniquement des merveilles occidentales qu'on vend à des prix fixés en Occident, mais qu'il faut payer en dollars américains. Et, comble d'ironie, bien qu'il soit défendu de faire le trafic des devises, bien que les magasins en question soient dirigés et contrôlés par l'Etat, on ne demande pas aux clients comment ils se sont procuré leurs dollars. Une fois pour toutes, on considère qu'ils ont dû les recevoir des membres de leurs familles qui vivent à l'étranger et on ne pose pas de questions.

En Hongrie, ces magasins « des produits étrangers » n'existent pas et le marché noir des devises y est infiniment moins généralisé, mais comme les Tchécoslovaques traversent souvent la frontière, en principe pour passer des vacances, mais en réalité pour acheter des vivres, les affaires se font de la manière suivante :

[45]

Tout d'abord on se procure des dollars, puis on achète des produits occidentaux : savon, bas et café, puis on les introduit en fraude en Hongrie et là on les échange contre le salami et contre les jambons fumés. Une autre combinaison est également possible et, celle-là est d'autant plus intéressante, qu'elle illustre bien la supériorité technique de la Tchécoslovaquie sur ses voisins.

En effet, autant il est souvent difficile de trouver du beurre, à Prague comme à Brno, autant il est relativement facile de s'y procurer des appareils de photo. A l'achat, on paie généralement 15 % de la valeur et le reste est remboursable à raison de très faibles montants mensuels. Il suffit donc d'emporter dans ses bagages un de ces précieux objets et de l'échanger en Hongrie contre de la nourriture et de l'or, pour faire une opération très avantageuse. Car ces appareils manquent en Hongrie et leur prix est très élevé, tandis que l'or y est beaucoup moins cher qu'en Tchécoslovaquie. De retour chez eux les Tchèques vendent l'or et les profits qu'ils réalisent leur permettent de rembourser les versements encore dus.

Est-il nécessaire d'ajouter qu'il ressort de tout cela que la planification économique appliquée dans le cadre du Marché commun de l'Europe de l'Est semble plutôt boiteuse ? Est-il indispensable surtout de rappeler que toutes ces « affaires » restent parfaitement illégales et que celui qui se fait prendre est passible de plusieurs années de prison ?

Selon mes interlocuteurs, c'est là, pourtant « l'unique moyen de survivre, d'élever des enfants et d'avoir un certain confort. Mon hôte me raconte que lui et sa femme travaillent chacun 48 heures par semaine, officiellement, et vingt de plus, environ, officieusement. Lui, répare le soir des postes de radio (ce qui est défendu puisqu'on estime qu'une telle activité favorise le retour à une forme d'artisanat, vestige de l'économie capitaliste) et elle, fait de la couture pour les femmes des fonctionnaires (ce qui n'est pas, non plus, permis sans une autori-

sation spéciale.) En ce qui concerne le jeune étudiant, il fait des piquê-res à des particuliers, bien qu'il n'ait pas obtenu encore son diplôme et que, par conséquent, il n'ait pas le droit de le faire.

Bref, la famille vit en pleine illégalité moyennant quoi elle peut s'offrir plusieurs « objets de luxe » et passer chaque année des vacances en... Hongrie, et tout cela sans aucun complexe [46] de culpabilité puisque, comme j'ai pu le vérifier par la suite, elle mène une existence conforme à celle de la majorité de la population.

Dans le coin du salon un poste de télévision, très moderne, sur l'étagère, l'appareil de photo et un flash de production russe. Ce flash, c'est d'ailleurs l'objet de fierté familiale et mon hôte m'explique son fonctionnement avec un évident plaisir, car il est muni d'un miroir spécial et ne nécessite pas l'utilisation d'ampoules, ni d'aucune autre pièce rechangeable.

Le jeune couple s'est acheté également un frigidaire, petit, mais moderne, et un fer à repasser électrique.

Les machines électriques ne fonctionnent pas sans... électricité.

Pendant que nous sommes en train d'examiner toutes ces richesses, les danseuses qui évoluent sur l'écran de la télévision disparaissent soudain et la musique se tait. Panne de courant ! L'étudiant conseille à sa sœur de racheter son ancien poêle à bois et d'ignorer les bienfaits du modernisme, pour ne plus être à la merci des pannes et des coupures de courant. Une discussion aigre-douce s'engage, mais pour ma part je commence à avoir assez de cette conversation qui tourne constamment autour des problèmes matériels et je pose des questions sur des sujets plus « nobles », tels l'art et les programmes de télévision.

Selon mes interlocuteurs le petit écran sert surtout de moyens de propagande, mais depuis un certain temps déjà, le niveau artistique des spectacles s'améliore. Dans le domaine des arts plastiques, notamment, on assiste à une évolution intéressante, mais, il semble que le folklore occupe encore trop de place.

Ce qui déplaît le plus à mes hôtes, c'est qu'on refuse aux Slovaques le droit d'avoir des émissions dans leur langue. Parfois on donne en slovaque une causerie pédagogique pour les enfants, mais la jeune femme prétend qu'il faut aussitôt fermer l'appareil, car généralement il s'agit de thèmes antireligieux. Or, d'une façon générale, les Slovaques restent attachés aux enseignements de l'Eglise et tiennent à élever dans cet esprit leurs familles, objectif qui est en parfaite contradiction avec la propagande officielle.

[46]

L'étudiant, lui, déplore surtout de ne pas pouvoir écouter les émissions en provenance de l'Occident.

— Nous sommes coupés du reste du monde, dit-il. Nous ne savons rien et nous sommes obligés de faire confiance à notre presse qui systématiquement déforme les faits les plus anodins. Il est impossible de se faire une opinion sur ce qui se passe en dehors de nos frontières. J'ai pu recevoir à plusieurs reprises des revues anglaises et américaines, mais la censure a enlevé des pages et j'ai dû me contenter de contempler les images et les photos parce que les trois quarts du texte manquaient. Indéfiniment nous devons écouter des slogans vides de sens, bien qu'il faille être complètement ignorant pour les prendre au sérieux.

— Tenez, pour ne vous citer qu'un seul exemple : en principe les Slovaques ont les mêmes droits que les Tchèques et on nous répète depuis toujours que quiconque signalera la moindre injustice dans ce sens obtiendra dédommagement et réparation. Or, moi, j'ai dû attendre un an avant de pouvoir m'inscrire à l'université après avoir passé très bien mes examens, tandis que mes camarades tchèques, qui avaient des notes inférieures aux miennes, entraient à pleines portes et ne se gênaient pas pour me traiter de « sale Slovaque ». Et c'est ainsi partout : au bureau, à l'usine et à l'école. En tant que collectivité, le gouvernement central nous ruine d'ailleurs systématiquement et notre Conseil national n'a pas un mot à dire. Sous prétexte d'industrialiser le pays, ils ont installé sur notre territoire des usines qui fabriquent le matériel de guerre, production qui ne profite nullement à la popula-

tion. Nos ouvriers n'ont même pas la consolation d'y faire un travail intéressant, car on se méfie d'eux et systématiquement on nomme des contremaîtres tchèques tandis que les Slovaques doivent se satisfaire de postes subalternes.

— Et puis chez nous le mécontentement est un luxe que nul ne peut se permettre. Une parole de trop et on est affecté aux besognes les plus ingrates. Une dénonciation d'un gentil copain et on peut être transplanté avec toute la famille dans une autre région et aller vivre Dieu sait où. Sans doute les arrestations sont moins fréquentes, mais la police a d'autres moyens de nous tenir en laisse, non moins efficaces. D'ailleurs, comme chacun est obligé de faire du marché noir, ou un travail [48] illicite, nous sommes à la merci d'un voisin malveillant. Vous vous rendez compte quel climat tout ceci crée dans une ville ?

En route pour Brno.

J'ai décidé de passer la nuit dans un des villages touristiques des montagnes Tatras et je veux partir, mais mes hôtes n'acceptent pas aussi facilement de me faire confiance. Tout d'abord ils prétendent que je ne trouverai pas de place et que je vais dormir à la belle étoile ce qui, selon eux, est dangereux, et ensuite ils insistent pour réserver ma chambre en téléphonant à un de leurs amis qui est justement gérant d'hôtel.

Je proteste, mais en vain, et comme les communications interurbaines coûtent beaucoup de couronnes et qu'il faut attendre des heures pour les obtenir, nous allons tous en chœur chez un monsieur qui travaille aux chemins de fer. Là, on discute longuement des mérites de l'hôtel où je vais aller, puis on s'installe au téléphone qui a une ligne spéciale réservée, en principe, aux messages destinés à assurer la bonne marche des trains.

La conversation s'engage d'une gare à l'autre ; on se renseigne sur la santé du petit dernier, du machiniste X et de madame Y, la charmante épouse du contrôleur. Finalement nous obtenons le gérant de

l'hôtel qui assure que ma chambre sera prête et qu'il se gardera bien de la louer à qui que ce soit. Bref, tout semble s'arranger et je peux partir.

Tout le monde m'accompagne jusqu'à ma voiture, on se renseigne sur ses mérites, on me félicite d'avoir une auto aussi belle et on agite les mains en signe d'adieu.

Je quitte la ville et aussitôt, je me retrouve dans une région montagneuse, couverte de forêts. C'est un paysage sauvage, d'une beauté grandiose, où règnent le calme et le silence. Sur une colline, une haute tour en acier, poste de brouillage qui permet d'empêcher la réception d'émissions radiophoniques en provenance de l'Occident, puis plus rien que les couronnes des arbres. La route monte en lacets, le soleil éclaire les sapins et un ruisseau court sur les cailloux dans la vallée verdoyante. Sans conteste la Slovaquie est un très beau pays qui rappelle par endroits, nos Laurentides, mais dès qu'on reprend contact avec la civilisation, les similitudes disparaissent.

[49]

Le cousin de Montréal.

À l'hôtel, on m'attend les bras ouverts, mais je ne peux pas me laver parce qu'il n'y a pas d'eau. Qu'à cela ne tienne, la pompe dans la cour fonctionne encore et le gérant se précipite pour m'apporter un seau, tout en soufflant vigoureusement, car il lui faut monter trois étages. Après un semblable effort il doit se reposer, il me raconte donc qu'il a un cousin à Montréal, et qu'une trop fréquente correspondance avec ce membre de sa famille contaminé par la propagande « capitaliste », lui a valu déjà deux rappels à l'ordre de son supérieur. Alors, comme il ne tient pas à perdre sa place, il a cessé d'écrire. Il me montre aussi une photo de la rue Sherbrooke et une autre sur laquelle son cousin conduit fièrement sa Chevrolet, achetée de seconde main ; preuve qu'il a fait fortune.

— Si seulement je pouvais obtenir un visa de sortie, soupire le gérant, je partirais tout de suite. Dernièrement on nous a dit qu'on avait

droit de le demander, mais quand j'ai commencé à faire des démarches on m'a retourné mes papiers et on m'a conseillé de ne plus insister.

Je range mes valises et je m'en vais au restaurant. Sur une nappe sale traîne un menu, vieux de trois mois, et le garçon m'explique, sur un ton plutôt désagréable, qu'il n'y a qu'un seul plat et qu'il est inutile, en somme, d'étudier ce document. Je n'insiste pas. Trente minutes plus tard, on pose devant moi une assiette sur laquelle flotte, dans un liquide brunâtre, un minuscule morceau de saucisson et une tranche de pomme de terre. J'ai encore droit à une étrange mixture qui se nomme pompeusement le café, et tout ceci me coûte la somme d'un dollar (au taux d'échange officiel).

Dans la rue il y a beaucoup de jeunes qui se promènent bras dessus, bras dessous. Les garçons portent tous des chemises et des pantalons et les filles des robes d'été d'une propreté plus que douteuse. Il semble qu'il est de mauvais goût d'avoir un veston, vestige de l'époque capitaliste, et que le manque de détergents force les élégantes à oublier certains principes d'hygiène. Je veux bien le croire, mais de là à affirmer qu'il s'agisse d'un spectacle réjouissant il y a une marge. Pour ne rien vous cacher je regrette déjà la Hongrie et l'atmosphère charmante de ses villes de province.

[50]

Ici, j'ai soudain l'impression de vivre à une autre époque, celle de la guerre, où l'occupant forçait la population à supporter des privations de toutes sortes et où la vieille Europe subsistait grâce au marché noir. Les drapeaux ont beau flotter sur certains édifices, j'ai du mal à admettre que je me trouve, dans un centre touristique à la mode, en cette « année de paix et de prospérité, mille neuf cent soixante et quatre, vingtième anniversaire de naissance de la démocratie populaire tchécoslovaque ».

[51]

UNE QUÉBÉCOISE EN EUROPE ROUGE.

Chapitre IV

[Retour à la table des matières](#)

En Hongrie, les routes sont étroites, mais bien pavées ; en Tchécoslovaquie, elles sont plus larges, mais ressemblent à un immense chantier en construction. Pratiquement cela se présente de la manière suivante : vous roulez pendant une demi-heure, puis vous vous arrêtez subitement devant l'inscription « objazdka » (détour) et vous recommencez à consulter vos cartes. Malheureusement, comme les routes secondaires n'y sont pas toujours indiquées, vous êtes aussitôt forcé d'abandonner cette besogne et de vous résigner, en désespoir de cause, à suivre la flèche. Or, ladite flèche n'apparaît qu'une seule fois et tout de suite après le tournant les autorités routières cessent de se soucier de l'automobiliste en présumant, sans doute, qu'il saura se retrouver tout seul ; ce qui n'était pas mon cas.

C'est ainsi qu'au lieu de suivre la route de Prague en ligne droite, j'ai perdu pas mal de temps à faire des détours utiles et inutiles et à m'arrêter dans un village où j'ai dû assister à un match de football. La chose se passa d'une façon on ne peut plus simple ; à un moment donné, la route secondaire sur laquelle je roulais fut bloquée complètement et, à ma grande surprise, je me suis aperçue que j'étais prise dans

un embouteillage monstre, phénomène on ne peut plus rare en Europe de l'Est.

[52]

Les Tchèques : ces Américains de l'Est.

En effet, bien qu'en Tchécoslovaquie la circulation routière soit beaucoup plus dense qu'en Hongrie ou en Pologne, puisqu'il s'agit d'un pays industrialisé qui produit depuis longtemps ses propres voitures, on ne saurait la comparer à celle de l'Ouest. En somme, tout au cours de mon voyage, je croisais des automobilistes, mais de là à m'attendre à un embouteillage, il y avait une marge.

N'empêche que j'étais prise dans une longue file de voitures qui avançaient au pas. Les gens affluaient de partout, avec des couvertures, des sacs à dos, des enfants et des bébés ; on criait, on s'interpellait, on courait, et tout ce bruit était couvert par les sons d'un yé-yé endiablé que diffusait un haut-parleur. À ma gauche, s'étendait un grand stade sportif où on préparait déjà la compétition et où des couples envahissaient les tribunes et les pelouses. Un peu plus loin, des marchands ambulants vendaient des gâteaux et des bonbons, des photographes amateurs s'appliquaient à immortaliser l'image de leurs familles et tout ceci ressemblait à s'y méprendre à n'importe quelle fête qu'on peut voir à Old Orchard, par exemple. La foule se conduisait de la même manière que celle des travailleurs américains profitant d'une journée de congé. Unique différence : les voitures étaient plus petites et moins luxueuses et les gens moins bien habillés.

Par contre, l'atmosphère de la fête ne rappelait en rien les villages hongrois, ou même slovaques, et j'avais l'impression de pénétrer dans un pays totalement différent, moderne, prospère et... américanisé. Sans doute, en guise de dîner, j'ai dû me contenter d'un seul plat d'une consistance douteuse parce qu'il n'y avait pas autre chose au restaurant, mais je commençais déjà à être habituée et cela ne pouvait guère changer mon impression générale.

Avec l'aide de gens aimables, j'ai pu, ensuite, retrouver la route principale qui, elle, n'était pas fermée par les travaux, et je suis arrivée

sans histoire à Prague. Là, cependant, recommença la traditionnelle recherche d'une chambre et, bien que ma tâche fut simplifiée par le fait que la majorité des grands hôtels soit située sur la rue Vaclavské, elle n'était pas moins pénible pour autant. Il y avait plusieurs congrès, toutes les places étaient prises, et j'ai dû m'estimer satisfaite d'une chambre plutôt exiguë qu'on me permettait de garder 24 heures [53] seulement à un prix équivalent à quelque douze dollars américains. Sans aucun doute, le fait d'avoir un passeport canadien ouvre les portes en Europe de l'Est, mais prétendre que cela ne coûte pas cher serait exagéré.

Les communistes français et les autres.

Mon hôtel avait l'air d'une tour de Babel nouvelle vague. Dans le hall on entendait l'allemand, l'anglais et le français, et j'ai fini par jouer les interprètes pour un couple complètement désorienté qui ne parvenait pas à se faire comprendre. C'étaient des communistes militants de la région parisienne qui étaient venus en Tchécoslovaquie assister à un congrès d'ouvriers et qui semblaient ravis d'avoir l'occasion de bavarder avec une Canadienne, et... de se plaindre en toute quiétude. Confortablement assis au restaurant, nous nous sommes mis à discuter, ou plutôt, ils se sont mis à déverser un flot ininterrompu de critiques, et moi j'ai cru de mon devoir d'intervenir de temps en temps pour défendre les Tchèques.

J'ai donc appris que la nourriture était abominable, le logement cher et les marchandises disponibles dans les magasins, de mauvaise qualité. Que le communisme a échoué en Tchécoslovaquie et qu'on ne saurait l'appliquer sous la même forme en France, car là « on se débrouillerait pour mieux planifier et mieux distribuer les biens de consommation courante ». Que Prague était une ville triste et sale, que la réputation de ses trésors d'architecture ancienne et de ses musées très riches était fortement exagérée et que, d'une manière globale, la Tchécoslovaquie était un pays invivable et les Tchèques des gens malheureux.

Franchement quand on prétend au Québec que les Français critiquent tout, on a tort, ce n'est vraiment pas grave à côté de ce qu'ils peuvent dire ailleurs.

Vers huit heures du soir, j'ai pu me libérer, toutefois, de la présence un peu envahissante du groupe français qui était venu se joindre à notre trio, et je suis allée rencontrer des étudiants africains, boursiers du gouvernement tchèque, qui étudient à Prague. J'espérais entendre des éloges, mais je fus déçue.

— Ce qu'il y a de plus pénible, m'ont-ils affirmé, c'est que la population nous manifeste un mépris tout à fait surprenant. [54] Le racisme ici est aussi violent qu'en Amérique, bien qu'il s'agisse d'une démocratie populaire où il ne devrait pas exister. Nous avons des ennuis partout, à la Faculté, comme au travail.

L'un de mes interlocuteurs, employé l'été dernier comme garçon de restaurant, me raconta qu'une de ses clientes avait refusé d'être servie par un « nègre », comme elle disait, et que le gérant lui avait conseillé de se chercher, l'année prochaine, un autre emploi. Il semble, en outre, que les Noirs ont des difficultés à se loger et que leurs hôtes ne se gênent pas pour leur avouer qu'ils sont forcés de les garder et qu'ils se dispenseraient volontiers d'une telle obligation. Assez curieusement mes étudiants africains se sont liés surtout avec de jeunes Juifs, qu'ils se sont empressés, d'ailleurs, de me présenter.

*« L'antisémitisme démocratique
et l'antisémitisme capitaliste ».*

Il s'agissait de deux étudiants tchèques qui étaient plutôt craintifs et avarés de paroles, mais qui ont changé d'attitude quand ils ont appris que je ne faisais partie d'aucune délégation officielle. Ils m'ont expliqué, qu'il était dangereux de parler trop librement avec les visiteurs étrangers, car certains s'amusaient à rapporter aux personnes qui leur servaient de guides les propos entendus au hasard des conversations.

Selon eux, l'antisémitisme prend deux formes dans le monde actuel, l'une qu'on peut qualifier de « démocratique », l'autre de « capitaliste ». Cela signifie qu'en régime capitaliste les Israélites s'identifient aux classes possédantes qui exploitent les masses des travailleurs, tandis qu'en régime communiste on les rend responsables d'un passé qui n'existe plus, et on les traite « d'anciens riches ».

Il est monnaie courante, paraît-il, de se faire traiter de « sale Juif », autant à l'école, qu'à l'université, et les étudiants sont obligés, de livrer parfois des véritables combats pour répondre aux insultes. On m'a expliqué aussi que les services religieux posaient des problèmes et qu'il fallait fréquemment verser des pots-de-vin pour arranger les choses avec les organes administratifs.

[55]

Là, cependant, où l'antisémitisme joue le plus grand rôle, c'est sur le marché du travail, car selon mes interlocuteurs il est difficile pour un Israélite d'avoir un poste important et plusieurs évitent de pratiquer leur religion pour gagner les bonnes grâces de leurs supérieurs, tandis que d'autres demandent en vain un visa d'émigration pour aller vivre en Israël.

Il semble qu'il y a deux ans, c'était plus facile d'obtenir la permission de partir, mais que depuis peu, les éléments jeunes n'ont pratiquement pas de chance de se faire accorder une telle faveur. La Tchécoslovaquie manque de main-d'œuvre et le mot d'ordre consiste à limiter au maximum l'exode des Juifs qui, pourtant, continuent à être traités comme une minorité indésirable.

Personnellement, ce qui m'a paru le plus surprenant, c'est la divergence qui existe entre la propagande officielle et les propos des Israélites que j'ai pu rencontrer. En effet, à la radio comme à la télévision, comme dans les journaux, on affirme que « la tolérance religieuse doit être respectée partout et par tous les éléments de la population et que la discrimination raciale est contraire aux articles de la constitution et à la doctrine marxiste-léniniste ».

Ceci dit, j'étais heureuse de quitter mes interlocuteurs, parce qu'il est difficile de ne pas éprouver une sorte de gêne devant des gens persécutés de cette manière et cela, d'autant plus, quand on se trouve dans un pays où il est impossible de faire des protestations et des manifes-

tations publiques, et où on sait pertinemment bien qu'on est fatalement condamné à se taire.

*« Les Canadiens français passent leurs loisirs
dans les tavernes ».*

Mais, ce fut le lendemain seulement que j'ai pu commencer à découvrir Prague et à me faire une opinion. J'ai commencé par visiter quelques églises et une synagogue, bâtiments tristes et vides qui ressemblent davantage à des musées mal entretenus, qu'à des lieux du culte. Je me suis promenée ensuite dans les rues, j'ai admiré l'architecture de la vieille ville et le célèbre pont surmonté de fort belles sculptures dont la construction fut commencée au début du XIV^e siècle, et j'ai terminé cette escapade touristique par la visite d'une piscine, objet de juste fierté des autorités municipales.

[56]

Cependant, le modernisme de ladite piscine ne parvenait pas à faire oublier les papiers sales qui traînaient un peu partout, ni le spectacle des poissons morts et des détritiques qui flottaient dans l'eau. Fait curieux, bien que la population de Prague donne l'impression de vivre mieux que celle de Budapest, on y constate, un peu partout, un laisser-aller, et une sorte de négligence collective, qui rendent la ville infiniment moins attachante.

C'est donc sans regrets que je suis remontée dans ma petite Renault pour me rendre au rendez-vous qu'on m'avait donné à la terrasse d'un café qui surplombe Prague. Le temps était au beau fixe, les ingénieurs que je devais rencontrer m'attendaient déjà, et j'avais bien plus envie d'admirer le panorama, qui s'étendait à mes pieds, que de prendre des notes. Mais la discussion s'engagea presque aussitôt au sujet d'un objet aussi innocent que le verre de jus que le garçon posa devant moi.

En effet, mes interlocuteurs profitèrent de l'occasion pour m'expliquer qu'en France, comme au Canada français, « les gouvernements ne luttent pas contre l'alcoolisme et les travailleurs passent leurs loisirs dans les bistrotts ou les tavernes », en Tchécoslovaquie, par contre, on s'applique à déraciner ce mal en important de Cuba et de certains pays

d'Afrique, de grosses quantités de jus en boîtes. C'est ainsi que le jus d'orange est devenu pour les Tchèques la même chose, toutes proportions gardées, que le lait glacé pour les Américains. Comme, par ailleurs, il ne coûte pas cher, n'importe qui peut se le procurer, et même dans les écoles on le distribue à la place du lait, qui manque et qui est difficile à conserver.

Mais il y a aussi une autre raison pour laquelle on voit dans les magasins de Prague tant de boîtes de conserve qui proviennent d'Algérie, du Maroc, de Cuba et même du Congo, et qui, poussiéreuses et rondes, s'étalent derrière les vitrines ; et cette raison-là est plus mercantile.

En effet, les conserves sont devenues une sorte de monnaie d'échange dans les transactions commerciales que la Tchécoslovaquie fait avec ces pays et qui reposent, pour une part, sur la base du troc.

— Nous sommes devenus l'arsenal de certaines nations sous-développées, disent mes interlocuteurs, nous leur fournissons les armements, la machinerie agricole, les pièces de rechange, les outils et les automobiles. Il est impossible de se procurer chez nous un nouveau radiateur pour la voiture, sans [57] attendre des mois, mais en Algérie, on peut l'acheter très facilement. Or, cette politique nous coûte cher et elle est responsable de la récession actuelle de notre économie, car les pays africains ne peuvent pas nous payer et il faut, soit se contenter de leur accorder des crédits à très long terme, soit accepter en échange des jus de fruit, des conserves de légumes et des cacahouètes. Et, il est impossible de réviser ce système des rapports commerciaux, qui grèvent lourdement notre propre niveau de vie, parce que les Soviétiques exigent qu'on exporte de plus en plus.

— Comme, en outre, les Africains ne savent pas utiliser nos machines, nous sommes obligés de leur fournir des techniciens et nos ingénieurs vont travailler en Algérie, aux Indes, en Turquie, au Pakistan... Sur le plan individuel, cela est très avantageux !

— La voiture qu'on ne peut pas s'offrir à Prague, nous attend à Rabat. L'appartement qu'on cherche en vain ici, est à notre disposition, et

on nous donne par-dessus le marché des honoraires quatre fois plus élevés. Plus encore, quand on a passé un certain temps en Afrique, on est assuré, au retour, d'un meilleur poste et de meilleures conditions de travail.

La pénurie de la main-d'œuvre.

Il semble toutefois, que la constante hémorragie de techniciens est nocive pour l'ensemble de la production nationale.

Actuellement, la Tchécoslovaquie manque de main-d'œuvre spécialisée et non spécialisée, car malgré l'afflux de la population rurale vers les villes, on ne parvient pas à avoir assez de gens capables de remplir toutes les tâches dans l'industrie lourde et dans celle des produits manufacturés. Dès lors, il devient impossible de produire au même rythme et comme, par ailleurs, le rendement par ouvrier baisse, la pénurie de la main-d'œuvre se fait sentir de plus en plus.

Comment expliquer cette situation dans un pays qui n'a pas eu de graves pertes d'hommes au cours de la dernière guerre mondiale et où la révolution n'a pas entraîné les mêmes persécutions de classes sociales qu'en Hongrie, par exemple ?

À cette question, certains employés du ministère du Travail m'ont répondu que « le nivellement excessif des salaires [58] a provoqué une sorte d'indifférence et de lassitude collective. Les cadres, comme les masses ouvrières, se contentent de faire le minimum de travail, et évitent soigneusement de faire du zèle, puisque de toute manière cela ne rapporte pas ».

L'unique personnel qui fait, semble-t-il, exception à cette règle, est celui des femmes auxquelles la révolution a permis d'accéder à une vie professionnelle et auxquelles elle a ouvert les portes. En effet, j'ai pu rencontrer des employés féminins, aussi bien dans les laboratoires que dans les bibliothèques, aussi bien dans les garages, que sur les routes, où elles font des travaux d'entretien.

Si, cependant, on comprend leur présence dans certaines branches d'industrie, où il faut de la patience et du doigté autant on ne peut s'empêcher de s'étonner en voyant des femmes réparer les trottoirs.

Car l'égalité des sexes frise alors l'inefficacité et la mauvaise utilisation d'une main-d'œuvre, enthousiaste certes, mais dépourvue de résistance et de force musculaire suffisantes.

À ce propos j'ai eu l'occasion de discuter avec des étudiantes de la faculté d'économie qui, elles, semblaient avoir des opinions très optimistes. A leur avis, l'économie tchèque passe actuellement par une phase de transition et exige des sacrifices que les progrès du machinisme finiront par éliminer. À l'avenir non seulement les femmes, mais aussi les hommes, seront dispensés des besognes pénibles puisque la machine les remplacera et se chargera de cette sorte de travaux. Parallèlement le problème de la pénurie de main-d'œuvre cessera de se poser et, au contraire, il faudra raccourcir la journée de travail afin d'éviter des crises de chômage.

Et j'ajoute que quand mes interlocutrices me parlaient de cet avenir idyllique elles insistaient sur le fait qu'il est très proche et qu'on le vivra dans les démocraties populaires avant la fin du siècle.

Décidément en Tchécoslovaquie, ce pays le plus industrialisé de l'Europe de l'Est, la foi dans le progrès du machinisme remplace celle qu'on peut avoir à l'égard des applications pratiques du marxisme-léninisme, et c'est là, sans doute, l'un des traits les plus marquants de la mentalité de ce pays.

[59]

UNE QUÉBÉCOISE EN EUROPE ROUGE.

Chapitre V

[Retour à la table des matières](#)

À Budapest, les Soviétiques sont considérés comme des occupants, en Tchécoslovaquie, comme des alliés. Plus encore, les Tchèques manifestent à l'égard des Russes une certaine reconnaissance et, bien qu'ils admirent et envient les Américains, ils estiment que l'Occident les a trahis et que seuls les Russes étaient prêts à les aider après la Deuxième Guerre mondiale.

La majorité des sociologues admettent, en outre, que la crainte d'une intervention soviétique permet de contrôler les mouvements indépendantistes slovaques et d'assurer l'unité politique du pays ce qui, pour le gouvernement de Prague, est d'une importance capitale !

Le séparatisme slovaque.

Car tout sépare les Tchèques et les Slovaques et ceci autant pour des raisons d'évolution historique, qu'à cause de considérations économiques et sociales.

[60]

Dominés tout d'abord par les Hongrois, les Slovaques ont lutté jusqu'en 1914 pour conserver leur langue, leurs coutumes et leur religion. Petit peuple de quelque deux millions d'habitants, ils n'étaient représentés alors au Parlement de Budapest que par deux députés, n'avaient pas le droit d'avoir leurs écoles et devaient supporter l'administration des fonctionnaires magyars dont ils ne comprenaient pas la langue.

Et le 30 mai de 1918, donc après le démembrement de l'empire austro-hongrois, les représentants des Slovaques signaient à Pittsburgh, aux Etats-Unis, une convention avec les Tchèques, qui promettaient de respecter leur indépendance dans le cadre d'un Etat nouveau ; la Tchécoslovaquie.

Par la suite, cependant, l'article de la constitution qui prévoyait que : « la Slovaquie aura sa propre administration, son parlement, sa magistrature et que la langue slovaque sera la deuxième langue officielle », resta lettre morte. Les Tchèques, plus riches et plus industriels, entreprenaient l'assimilation des Slovaques, peuple très catholique, idéaliste et... pauvre.

Pourtant, pendant plusieurs années, le « parti populaire » autonomiste poursuivit une agitation violente qui consistait dans la publication de manifestes et de protestations, ainsi que dans une certaine forme de terrorisme, et finalement, en 1938, fut créé un gouvernement slovaque autonome, sous la présidence de Monseigneur Tiso. Gouvernement qu'Hitler s'empressa aussitôt de reconnaître et même d'aider dans une certaine mesure, mais qui devait disparaître six ans plus tard, à la suite de la défaite de l'Allemagne.

L'armée soviétique entra en Slovaquie et l'U.R.S.S. s'appropriait une bande de son territoire afin d'allonger, pour des raisons stratégiques, sa frontière commune avec la Hongrie. Staline voulait avoir des possibilités de pénétration dans chacun des pays satellites sans être forcé de passer par un territoire étranger, ce qui, d'ailleurs, a permis en 1956 aux chars russes de marcher sur Budapest sans demander l'autorisation des Slovaques qui, de leur côté, étaient prêts déjà à se soulever. Après l'échec de l'insurrection hongroise, le gouvernement de Prague ordonna des arrestations à Bratislava où plusieurs Slovaques furent condamnés aux travaux forcés sous la fausse inculpation d'avoir collaboré autrefois avec les Allemands.

Rien d'étonnant donc qu'en Slovaquie la haine des Russes et des Tchèques est de plus en plus tenace et qu'un groupe de [61] nationalistes continue à attendre l'occasion pour se libérer de leur emprise. En ce qui concerne la majorité du peuple, on y dénonce les différences qui séparent les Tchèques et les Slovaques et les agissements du gouvernement central qui ne veut pas les faire disparaître.

— Et ils ont raison, m'avait affirmé une sociologue tchèque, parce qu'il est indéniable que la révolution ne leur a apporté que des déceptions. Avant la guerre, leur pays était surtout agricole et, à l'époque de l'occupation allemande les paysans ont commencé à vivre mieux, parce qu'on a procédé à une réforme agraire. Or, le nouveau régime les a forcés à adopter le système des exploitations collectives qui risque de ruiner leur économie. Plus encore, ce peuple qui est très attaché aux traditions et aux pratiques religieuses ne peut accepter l'athéisme marxiste et cela d'autant moins qu'officieusement les autorités religieuses appuient les mouvements nationalistes et séparatistes.

— En 1960, on a arrêté plusieurs prêtres catholiques, ainsi que l'archevêque Ladislav Hlad, condamné à neuf ans de prison sous prétexte d'avoir organisé des groupes de terroristes et, depuis, le Conseil national slovaque, autorité dont les droits et les prérogatives n'ont jamais été définis clairement, est surveillé d'une façon draconienne.

Pour ma part, je n'ai pu que constater, en visitant la Slovaquie, qu'il s'agit d'une région pas très industrialisée et habitée par des gens farouchement hostiles aux Tchèques qu'ils accusent d'exercer des pressions économique, culturelle et sociale. Toutefois, pour les Slovaques, le véritable danger, ce n'est pas Prague, mais Moscou, car selon les opinions des gens que j'ai pu interviewer, c'est l'U.R.S.S. qui a imposé le régime de surveillance, de contrôle et des persécutions de l'Eglise catholique que les Tchèques, eux, n'auraient jamais pu établir sans son aide.

La corde au cou.

Or, autant la haine des Russes est très forte en Slovaquie, autant elle n'existe pratiquement pas à Prague. Tout d'abord les Tchèques ne sont pas catholiques, mais hussites pour la plupart, et ensuite, leur attachement à la religion n'est [62] ni aussi profond, ni aussi vindicatif que celui des Slovaques. Ils s'accommodent de l'athéisme marxiste et, d'une façon générale, critiquent le régime, mais défendent les Soviétiques.

Peu après mon arrivée à Prague, je devais d'ailleurs discuter de ces problèmes avec quelques fonctionnaires qui m'ont affirmé d'une façon on ne peut plus réaliste :

« Nous avons la corde au cou parce que notre industrie a besoin des matières premières et que seuls les Russes peuvent nous les assurer ».

Par la suite, j'ai pu obtenir, aussi, plusieurs renseignements qui confirment cette affirmation et qu'il est intéressant de citer, parce qu'on retrouve là certains aspects de la politique russe, en Europe de l'Est, assez mal connus en Occident.

En 1957, la Pologne recevait un prêt de 250,000,000 de roubles en échange de quoi elle s'engageait à donner à la Tchécoslovaquie des droits et des privilèges dans l'exploitation de ses mines de charbon. Concrètement les Polonais doivent livrer un certain nombre de tonnes de charbon aux Tchèques, même s'ils ont la possibilité de les vendre, ailleurs, à un prix plus intéressant. Nombre qui varie, d'une année à l'autre, suivant les besoins de l'industrie tchèque. Ils ont accordé, également, à la Tchécoslovaquie un crédit à l'achat pour une période de sept ans, bien qu'ils ne reçoivent en retour qu'un intérêt purement symbolique.

En 1958, en outre, l'Indonésie commandait à Prague des armes et de l'équipement militaire pour une valeur de 150,000,000 de dollars américains et il semble que les Soviétiques aient accepté de se porter garants du paiement de cette somme. Depuis, d'autres accords commerciaux ont été signés sur le même principe pour la vente d'armes en

Guinée, pour la livraison de 2,000 tracteurs par an, au Brésil, et pour l'aide technique que les Tchèques doivent fournir aux Cubains, tout en leur assurant un crédit à long terme de 20,000,000 de dollars américains. Les Soviétiques garantissent également aux Tchèques l'entente qu'ils ont signée avec la République Arabe Unie et suivant laquelle ils ont obtenu la permission de construire à Alexandrie et à Suez des raffineries d'une capacité totale de 1,000,000 de tonnes.

On m'expliqua aussi que l'U.R.S.S. a commencé la construction du pipe-line qui fournira à l'industrie tchèque le pétrole russe, et qu'elle est en train de financer les transformations [63] de tout son système ferroviaire destinées à faciliter les échanges entre les pays satellites. Mes interlocuteurs considéraient même ce projet comme une véritable « révolution des échanges » en Europe de l'Est, où, à cause de l'insuffisance du réseau routier, la majeure partie des marchandises est transportée par le train et non pas par camions.

Jusqu'à maintenant, l'écartement des rails russes était différent de celui des rails des autres pays européens. Pour envoyer des marchandises de Moscou à Varsovie, à Prague ou à Budapest, on était donc obligé de charger les wagons sur des plates-formes spéciales ce qui entraînait une perte de temps et nécessitait des frais supplémentaires. Mais depuis toujours, les Soviétiques se sont obstinés à maintenir cet état de choses, car la vieille tradition militaire voyait là une protection supplémentaire pour l'intégrité du territoire. Il semble, même, qu'au cours de la dernière guerre mondiale, ces différences de construction du réseau ferroviaire ont retardé l'avance de l'armée hitlérienne, argument qui a cessé d'être invoqué, puisqu'on prétend qu'en cas d'une attaque ennemie, les pays satellites serviront de tampon et qu'il est important dès lors de pouvoir les approvisionner dans un temps limite.

— Vous comprenez, m'ont dit mes interlocuteurs en guise de conclusion, nous sommes dépendants de l'U.R.S.S., mais c'est grâce à l'aide de Moscou que nous parviendrons à vivre mieux. Pour les Tchèques il ne saurait être question d'un choix, nous sommes forcés d'accepter l'ordre marxiste-léniniste sous peine de perdre nos marchés de matières premières...

Les velléités d'indépendance.

Malgré cette sage attitude, il n'en reste pas moins que certains éléments qui se recrutent dans les milieux gouvernementaux espèrent pouvoir se rapprocher de l'Occident et contrebalancer ainsi l'emprise soviétique, ou plus simplement avoir des contacts plus étroits avec le monde capitaliste.

C'est ainsi que la Tchécoslovaquie vient d'ouvrir ses frontières au tourisme, source de devises, et on accorde même, à Vienne, des autorisations temporaires qui permettent aux Autrichiens de passer quarante-huit heures à Prague sans avoir à demander un visa en bonne et due forme.

[64]

On a créé aussi une sorte de « couronne touristique », ³ ce qui m'a donné l'occasion de découvrir un principe nouveau et fort original, car plus je dépensais en Tchécoslovaquie, plus j'avais d'argent.

L'histoire commença à la banque quand j'ai voulu changer des dollars. Une aimable demoiselle m'expliqua alors que je devais dépenser au cours de mon séjour une certaine somme établie selon le nombre de jours pour lesquels on m'avait donné mon visa et cela au taux de base de 14 couronnes pour un dollar (ce qui est peu étant donné le niveau des prix). Mais c'est là que les calculs devenaient complexes, d'abord on m'en accordait 24, au lieu de 14 couronnes, parce que j'étais touriste et, ensuite, si je décidais de changer davantage on me donnait une autre augmentation encore. Je crois que si je dépassais un certain montant, je parvenais à obtenir 75 couronnes au dollar, mais cela ne m'arriva pas pour plusieurs raisons.

Tout d'abord, encouragée par une proposition aussi alléchante, je suis allée faire un tour dans les magasins. J'avais une matinée libre et j'ai consacré tous mes loisirs à l'étude attentive, et fort instructive, des étalages. Malheureusement les objets que j'ai pu trouver étaient d'une qualité qui ne pouvait être comparée à ceux qu'on peut se procurer en

³ Le taux de change « touristique » varie dans certains pays de l'Europe de l'Est d'une année à l'autre.

zone occidentale, en dehors, peut-être, des appareils de radio, de télévision et de photo, qu'on vend à des prix défiant toute concurrence, mais qu'il n'est guère facile de transporter et de faire passer à la frontière.

Les célèbres cristaux de Bohême, par contre, étaient rares. En principe, on les exposait dans un grand magasin à rayons, plutôt mal tenu et étrangement vide, qui annonçait avoir aussi des produits d'artisanat spécialement destinés aux touristes, mais là une vendeuse m'expliqua qu'on exportait trop de cristaux à l'étranger pour en avoir aussi sur place.

— Tout ce que nous produisons, disait-elle, est vendu, à perte au besoin, pour que le gouvernement puisse se procurer des devises, alors ici on s'en passe...

Bref, bien que les autorités encouragent actuellement le tourisme et bien qu'on ait élaboré une technique de change permettant de limiter les affaires qui se font au marché noir,

Planche 8

En Europe de l'Est, les jeunes rejettent les dogmes marxistes, « Nous voulons que nos enfants découvrent la liberté et le bien-être, disent-ils. Le temps des dictatures touche à sa fin. »

[Retour à la table des matières](#)

Planche 9

En Tchécoslovaquie, les anciennes résidences d'été servent de maisons de repos. Elles reçoivent des jeunes et des moins jeunes qui ont besoin de soins ou de vacances au grand air.

[Retour à la table des matières](#)

Planche 10

La résidence du dernier roi de Pologne, Stanislas-Auguste Poniatowski, le Palais de Lazienki, à Varsovie, reçoit de nombreux visiteurs et touristes.

[Retour à la table des matières](#)

Planche 11

Partout, en Pologne, les toits de chaume disparaissent et il est rare qu'on découvre encore sur sa route une bourgade aussi ancienne que celle-ci.

[Retour à la table des matières](#)

[65]

il y a fort peu de chances pour que cette mesure donne les résultats escomptés.

Sans doute au lieu d'acheter des cadeaux peut-on s'appliquer à dépenser des couronnes en menant une existence somptueuse et capitaliste, mais j'avoue, qu'à Prague, cela aussi présente pas mal de difficultés.

À midi, je suis allée au Kalina-Grill, un des meilleurs restaurants de la ville qui a, bien entendu, anglicisé légèrement son nom, car c'est là le grand snobisme tchèque. Je me suis installée dans un coin, j'ai attendu patiemment l'apparition du garçon qui était débordé de travail et je n'ai réussi à commander qu'un seul plat...

En ce qui concerne les distractions plus nobles et plus intellectuelles elles ne manquent pas à Prague, où fonctionnent en permanence 22 théâtres que fréquentent chaque année plus de 3 millions de personnes et où on dispose de fort belles salles d'opéras.

Il suffit même de parcourir la liste des programmes, pour se sentir presque humiliée en pensant que jamais, au grand jamais, notre bonne vieille ville de Montréal ne saurait offrir aux touristes une telle saison théâtrale. Et les places sont très bon marché, ce qui permet à tous et à toutes d'y aller sauf aux touristes occidentaux, justement, qui généralement ne connaissent pas la langue tchèque.

Donc pour un étranger qui visite Prague, il ne reste, en désespoir de cause, qu'une façon de dépenser des couronnes : aller dans une des nombreuses boîtes de nuit, qui, elles aussi, suivent la mode et s'appellent tantôt Olympia Grill et tantôt Opera Grill.

C'est là, d'ailleurs, que devaient m'inviter mes amis tchèques ; la salle était pleine à craquer, il y faisait une chaleur infernale, faute de bonne aération, et une musique abasourdissante empêchait de s'entendre parler. Par-dessus le marché, je fus forcée d'admirer les performances de l'abominable orchestre qui jouait exclusivement du jazz, ou plus exactement des succès américains qu'on a cessé de jouer aux Etats-Unis au début du siècle.

— Nous avons beau vivre dans un régime communiste, disaient fièrement mes hôtes, nous n'en sommes pas moins à la page et nous savons profiter de certains avantages du capitalisme américain...

[66]

Et cette affirmation semblait refléter les préoccupations de la jeunesse tchèque, dont l'importance dépasse le cadre restreint de réjouissances populaires et qui représente une sorte de pari.

*Peut-on obtenir
« un diplôme universitaire au Canada ? »*

En effet, pour la majorité des étudiants que j'ai rencontrés, les Russes sont des amis très utiles, mais aussi un peu méprisables, parce qu'ils vivent, paraît-il, moins bien que les Tchèques, tandis que les Américains représentent le véritable exemple à suivre parce qu'ils ont tous des voitures, ce qui est « infiniment plus important que les vols dans la lune ».

Selon mes interlocuteurs, les Soviétiques ont un niveau de vie très bas parce qu'ils appliquent à la lettre la doctrine marxiste-léniniste, ce qui est une absurdité, car « elle est irréalisable », tandis que les Tchèques sont prêts à avoir une autre façon d'envisager l'évolution économique et veulent surtout atteindre le niveau de vie des Américains. Pour le moment, donc, on les imite dans la mesure du possible, et il suffit que quelque chose, ou quelqu'un vienne du Nouveau-Monde, pour avoir aussitôt beaucoup de succès.

Bien qu'il soit moins connu, le Canada est considéré comme un « pays de cocagne » et même mes amis tchèques qui ne parlaient pas le français connaissaient cette expression.

— Vous êtes tout aussi riches que les Américains, me disaient-ils, et vous n'avez pas chez vous de problèmes raciaux, puisque vous n'avez pas de Nègres, ni de phénomènes nationalistes, comme cela existe en Amérique latine.

Ce que mes interlocuteurs voulaient savoir c'est la manière dont on est parvenu à avoir une élite intellectuelle, tout en n'ayant pas de gratuité au niveau universitaire. Ce qui les étonnait, en effet, c'est qu'on puisse continuer à maintenir un enseignement supérieur où les élèves doivent payer les cours, sans provoquer de cette façon une grave pénurie de médecins, d'ingénieurs et d'architectes.

D'ailleurs tous, y compris ceux qui critiquaient le régime, m'ont longuement parlé des réformes qui ont été faites dans ce sens en Tchécoslovaquie et dont, à juste titre, ils sont très fiers.

Depuis la révolution le principe de la gratuité d'enseignement a été admis partout et à cela s'ajoute également le [67] système des diverses allocations et prestations, plus généralisées que les bourses, dans le sens occidental de ce terme, qui permettent à l'étudiant de recevoir une aide si ses parents ne parviennent pas à le loger et à le nourrir.

La principale lacune du système réside dans le fait qu'il n'est pas toujours appliqué d'une façon parfaitement équitable, bien que, théoriquement, cela soit contraire au principe même de l'égalité marxiste.

Par ailleurs, en ce qui concerne les cours du soir et les écoles techniques, ils n'ont pas seulement favorisé la promotion ouvrière, mais ils ont permis également de retarder l'âge auquel les jeunes doivent commencer à travailler. Pour ne citer qu'un seul exemple, une fille qui veut devenir vendeuse dans un magasin à rayons, ou dans une épicerie de Prague, doit étudier trois ans, ce qui, en principe, améliore aussi la qualité des services offerts au public.

— Nos étudiants ont des facilités qu'ils ne pourraient jamais obtenir en régime capitaliste, m'a-t-on dit, et c'est en partie exact.

Partout existent des camps et des lieux de repos, des stades sportifs et des théâtres en plein air. Les jeunes sont assurés aussi d'avoir toutes les facilités nécessaires pour leurs études : livres à bon marché, de nombreuses bibliothèques et la possibilité d'avoir des vacances dans des endroits touristiques les plus connus.

Et pourtant, conformément à l'éternelle tradition de « l'ingratitude » des générations nouvelles, ce sont justement les jeunes qui se plaignent et qui critiquent tout.

« Nous voulons la liberté de la presse ».

J'ai interrogé à ce propos plusieurs étudiants de Polytechnique et de la faculté des Lettres qui m'ont reçue avec beaucoup d'empressement. Selon eux, la Tchécoslovaquie est trop industrialisée et trop progressive pour être obligée de subir le même sort que les autres pays satellites.

— Nous comprenons très bien, m'ont-ils dit, que si on donnait une certaine liberté aux Slovaques ils en profiteraient pour faire une insurrection, mais chez nous ce n'est pas le cas. Nous sommes parvenus à un certain stade de développement [68] et il n'est plus possible de nous traiter comme des enfants, sous prétexte que nous pourrions risquer de nous faire mal. Dès lors il est inadmissible de nous imposer une censure draconienne de la littérature et de la presse, qui nous empêche d'avoir une fenêtre ouverte sur le monde.

— Théoriquement, une démocratie populaire doit être un pays gouverné par le peuple, chez nous c'est Novotny qui gouverne et le peuple obéit. Or, pour Novotny, cet ancien adepte fidèle de Joseph Staline, ce qui déjà n'est pas une recommandation, le monde a beau changer, « il se cramponne aux vieux principes et ne lâche pas ».

— À plusieurs reprises nous lui avons demandé par voie officielle d'accorder la liberté de la presse, mais en réponse on n'a reçu qu'un avis qui se lisait ainsi :

« Nous n'admettons pas que la presse puisse être indépendante du Parti et de ses idées... »

— Résultat : même si les hommes du Parti présentent certains projets nouveaux, les journalistes doivent les ignorer aussi longtemps que Novotny ne décidera pas qu'ils peuvent être connus, c'est-à-dire jusqu'au moment où il aura accepté de les mettre en application.

— Une autre absurdité du système : en principe on prêche le pacifisme, mais notre armée compte plus de 200,000 soldats et le service obligatoire existe toujours. Nous perdons notre temps pour apprendre à tirer du fusil et c'est d'autant plus stupide que la prochaine guerre sera atomique, qu'on n'aura probablement plus besoin de l'armée régulière et que, de toute façon, ce n'est pas la Tchécoslovaquie avec ses 12 millions d'habitants qui pourra faire pencher la balance d'un côté ou de l'autre.

— D'ailleurs, il n'y aura pas de guerre, parce que « les Américains savent bien que les Soviétiques sont mieux préparés qu'eux et que, malgré tous les slogans de la propagande, les Russes n'oseront pas attaquer les premiers, craignant trop les troubles internes »...

La rencontre de deux mondes.

À l'hôtel, on m'annonce que je ne puis rester plus longtemps, car on a besoin de chambres pour des congressistes allemands qui doivent arriver sous peu et, comme mon visa tchèque expire dans deux jours, je n'insiste pas.

[69]

Je règle ma note et je m'en vais, précédée et suivie par une cohorte de domestiques qui m'aident à porter mes bagages, m'offrent des dépliant touristiques et me reconduisent jusqu'à ma voiture avec infiniment d'amabilité. Tout ce ballet ressemble, d'ailleurs, à s'y méprendre à celui auquel se livre le personnel des grands hôtels capitalistes et coûte tout aussi cher en pourboires.

Finalement, ma petite Renault se met à nouveau à ronronner, les tours et les clochers de Prague disparaissent, les uns après les autres,

et me voilà en pleine campagne. La route est bonne, il y a peu de circulation et de temps en temps seulement je dépasse un tracteur ou un camion. C'est un paysage calme et champêtre d'une uniformité lassante.

Peu avant la frontière polonaise je m'arrête pour faire le plein d'essence et pour dépenser de cette façon les couronnes qui me restent et puis, c'est une autre barrière, des uniformes, quelques automobilistes qui attendent et des fils barbelés.

Le douanier tchèque me fait signe, le douanier polonais me prend en charge et un soldat pointe en ma direction sa mitrailleuse parce que je suis descendue trop tôt de ma voiture, mais cela ne m'impressionne plus ; je commence à être blasée...

D'ailleurs, un groupe d'étudiants français m'entoure presque aussitôt ; ils font une excursion en Pologne, ils sont très excités, ils posent un tas de questions et ils traitent les hommes en uniforme, qui nous observent, avec une désinvolture voisine de l'impertinence. Une des jeunes filles fait des grimaces comiques pour dérider le soldat, une autre l'interpelle d'une façon très drôle et deux garçons se mettent à faire le siège du douanier pour le forcer à activer les choses.

Il y a un étrange contraste entre ces étudiants prêts à faire des blagues et la gravité de quelques touristes tchèques qui se taisent et évitent de nous regarder.

Et sans me rendre compte pourquoi, j'ai l'impression d'assister à la rencontre de deux mondes tellement différents qu'aucune comparaison ne saurait vraiment décrire ce qui les sépare et ce qui les rend à ce point incapables de se comprendre...

[70]

[71]

UNE QUÉBÉCOISE EN EUROPE ROUGE.

Chapitre VI

[Retour à la table des matières](#)

De tous les pays de l'Europe de l'Est c'est la Pologne, sans doute, qui a le plus souffert au cours de la dernière guerre mondiale. En 1945, ses destructions atteignaient 38 % de son patrimoine national et elle avait perdu quelque onze millions de personnes, déportées dans les camps de concentration ou mortes au cours de combats. Depuis, ses frontières furent changées et à l'est les Soviétiques annexèrent Wilno, la région de Polésie, et le district de Lvov, avec ses riches champs pétrolifères, tandis qu'à l'ouest, la Pologne obtenait des territoires qui lui avaient appartenu par le passé, mais qui, pendant longtemps, avaient été occupés et peuplés par les Allemands.

Les autorités furent obligées, par conséquent, de réorganiser les structures de l'économie nationale, de créer des cadres nouveaux susceptibles de recevoir les réfugiés et de reconstruire les villes dont plusieurs étaient complètement rasées en 1944.

Le miracle de la reconstruction.

Première grande ville polonaise sur mon parcours : Wroclaw. Tout d'abord ses faubourgs, quartiers nouveaux et propres, puis d'autres, plus anciens, dont les immeubles détruits au cours [72] de la dernière guerre mondiale, furent reconstitués avec infiniment d'attention et de soin. Et, en voyant certains de ces édifices on ne se douterait pas qu'il y a dix ans à peine ils étaient encore en ruines et que c'est uniquement grâce au travail des architectes qu'on a pu refaire les anciens plans et donner l'illusion que ces édifices datent du quatorzième ou du quinzième siècle.

Wroclaw fut fondé par les Polonais puis, annexé par la Prusse, il est devenu sous le nom de Breslau la capitale de la Silésie et un centre industriel important. Depuis 1945, il fait à nouveau partie de la Pologne et sa population, polonaise pour la plupart, se recrute surtout parmi les gens qui y sont arrivés après la guerre.

J'arrête ma voiture devant l'hôtel et je parviens assez facilement à louer une chambre qui coûte modestement quelque dix dollars au taux de change officiel, de 24 zlotys au dollar. Il est vrai que j'ai droit moyennant ce prix à une salle de bain privée, ce qui est un luxe en Europe, et il est vrai aussi que je n'avais pas le choix puisque ce fut là l'unique chambre disponible. Je m'enregistre et je vais conduire l'auto au stationnement parce qu'on me dit qu'il est dangereux de la laisser dans la rue. Selon l'employé de la réception plusieurs vols ont eu lieu récemment et on a cassé les vitres d'une auto appartenant à un touriste anglais de passage.

Au stationnement, le gardien a de toute évidence envie de bavarder un peu et nous commençons par discuter des mérites de ma Renault R 8, pour finir par parler de lui et de ses problèmes.

— Ce n'est vraiment pas une existence, dit-il. Je ne dors pas, je mange mal et je parviens à peine à gagner de quoi ne pas mourir de faim.

Dans la petite cabine il a construit un banc sur lequel il peut faire un somme, parce qu'il est rare que des clients arrivent la nuit, mais ce n'est ni confortable, ni bien chauffé. Son revenu mensuel total, 1.950 zlotys, donc quatre-vingt-un dollars environ, au taux officiel et 20 dollars au marché noir. Quoi qu'il en soit, cet homme a un revenu qui est à peine huit fois supérieur au prix journalier de la chambre d'hôtel qui se trouve à deux pas de là. Car, pour se rendre compte du niveau de vie des gens de l'Europe de l'Est, il est inutile d'établir des rapprochements avec les salaires des travailleurs canadiens, ou même français, étant donné que cela [73] force de comparer des montants tellement disproportionnés qu'on arrive à faire des calculs sans signification aucune. Ce qui, par contre, permet de comprendre la situation véritable des gens c'est le rapport entre les salaires et les prix puisqu'on peut se rendre compte de cette façon de ce qu'ils peuvent acquérir grâce à l'argent qu'ils reçoivent.

— Je ne suis pas un homme instruit, me dit mon gardien, et je ne m'occupe pas de la politique, mais j'ai assez de leur régime. Je n'ai jamais vécu aussi mal. Sans doute mes enfants peuvent aller à l'université et, autrefois, je ne pouvais rêver d'une telle chose, mais je suis forcé de travailler vingt heures sur vingt-quatre...

Pour ma part je ne comprends pas comment il peut tenir encore debout.

— Oh, c'est très simple, affirme-t-il. A l'usine il y a toujours moyen de dormir un peu. Le contremaître me connaît ; c'est un vieux copain, alors il ne me surveille pas trop. Même si je m'absente de temps en temps il me trouve une bonne excuse, alors je m'organise et à l'occasion je prends un jour par-ci, un jour par-là. Et puis, ma femme fait depuis quelques mois des cigarettes, parce que mon beau-frère cultive du tabac et nous en vend un peu.

— Ce n'est pas défendu ?

— Tout est défendu, mais si on s'en faisait, on ne ferait rien et on n'aurait même pas de quoi préparer la soupe pour les enfants. Quand on accepte de payer un gardien de nuit cinq cents zlotys par mois, et un ouvrier mille quatre cent cinquante, on ne peut pas s'attendre à ce qu'il respecte les règlements. Tout le monde sait chez nous qu'on ne peut subsister avec ce qu'on gagne officiellement et qu'on doit faire toutes sortes de combines pour vivre.

Il est défendu de protester...

Il est tard. A l'hôtel quelques couples dansent encore au son d'un orchestre de jazz. C'est un curieux public qui se compose pour la plupart d'hommes seuls et de femmes qui ressemblent comme des sœurs jumelles à des entraîneuses professionnelles, bien que l'exercice de ce métier soit défendu dans les démocraties populaires.

[74]

Le restaurant est déjà fermé et je dois me résigner à attendre le petit déjeuner du lendemain. Dans ma chambre l'ampoule ne fonctionne pas, les rideaux sont arrachés et le matelas grince. Ce n'est ni très encourageant, ni très gai, mais en revanche le décor est beau et j'ai assez d'espace vital pour faire de la course à pied autour de cette immense pièce.

Le matin on me réveille comme convenu. Le soleil est au rendez-vous. Je me dépêche de partir le plus vite possible à la découverte de la ville, mais là les difficultés commencent ; pas d'eau dans les robinets... Je téléphone à la réception pour apprendre que l'eau a été coupée, mais que dans quelques minutes tout rentrera dans l'ordre. J'attends donc. — Finalement j'ai de l'eau, mais elle est désespérément froide. Nouvelle conversation avec l'employé, mais cette fois-ci je demande à parler au gérant qui s'empresse de m'expliquer que la distribution d'eau chaude est faite par la centrale de la ville et qu'il lui est impossible de m'aider. J'appelle donc les services de la cité de Wrocław où on me répond qu'il faut accepter les « décisions de l'administration et qu'il est mauvais, et même défendu, de protester. »

Quand je déclare que je suis touriste canadienne, le ton change. J'ai droit à des excuses et à un exposé volubile sur les difficultés techniques qui empêchent l'administration municipale de me fournir la fameuse eau chaude. Il y est question, entre autres, du retard dans les livraisons du charbon et d'une défectuosité irréparable des chaudières. Comme je n'ai pas de connaissances suffisantes pour comprendre des problèmes aussi techniques, je raccroche et je m'en vais.

Au stationnement, le gardien me demande une cigarette. Lui, travaille à l'usine de nuit, et comme sa femme ne fait pas de cigarettes, il est souvent forcé de s'en passer. Il me reste encore un paquet de Player's que je lui offre, ce qui, bien entendu, me vaut une conversation sur le Canada. Pour mon interlocuteur, c'est un immense pays couvert de forêts dont la population, peu nombreuse, vit dans l'opulence.

— « Pensez-vous qu'ils voudront nous aider un jour ? me demande-t-il. Ce n'est pas drôle ce qui se passe ici, mais jusqu'à maintenant il semble que le reste du monde ne s'en rend même pas compte. Seul Robert Kennedy a fait, paraît-il, des déclarations à ce sujet, mais il n'a rien promis. D'ailleurs on raconte qu'on veut le tuer comme on a tué son frère, le président des Etats-Unis. C'est bien notre chance, dès que [75] quelqu'un s'intéresse vraiment à ce qui se passe chez nous, il lui arrive un malheur. C'est à se demander si les Russes n'ont pas quelque chose à faire là-dedans. »

Non, je ne me sens pas le courage d'engager une discussion sur l'attitude de l'Occident à l'égard des pays de l'Europe de l'Est, et je décide d'aller déjeuner, mais ce n'est pas un jour faste ; pas de lait, un café douteux et des tranches de pain plutôt sèches. Tant pis, autant s'y habituer tout de suite.

N'empêche qu'il est surprenant que Wroclaw, ville située dans la plaine fertile et riche du bassin industriel de Silésie, soit aussi mal approvisionnée. Un technicien, auquel je devais poser cette question un peu plus tard, m'avait répondu par une devinette.

— Savez-vous, m'a-t-il dit, pourquoi les Russes sont plus riches que les Américains ? C'est très simple. Pour détruire la richesse de l'URSS, les pauvres Américains devraient utiliser plusieurs bombes à

hydrogène ; par contre, si les Russes voulaient réduire les Etats-Unis à la misère il leur suffirait d'envoyer trois économistes, soit de chez eux, soit d'un des pays satellites.

Les maladies « sibériennes ».

La grande horloge sonnait l'heure du midi quand j'ai quitté Wrocław. Des deux côtés de la route s'étendaient les champs, où, contrairement à ce que j'ai pu voir en Hongrie et en Tchécoslovaquie, les récoltes étaient déjà avancées. Par-ci, par-là s'élevaient des maisons en briques rouges, spacieuses, propres et entourées de jardins très bien entretenus. Décidément, en Pologne, pays dont les terres n'ont été collectivisées que dans une très faible proportion, le paysage ne ressemble pas à celui des autres régions de l'Europe de l'Est.

Comme le moteur de ma Renault commençait à chauffer, je me suis arrêtée non loin d'une de ces fermes pour vérifier le niveau de l'huile et aussitôt je fus entourée par une bande d'enfants, blonds, pour la plupart, comme les blés et très beaux avec leurs yeux bleus et leurs minois souriants. Au début, ils étaient intimidés, mais nous fîmes connaissance grâce à une poignée de bonbons et tandis que je cherchais ma boîte d'huile dans le coffre, des paysans sortirent de la maison pour voir ce qui se passait.

[76]

Cinq minutes plus tard j'étais prête à repartir, mais eux n'étaient pas du tout prêts à me laisser m'en aller aussi vite. J'eus droit à un grand verre de lait, à des tartines couvertes de fromage et à mille attentions charmantes. J'étais assise dans une grande pièce basse, pleine de monde, et je devais expliquer comment on vit au Canada, comment on y cultive la terre, et comment y sont traités les paysans.

Puis, ce fut mon tour de poser des questions et j'ai appris, tout d'abord, que la majorité de mes interlocuteurs venait des environs de Lvov, ville polonaise qui après la dernière guerre mondiale a été annexée par l'URSS.

— On ne manque de rien ici, disaient-ils. On nous a donné de la terre et elle est bonne, mais ce n'est pas la même chose que chez nous. D'ailleurs ici, non plus, on ne peut être tranquille. On raconte que le gouvernement va faire des exploitations collectives, qu'on nous prendra nos fermes, qu'on va nous transformer en ouvriers agricoles, comme en Russie, et qu'il faudra accepter leurs règlements. Mais on ne se laissera pas faire. Ces messieurs à Varsovie vont voir de quoi on est capable

Pour le moment, toutefois, les paysans polonais travaillent encore sur des fermes individuelles qui, dans le département de Wroclaw, ont généralement une étendue qui varie entre 12 et 30 acres. Sans doute, quelques exploitations du PGR (fermes d'Etat) existent, mais elles ne couvrent que 20 % des terres arables. Car, bien que sur ces terrains reconquis sur l'Allemagne, il eut été facile de faire des sovkhozes et des kolkhozes, le gouvernement polonais a préféré maintenir le système des exploitations individuelles qui donnent des rendements infiniment supérieurs.

C'est là qu'on a donc installé plusieurs paysans qui furent obligés de quitter la région de la Pologne faisant partie maintenant de l'U.R.S.S., où les Soviétiques ont décidé d'amener, à leur place, des Ukrainiens et même des Russes. Il semble, d'ailleurs, que l'animosité des nouveaux venus à l'égard des Polonais était telle, que les cultivateurs ont laissé leurs fermes, sans avoir le temps d'emporter le peu de meubles qu'ils possédaient.

À ce propos, mes interlocuteurs me montrent des lettres qu'ils reçoivent de ceux qui sont encore de l'autre côté de la nouvelle frontière de l'Est. Lettres censurées, dans lesquelles [77] on fait appel à des tantes et des oncles imaginaires en les suppliant d'envoyer des invitations et de l'argent pour payer le passage parce qu'on « rêve de les revoir ». « Répondez vite, y lit-on, sinon nous allons avoir une maladie grave et on va nous envoyer en Sibérie pour nous soigner dans un hôpital spécialisé. »

C'est à se demander comment ces messieurs les censeurs font pour ne pas s'étonner outre mesure de cette épidémie étrange que seuls les établissements sanitaires sibériens peuvent guérir.

Mes hôtes voulaient absolument m'amener dans les champs et me montrer le tracteur, merveille de modernisme, qu'on a loué et qui marche très bien, semble-t-il. Je suis donc allée voir le tracteur, puis il m'a fallu encore manger un autre repas à la ferme voisine et j'ai eu le droit de partir à la tombée de la nuit.

Les lenteurs administratives.

Bien que toutes les villes industrielles se ressemblent, Lodz est, sans doute, une des plus laides qu'il m'a été donné de visiter. Les usines sont placées un peu partout, et parfois non loin du centre, la voiture saute sur le pavé inégal et on traverse des quartiers entiers où des vieilles maisons basses, sales et uniformément tristes, semblent s'appuyer les unes sur les autres. Lodz est un grand centre manufacturier où, vers 1820, on a commencé à établir des usines de textiles et qui s'est développée très vite puisque sa population passa de 32,000 habitants à 672,000 en 1940.

Annexée par les Allemands au début de la Deuxième Guerre mondiale, elle fut coupée du reste du pays, puisqu'elle faisait partie alors du grand Reich, ce qui donna lieu à l'exode forcé d'un grand nombre d'ouvriers et à la destruction partielle de plusieurs usines.

Tout a été reconstruit et c'est à Lodz qu'on fabrique 38 % de la production textile polonaise et qu'on emploie 45 % de la main-d'œuvre qui travaille dans ce secteur. Depuis un certain temps, on a commencé aussi à créer des quartiers nouveaux dont les édifices modernes entourés de squares ne ressemblent pas, fort heureusement, à ceux du centre.

[78]

Par contre, les quelques palais qui appartenaient autrefois aux magnats du textile, sont dans un état déplorable car les autorités n'ont pas su, ou voulu, tirer parti de ces bâtiments. C'est ainsi que j'ai pu visiter un hôtel particulier dont un étage a été transformé en conservatoire de musique, tandis qu'un autre sert, assez curieusement, de restaurant et qui, dans l'ensemble, offre le triste spectacle de murs délabrés et de

son parc où sèche le linge et où des poules picorent dans les hautes herbes.

Les quelques ouvriers que j'ai interrogés m'ont expliqué qu'on promet indéfiniment de faire des travaux, mais qu'on les remet d'une année à l'autre et qu'en attendant tout se détériore.

Nous sommes allés manger dans un des bons restaurants de la ville, « Tivoli », qui, lui aussi, est dans un état de délabrement avancé. Nous étions assis dans le jardin, parce que l'intérieur est pratiquement détruit : ici aussi on doit faire des transformations qu'on retarde à cause du manque de fonds. Selon mes interlocuteurs les autorités municipales n'ont pas le droit d'investir sans avoir l'accord de l'administration centrale de Varsovie qui, elle, agit avec une « lenteur désespérante ».

« On leur envoie une demande, m'a-t-on dit, les fonctionnaires l'enterrent sous un tas d'autres papiers, et un an plus tard on n'a pas encore reçu de réponse. Et c'est ainsi pour tout. Ils sont débordés, incapables de comprendre l'urgence de certaines décisions et parfaitement indifférents à nos problèmes. Plus encore, pour éviter le favoritisme et pour mieux surveiller les opérations du marché noir, qui se font partout, tout doit être signé par le ministre qui, bien entendu, ne peut travailler vingt-quatre heures sur vingt-quatre. »

Un contremaître m'a raconté, par ailleurs, que son usine est incapable de remplir les commandes parce que les balles de coton, qu'on importe d'U.R.S.S., d'Egypte, et des Etats-Unis, restent quelque part en chemin et qu'on doit tout d'abord les retrouver, puis les transporter jusqu'à leur lieu de destination. Il suffit que le chef d'une gare oriente les wagons chargés de marchandises sur une voie secondaire, pour qu'on les oublie, paraît-il, et pour que la population s'empresse de profiter de l'aubaine.

— Les gens gagnent des salaires de misère, disait-il, alors ils voient pour vivre. On prend tout : le coton, les fils, les morceaux de tissus et jusqu'aux bouteilles remplies de colorants. [79] Et puis, les ouvriers ne veulent pas travailler. Chez nous pour gagner plus il n'y a qu'un seul moyen : travailler moins et économiser ses forces. Quand je deviens trop exigeant, quand je me mets à surveiller le rendement de mes hommes, ils tombent malades et disparaissent pendant des semai-

nes. D'ailleurs il m'est difficile d'insister, car je sais que la plupart des ouvriers font un autre travail de nuit et qu'ils sont souvent réellement épuisés et incapables de faire plus.

— Alors je ferme les yeux et je ne remarque rien bien que c'est moi qui ai les ennuis avec les ingénieurs. Les jeunes, surtout, qu'on nous envoie comme stagiaires, sont dynamiques et veulent faire des transformations. On a beau leur expliquer qu'il faudrait changer tout le système, ils ne veulent pas croire tant qu'ils ne l'ont pas constaté eux-mêmes ce qui peut prendre un mois ou deux.

— Je ne sais pas comment c'était avant la guerre, j'avais huit ans, mais ça ne pouvait être pire. Nos machines sont vieilles et cassent, les ateliers sont mal installés, il y fait froid l'hiver et trop chaud en été et il est impossible d'y maintenir un minimum de propreté et d'hygiène. J'ai fait des demandes auprès des autorités du syndicat, mais là ils sont complètement sourds et aveugles. Les postes sont occupés par des gens du parti et nous n'avons aucun moyen de les forcer à réagir. Dès qu'on se plaint, ils nous répondent « qu'en régime capitaliste c'est pire car une partie du personnel chôme et l'autre s'attend à être renvoyée du jour au lendemain ».

— Les ingénieurs, eux, finissent par comprendre qu'avec les salaires qu'on nous donne c'est aussi bien de ne rien faire du tout, mais ils sont incapables d'améliorer quoi que ce soit et s'efforcent uniquement d'éviter les accidents de travail...

Les Bohémiens ne mendient plus...

La serveuse vient nous dire qu'il n'y a plus de viande, mais qu'il reste encore des pommes de terre et des carottes. Mes interlocuteurs protestent ce qui nous vaut l'intervention du gérant et un discours sur les difficultés d'administrer un restaurant et de satisfaire tout le monde.

— Va faire un tour chez nous à l'usine, plaisantent mes amis, on va t'apprendre ton métier.

[80]

Je commence à me sentir mal à l'aise, parce que le gérant se fâche et que les gens des autres tables se mettent à nous observer. Heureusement une jolie bohémienne arrive fort à propos et je lui demande de me dire la bonne aventure.

Les cartes glissent sur la table, il est question de bonnes nouvelles que nous allons tous recevoir, de l'argent qui va nous être envoyé par un inconnu, de réussite professionnelle et d'un voyage dans des contrées lointaines.

Je profite de l'occasion pour l'interroger sur l'existence des Bohémiens qui sont très nombreux encore en Pologne. Elle me raconte qu'ils ont reçu, dans les faubourgs de Lodz, un grand édifice qu'ils administrent eux-mêmes et où habitent ceux qui vivaient autrefois dans des campements plus ou moins misérables. Il paraît que dans tout le pays on a construit des maisons semblables et que les Bohémiens ne mendient plus sur les routes, mais reçoivent des allocations et une aide particulière de l'Etat.

Enfin quelqu'un qui ne se plaint pas et qui paraît être content de son sort ! Je lui donne des zlotys et j'ai droit encore à une longue étude des lignes de ma main, à la promesse formelle que je vais avoir des ennuis, ce qui se réalisera d'ailleurs par la suite, et que je quitterai bientôt la ville, ce qui est vrai aussi puisque je me prépare à partir.

Mes interlocuteurs m'amènent encore voir le parc qui est très beau et très mal entretenu, me montrent quelques statues nouvelles et me font lire la plaque qui est placée sur la porte d'entrée de leur usine. Plaque sur laquelle figure le nom d'un ouvrier mort pendant la guerre.

— Autrefois c'était le nom du propriétaire qui y était gravé, me disent-ils, maintenant c'est celui de l'un des nôtres.

Les bâtiments en brique rouge foncée entourent la place centrale où s'affairent des hommes qui déchargent un camion. La haute cheminée est coiffée d'une traînée de fumée grisâtre, les machines marchent et font légèrement trembler le sol, et tout ceci donne une impression de puissance.

L'ingénieur que je rencontre avant de partir me dit que la production des cotonnades par habitant a triplé depuis 1938 et que la qualité s'améliore. Ce qui freine, toutefois, l'accroissement des rendements, c'est le vieillissement de l'outillage.

— Il faudrait mécaniser davantage toute cette industrie,

Planche 12

*Les pêcheurs polonais défendent jalousement leurs traditions
et résistent au modernisme et à l'ordre nouveau.*

[Retour à la table des matières](#)

Planche 13

*Lodz, le grand centre de l'industrie textile, est également
une des villes polonaises qui comptent
le plus de cheminées d'usines.*

[Retour à la table des matières](#)

Planche 14

À Gdansk, vieille ville portuaire, on est en train de reconstituer les quartiers très anciens. C'est le miracle de patience et d'efforts de tous et de chacun !

[Retour à la table des matières](#)

Planche 15

À Gdansk, vieille ville portuaire, on est en train de reconstituer les quartiers très anciens. C'est le miracle de patience et d'efforts de tous et de chacun !

[Retour à la table des matières](#)

[81]

affirme-t-il, mais alors on sera obligé de réduire le personnel ce qui représente un problème difficile à résoudre. Pour le moment, d'ailleurs, on n'a pas les moyens d'acheter les machines, alors on attend...

Dans la rue des ouvriers commencent déjà à rentrer chez eux pour le repas du soir. Certains sont à bicyclette, d'autres à pied, d'autres encore attendent le tramway qui arrive bondé de monde. Par grappes, des gens s'accrochent sur le marchepied et on a l'impression que le wagon ne pourra jamais contenir tous ces passagers dont certains se penchent par les fenêtres pour laisser de cette manière plus d'espace aux autres. Moi je pense au fonctionnaire qui attend la réponse et au rapport qu'il a dû présenter pour démontrer que le service de transports en commun est insuffisant dans la ville de Lodz...

Il fait beau, le soleil brille et je préfère ne pas me demander de quoi tout cela doit avoir l'air quand arrive l'hiver, l'époque des froids, de la boue et de la neige...

Une passante m'aborde.

— Vous n'auriez pas quelque chose à vendre, par hasard ? J'achète tout : fil, coton, soie, bas, cigarettes, café...

Je remonte dans ma petite Renault et elle me regarde ahurie, mais je me sens mal à l'aise au volant de cette voiture qui paraît être, soudain, d'un luxe tapageur et provocant.

Décidément Lodz, ce centre de l'industrie textile polonaise, ne semble pas être une ville riche, ni même une ville où il fait bon vivre parce que l'ouvrier aurait l'impression de participer au progrès du pays et parce qu'il aurait confiance dans l'avenir, et c'est là, sans doute, la plus grave lacune du régime.

[82]

[83]

UNE QUÉBÉCOISE EN EUROPE ROUGE.

Chapitre VII

[Retour à la table des matières](#)

Je suis allée en Pologne au mois de décembre 1961, et ce qui me frappa alors, ce fut l'enthousiasme ! Une population ayant des conditions de vie quotidienne particulièrement difficiles continuait à croire dans un avenir meilleur et à faire des sacrifices. C'est d'ailleurs grâce à cette confiance dans la cause commune qu'on a pu faire l'œuvre de la reconstruction.

Car les théoriciens marxistes ont beau prétendre que Varsovie a été reconstruite, grâce à la suppression de considérations économiques concernant l'évaluation du terrain et de versement d'une contrepartie aux propriétaires dont les biens ont été saisis par l'Etat ; les techniciens, eux, affirment que si la population civile n'avait pas aidé bénévolement les ouvriers, on n'aurait jamais pu relever la ville de ses ruines.

Et, il y a trois ans à peine, cette volonté de rebâtir un pays nouveau se manifestait dans plusieurs milieux et dans plusieurs secteurs, tandis que maintenant elle semble être remplacée, petit à petit, par une sorte de lassitude et d'indifférence infiniment pénibles, mais aussi infiniment dangereuses pour le régime lui-même. On a l'impression que

seuls les éléments très jeunes, de concert avec un groupe de techniciens, sont prêts encore à réagir en dénonçant d'ailleurs la philosophie marxiste-léniniste dont l'emprise sur l'économie s'avère de plus en plus néfaste.

[84]

Les généralisations sont toujours trompeuses, mais en visitant la Pologne d'aujourd'hui on s'aperçoit que plusieurs projets de 1961 n'ont pas pu être réalisés et que le niveau de vie a baissé au lieu de s'améliorer comme on était en droit de l'espérer alors. Hier on pouvait justifier ce genre d'échecs par l'appauvrissement dû aux destructions, mais vingt années se sont écoulées depuis la défaite de l'Allemagne hitlérienne et cet argument a perdu toute sa valeur aux yeux d'une population épuisée par les restrictions de toutes sortes et déçue par un régime incapable de remplir ses promesses.

« Ces messieurs du parti ont tous les droits ».

Varsovie m'a reçue d'une manière particulièrement spectaculaire, puisque à l'occasion des fêtes du vingtième anniversaire de la révolution les drapeaux flottaient partout et les haut-parleurs diffusaient du jazz américain ; nouveauté à laquelle je n'étais guère habituée. Dès que j'ai commencé à chercher une place à l'hôtel, la situation se compliqua. Toutes les chambres étaient réservées pour les congressistes et aucun gérant n'osait courir le risque de louer pour la nuit.

— « Vous comprenez, m'avait déclaré une demoiselle-directrice, ils peuvent arriver aussi bien ce soir que demain et, nous, on doit être prêt. Ensuite, ils vont se soûler pendant deux jours et casser les meubles, puis tout rentrera dans l'ordre. Ces messieurs du parti ont tous les droits. »

Comme il était trop tard pour rejoindre mes amis, j'étais bien décidée de coucher dans la voiture, mais on m'expliqua que c'était défendu et que je ferais mieux d'aller à Otwock, lieu de villégiature situé dans les environs de Varsovie. Avant de partir, j'ai tenté cependant une ul-

time démarche et je suis allée à l'hôtel Europejski qui s'occupe tout spécialement des touristes où un employé impoli me conseilla de « ne pas insister ». En sortant, je me suis fait aborder devant la porte par une femme qui me proposa une chambre dans son appartement, mais qui ne pouvait m'enregistrer à la milice, ce qui me forçait à faire à Varsovie un séjour parfaitement illégal.

— Autrefois, on avait le droit de louer des chambres aux touristes occidentaux, m'a-t-elle dit, mais maintenant c'est défendu parce qu'on veut éviter les contacts entre les étrangers et la population. Il paraît qu'on leur racontait trop de vérités [85] sur notre « paradis » et que cela ne plaisait pas à nos dirigeants. On a droit uniquement de recevoir sa famille.

De guerre lasse je me suis donc résignée à partir pour Otwock. Il était tard, la route était mauvaise et mal éclairée et je suis arrivée vers minuit devant une petite maison ; l'unique hôtel privé de la région. Là, une dame vêtue d'une robe de chambre crasseuse m'introduisit dans une pièce où il n'y avait pas d'eau courante et où une ampoule pendait tristement au bout d'un fil accroché au plafond. Les draps étaient sales, le sommier crachait les restes d'une sorte de paille et la fenêtre ne fermait pas.

Le lendemain matin j'ai eu droit, à la visite d'un petit monsieur, maigre et mal rasé, qui voulait savoir ce que je pensais des démocraties populaires et si je considérais qu'on vivait mieux au Canada. En guise de réponse je lui ai offert un billet de cinquante zlotys et je l'ai assuré que mes propos ne valaient pas la peine d'être rapportés à la milice. Le monsieur empocha avec empressement l'argent et m'affirma que quand on est dans le besoin on fait n'importe quel métier, même celui d'agent informateur. Là-dessus nous nous quittâmes, satisfaits l'un de l'autre, et j'ai pu regagner Varsovie et téléphoner à mes amis.

À partir de ce moment tout commença à s'arranger à merveille et comme les Polonais sont hospitaliers au-delà de toute imagination j'ai eu à ma disposition l'appartement d'une personne qui était partie en vacances. Habité normalement par une famille de deux adultes et d'un enfant, il se composait d'une pièce, d'une minuscule cuisine et d'une salle de bain, pourvue d'une baignoire, mais trop petite pour contenir un lavabo. Il se trouvait au sixième étage d'un immeuble flambant

neuf, mais sans ascenseur, et il y faisait abominablement chaud parce que l'architecte avait oublié, paraît-il, d'isoler le toit. Par-dessus le marché, l'eau étant coupée dans toute la ville, là encore j'ai dû faire l'inévitable expédition à la pompe, le seau dans une main et le pot dans l'autre. Comme je n'avais plus le courage de téléphoner à l'hôtel de ville pour protester contre le manque d'eau courante, je me suis contentée de déballer mes valises et de m'en aller au bureau de la milice.

*Les touristes américains
sont nombreux à Varsovie.*

Dans le long couloir il y avait beaucoup de monde. Des Américains, pour la plupart d'origine polonaise, attendaient [86] sagement debout en se gardant bien d'ouvrir la bouche. Personne ne parlait et on avait l'impression que tous et chacun s'attendaient à passer la nuit au poste ou dans un autre lieu du même genre.

— Croyez-vous qu'on va nous rendre nos passeports ? me demanda à voix basse une vieille dame. Ils n'ont pas l'air de tenir à ce qu'on dépense ici nos devises ; c'est surprenant à quel point ils sont désagréables.

Je l'ai rassurée de mon mieux et je suis partie à la recherche d'un siège, mais au lieu de trouver une chaise, j'ai eu l'insigne bonheur de rencontrer un employé. Comme il faisait chaud et comme j'avais envie de quitter ces lieux encombrés, j'ai profité de l'occasion pour lui annoncer que j'étais pressée, ce qui eut un effet foudroyant ; on appela mon nom cinq minutes plus tard.

Un fonctionnaire assis derrière son bureau me posa alors un tas de questions sur ma modeste personne et sur mes relations avec les occupants de l'appartement que je devais habiter pendant quelques jours. Puis, nous parlâmes du Canada et de l'exposition universelle, ce qui détendit l'atmosphère. Mon interlocuteur me montra même une revue

polonaise : « Poznaj Swiat » (Renseigne-toi sur le monde), qui venait de publier un excellent article sur le Nord canadien.

— J'aimerais bien y aller, m'a-t-il dit, mais j'ai plus de chances de visiter la Sibérie que le Canada. Le voyage me coûterait moins cher. Il nous est pratiquement impossible de gagner assez pour payer le prix du transport et, même si quelqu'un pouvait se le permettre, les restrictions de devises sont telles qu'on n'a pas le droit d'emporter assez d'argent. Pour faire du tourisme dans un pays capitaliste il faut être invité par quelqu'un qui se charge de défrayer les frais du billet et du séjour là-bas et malheureusement je n'ai pas de famille en Amérique du Nord.

Avant de me laisser partir le fonctionnaire m'assura aussi qu'en cas de difficultés je n'avais qu'à lui faire signe et me promit de prolonger, au besoin, mon visa.

D'une épicerie à l'autre.

J'étais en règle, j'avais un appartement et il faisait beau, que pouvais-je demander de plus ? Par-dessus le marché je disposais d'un après-midi libre, puisque c'est le lendemain [87] seulement que je devais avoir une série de rendez-vous avec des fonctionnaires, des techniciens et des étudiants.

Dans les rues on accrochait sur les façades les photographies de Gomulka, de Lénine et de Marx ; au restaurant une foule occupait toutes les tables. J'ai décidé de faire mon repas à la maison. Je suis donc entrée dans une boucherie et j'ai demandé de la viande. Le commis me regarda d'un drôle d'air et m'affirma qu'il n'y avait rien en dehors du saucisson.

— Revenez demain, me conseilla-t-il d'un air engageant.

À l'épicerie les choses se passèrent encore moins bien. Je voulais acheter du lait et quand la vendeuse me déclara qu'il n'y en avait pas, je demandai pourquoi.

— « Ça ne vous plaît pas, répondit-elle sur un ton agressif, très bien, je vais appeler la milice. »

Je n'en croyais pas mes oreilles. Se faire menacer de la milice (force d'ordre qui a remplacé en Pologne la police) en 1964, à Varsovie, pour avoir demandé du lait, m'apparut être le comble de l'incongruité. Bien sûr mon passeport canadien arrangea très bien les choses, mais que fait un Polonais auquel arrive la même aventure ?

À cette question une femme, que j'ai interviewée, m'a répondu que cela ne peut se produire puisque les habitants savent très bien ce qu'on peut obtenir aux magasins et, généralement, achètent la majorité des produits alimentaires chez les paysans qui les livrent directement à domicile. Evidemment les prix sont doubles ou triples, par rapport au marché officiel, mais comme il faut manger on n'hésite pas à les payer au besoin.

J'avais l'impression de me retrouver en pleine guerre, dans un pays occupé par les Allemands et c'était d'autant plus étrange qu'en 1961 encore, on pouvait demander n'importe quoi, sinon dans les magasins, tout du moins dans les restaurants. Or, le même jour, j'ai invité des amis à souper à l'hôtel Bristol, un des meilleurs restaurants de Varsovie, où en dehors du poulet en gelée qui datait d'une époque préhistorique, à en juger par le goût, de la vodka et du café noir, il n'y avait littéralement rien.

Sans doute les invités officiels ne subissent pas les mêmes traitements, mais moi je vivais comme un citoyen du pays, assez riche, toutefois, pour payer le fameux souper 700 zlotys, ce [88] qui au taux officiel de 24 zlotys au dollar, représente une petite fortune.

La nouvelle politique anti-inflationniste.

Il paraît que les prix montent constamment, autant sur le marché noir que sur le marché officiel, où, cependant, on s'efforce de les maintenir à un certain niveau. Les salaires, par contre, n'ont pas changé et comme autrefois la majorité des travailleurs ne gagne pas plus de deux mille zlotys par mois.

— Nous sommes obligés d'avoir deux à trois emplois pour vivre, m'avait dit un ingénieur, et depuis un an environ cela aussi est défendu. Gomulka a affirmé dans un discours officiel que « le volume de la production n'est pas suffisant pour qu'on favorise un accroissement des revenus et, qu'au contraire, il faut les diminuer pour éviter l'inflation. » En vertu de ce programme, nous n'avons pas le droit de gagner plus qu'un certain montant et, théoriquement, nous sommes obligés de refuser des travaux à temps partiel.

— C'est ainsi que moi, par exemple, je travaille pour trois ministères et chacun a dû démontrer que mon concours lui était indispensable, car on m'a convoqué à la milice et on m'a annoncé que je devais abandonner deux de mes postes. Ma secrétaire, par contre, a perdu sa place et même son logement, alloué par le ministère, parce que pour gagner plus d'argent elle faisait de la copie chez elle le soir.

En ce qui concerne le chauffeur qui conduit la voiture officielle d'un ministère, il a été obligé de cesser de travailler la nuit à l'usine et ne sait pas comment joindre les deux bouts. Il m'a raconté que depuis peu il fait des rapports pour la Police secrète, autant sur les employés que sur les visiteurs, ce qui lui rapporte un peu, mais lui demande, paraît-il, un grand effort d'imagination.

— Je ne tiens à compromettre personne, m'a-t-il dit, mais pour être payé il faut bien que je raconte quelque chose. Et ce n'est pas facile...

Pour ma part, j'ai pu constater aussi un autre phénomène ; partout, et surtout dans les services administratifs, plusieurs personnes font le travail qu'une seule pourrait faire. Dans [89] les restaurants et dans les hôtels, il y a un nombre incroyable de gérants, de directeurs et de sous-directeurs, qui, eux, ne font pas grand-chose, mais les garçons et les serveuses, par contre, travaillent au-dessus de leurs forces.

N'empêche que j'ai rencontré une femme mariée et mère de famille, qui a terminé des études de chimie, et qui est serveuse parce que cela rapporte plus, paraît-il, à cause des pourboires.

— C'est fatigant, m'a-t-elle dit, mais ici je peux m'absenter souvent et je rentre tôt chez moi, ce qui me permet de surveiller les devoirs des enfants et de préparer le repas du soir. Et puis, au restaurant, il y a toujours moyen d'emporter chez soi certaines denrées alimentaires et, croyez-moi, ça aide à boucler le budget...

« *Cela ne peut pas durer...* »

— Tout le monde vole, m'ont affirmé certains fonctionnaires, et ce n'est pas seulement le bas niveau de vie qui explique le constant coulage dont souffre la majorité des institutions et d'entreprises. Les gens sont déçus et cessent de se préoccuper de quoi que ce soit en dehors de leur propre confort. Ceux qui, il y a trois ans à peine, essayaient de faire du bon travail, s'aperçoivent que c'est impossible et dès lors commencent à agir comme les autres, c'est-à-dire à piller ce qu'ils peuvent et où ils peuvent. Et il est impossible de les blâmer.

Résultat : plusieurs usines et services de distribution des produits manufacturés sont déficitaires et, fait particulier, même si certains font de l'argent, on ne peut pas le savoir. En effet, comme au lieu de permettre que les bénéfices soient investis ou distribués aux travailleurs, on exige qu'on les verse à l'Etat sans tenir compte des intérêts d'une compagnie donnée, les directeurs « s'arrangent ».

— On se méfie des décisions que prend l'administration centrale, m'avait avoué un ingénieur, alors au lieu de lui confier l'argent on se contente de le faire disparaître. Plusieurs directeurs font des investissements non déclarables, d'autres se débrouillent pour accorder des primes aux ouvriers, d'autres encore l'utilisent pour améliorer leur propre sort et celui de leur famille.

[90]

— Jusqu'à présent les techniciens protestaient contre ce système absurde, désormais ils attaquent les théoriciens du régime. Ils dénoncent notamment les contraintes économiques exercées par l'équipe du parti, soucieuse uniquement de préserver l'orthodoxie de l'idéologie marxiste, et la lutte prend des proportions de plus en plus grandes.

— Qui va gagner ?

— Le temps joue en faveur des techniciens parce qu'ils sont généralement plus jeunes et plus dynamiques. Les générations nouvelles partagent leurs idées, tandis que le marxisme-léninisme, en tant que tel, ne trouve ni partisans, ni défenseurs. Par contre, les théoriciens occupent toujours encore les postes clefs, car ce sont eux qui dispensent des avantages de toutes sortes, influencent les décisions et donnent les directives. Ils ont, aussi, l'appui de Moscou, puisque leur pensée orthodoxe semble être la meilleure garantie que le régime se maintiendra, et le chef de l'Etat polonais, Gomulka, se garde bien de dénoncer leurs erreurs.

— Sans doute « cela ne peut pas durer indéfiniment, mais pour le moment il est impossible encore de prévoir quand on parviendra à imposer, enfin, les réformes de base ».

Varsovie : une ville gaie.

C'était le matin du défilé marquant les fêtes du vingtième anniversaire de la révolution. Il faisait beau, une foule dense envahissait les rues et des attroupements se formaient devant les magasins qui, tous, avaient fermé leurs portes à l'heure du midi. On attendait l'arrivée de Khrouchtchev, et des dirigeants des autres pays de l'Europe de l'Est, qui devaient prendre place sur les tribunes officielles.

— Il n'y a pas de quoi se réjouir, m'ont affirmé quelques ouvriers. Pour une fois qu'on a un peu de temps libre on pourrait l'utiliser plus agréablement. On n'est pas du tout curieux de savoir ce que diront Gomulka et les autres. « De toute manière, ce ne sont que des contes bons pour des enfants naïfs. »

Alors pourquoi êtes-vous venus ?

Parce qu'on ne pouvait pas faire autrement.

Mes interlocuteurs m'ont expliqué qu'ils étaient obligés de se présenter, soit à leur lieu de travail, soit à un endroit [91] prévu d'avance. Ensuite, on leur a annoncé qu'ils devaient assister au défilé et ils partirent, certains en groupe, d'autres individuellement.

— « Vous en faites pas, m'affirma ironiquement une femme ; on va applaudir. Autant leur montrer que nous sommes là. Gomulka et sa clique s'imaginent qu'ils peuvent raconter ce qu'ils veulent, mais nous allons nous organiser. Ils n'en ont plus pour longtemps ! »

Haine, indifférence, lassitude ; tout ceci est infiniment pénible sous le ciel bleu de Varsovie et, pourtant, la capitale polonaise continue à être une ville gaie. Nulle part au monde, peut-être, on ne dépense de tels trésors d'inventions et d'esprit pour ridiculiser les politiciens et les gens au pouvoir et nulle part on ne rit de si bon cœur à propos de tout et de rien.

On ne trouve pas de viande dans les boucheries, qu'à cela ne tienne, au lieu de se plaindre on raconte l'histoire suivante :

« Nous sommes en l'an 2000. Une grand-mère passe avec sa petite-fille devant un magasin.

— Tu vois, lui dit-elle, c'est ici que je faisais la queue, quand j'étais jeune, pour me procurer de la viande.

— Mais qu'est-ce que c'est que la viande, grand-maman, demande la petite-fille ? »

Tout est prétexte à une histoire drôle, à une devinette, à une blague, à un éclat de rire... On dirait qu'à force d'affronter quotidiennement des difficultés sans nombre les citoyens de l'Europe de l'Est, en général, et les Polonais, en particulier, ont développé une sorte de philosophie qui consiste à savoir profiter de chaque moment qui passe et à se réjouir de la moindre chose agréable qui peut leur arriver.

À Montréal, acheter une livre de beurre est une action simple qui ne présente aucune complication, à Varsovie cela devient une sorte de conquête qu'il est d'usage de mentionner et même de célébrer dans le cercle familial, car on sait y apprécier mieux l'existence, justement parce qu'elle est pénible.

Seulement voilà, autant les générations qui ont vécu la guerre, sont fatalistes à leur façon et se sont habituées à profiter de l'instant qui passe et à craindre perpétuellement que le peu de liberté et de confort qu'ils possèdent puisse leur être enlevé, autant les jeunes se révoltent. Pour eux, il n'est plus [92] question de faire des compromis par crainte de représailles. Eux, ont cessé, en quelque sorte, d'avoir peur.

Illusion, vantardise, éternel optimisme de la jeunesse ? — Je ne saurais le dire, mais ce qui est facile de constater c'est qu'en Pologne le conflit des générations prend des proportions telles qu'on finit par se demander si tôt ou tard il ne parviendra pas à faire éclater les cadres du régime qu'on a cessé de respecter et de considérer comme valables.

Car les étudiants et les jeunes ouvriers que j'ai pu rencontrer ne se posent plus de questions pour savoir si le communisme est préférable au capitalisme, ou non, mais dénoncent uniquement les réalités qui forcent leurs aînés à vivre d'expédients et réclament le droit à un avenir meilleur que, selon eux, la théorie marxiste-léniniste ne saurait assurer nulle part.

— Les principes, les grandes idées généreuses, ce sont des attrape-nigauds, m'ont-ils dit, l'unique chose qui compte c'est de trouver un système qui soit assez souple pour s'adapter aux besoins de l'économie moderne. Le reste ne nous intéresse pas, c'est l'affaire des gens vieux, usés et incapables de créer. Nous, nous voulons vivre et vivre bien et nous réussirons avec ou sans l'aide de l'Occident, avec le concours, ou malgré l'opposition des Soviétiques...

[93]

UNE QUÉBÉCOISE EN EUROPE ROUGE.

Chapitre VIII

[Retour à la table des matières](#)

Ce qui surprend et frappe le plus quand on visite les pays de l'Europe de l'Est, c'est une certaine forme de désordre... Désordre qui règne à tous les niveaux et empêche l'application des réformes susceptibles d'assurer l'égalité des classes et le bien-être de la population.

Le nouveau régime a adopté des postulats conformes, non seulement à la philosophie communiste, mais aussi à l'idéologie socialiste, tels que : la gratuité de renseignement, la gratuité des services médicaux et le système des congés payés, mais, malheureusement, bien que vingt années se soient écoulées depuis la révolution, ni en Hongrie ni en Tchécoslovaquie ni en Pologne, on n'a réussi à créer les structures indispensables pour réaliser ces objectifs.

La médecine d'Etat et la médecine privée.

C'est ainsi que dans le domaine de la santé, par exemple, la gratuité totale est un dogme, mais en pratique un grand nombre de patients est obligé de payer les consultations ce qui, étant donné le niveau des salaires, est tout simplement ruineux.

[94]

En 1931, la Pologne comptait 32 millions d'habitants, le recensement de 1961 en dénombrait 30 millions et au cours des dix dernières années on a hospitalisé quatre fois plus de patients puisque la mentalité a changé et qu'on ne soigne plus certaines maladies à domicile.

Or, en 1938, la Pologne avait 632 hôpitaux, tandis que maintenant elle en a 669, donc pas assez pour répondre aux besoins. On manque de places partout et les crédits sont insuffisants pour renouveler et moderniser l'équipement. Dans les dispensaires les gens sont forcés d'attendre parce que pour radiographier un patient on a besoin de deux fois plus de temps qu'il ne serait, normalement, nécessaire et il est très difficile de maintenir dans ces conditions l'ordre et la discipline du personnel qui est continuellement débordé.

Ajoutons à cela qu'il est pratiquement impossible en Pologne de se procurer certains médicaments qu'on ne fabrique pas sur place. Donc, en principe, tout le monde peut obtenir, sans frais aucuns des produits pharmaceutiques, mais plusieurs patients sont obligés de dépenser des sommes très élevées pour les acheter au marché noir.

J'ai rencontré, entre autres, le directeur d'une usine qui, chaque été, sous-loue son appartement à des touristes allemands. En échange, ils lui apportent en fraude des injections qu'on doit lui administrer régulièrement parce qu'il risque d'être paralysé.

— Le plus grand défaut du régime, m'a-t-il dit, consiste justement dans son incapacité de réaliser les réformes sociales. Qu'il s'agisse du secteur médical, ou de celui de l'enseignement, c'est toujours la même chose ; chez nous, les lois les plus humanitaires deviennent aisément de véritables caricatures.

N'empêche que lors de la visite d'un hôpital, j'ai pu assister à une scène assez émouvante. C'était un édifice relativement moderne, mais qui, comparativement aux hôpitaux de Montréal, semblait mal aménagé, mal entretenu et mal équipé. Dans le couloir bondé de monde une paysanne attendait avec son enfant sur les genoux.

La femme, visiblement nerveuse, s'inquiétait parce qu'elle habitait à une certaine distance de Varsovie et se demandait comment elle allait rentrer chez elle.

[95]

L'infirmière discuta avec le médecin et l'affaire fut réglée sur-le-champ ; on commanda une ambulance et on annonça à la paysanne qu'on la ramènerait dans son village.

— Cela n'arriverait pas dans un pays capitaliste, plaisanta un de mes amis polonais. Au Canada, elle serait obligée de payer une fortune pour un pareil service.

Les congés payés.

Seulement voilà, on a beau aider un individu, cela ne saurait résoudre les problèmes qui se posent à l'échelle nationale quand il s'agit de l'organisation. Organisation dont j'ai pu constater les lacunes en essayant de prendre des vacances en Pologne, où tous les travailleurs ont droit à un congé de trente à soixante jours par année.

J'ai quitté Varsovie un jeudi matin, munie de cartes et de multiples recommandations. J'avais l'intention de visiter la région de Mazurie et de m'arrêter au bord d'un lac, où on a installé récemment un très beau centre touristique. Des deux côtés de la route s'étendait la plaine, tantôt couverte des champs de blé et tantôt boisée, j'ai traversé quelques villages, fort anciens et fort beaux et, contrairement à ma mauvaise habitude de faire des étapes trop longues, je suis arrivée à une heure décente à mon lieu de destination.

Là, une demoiselle me pria d'attendre, tout en me prévenant qu'il n'y avait plus de place, mais quand le gérant se présenta à son tour je me suis empressée de lui dire que je venais de la part de Monsieur X. Aussitôt, il accepta de me louer un petit chalet, très joli et très propre, pour une somme vraiment dérisoire, équivalente à deux dollars par jour.

Les chalets se trouvaient dans la forêt et ils étaient disposés en forme de cercle autour de la maison principale, ancien pavillon de chasse. En bas, dans la vallée, on avait aménagé une plage où s'élevait un bâtiment en bois rond abritant une salle de réunions et des cabines.

Dans mon chalet je ne disposais que d'un lit, d'une table et d'une chaise, mais j'avais droit d'utiliser la salle de bain qui se trouvait dans la maison principale où on servait également les repas.

[96]

Le soir de mon arrivée je devais y souper, d'ailleurs, en compagnie d'une famille d'ouvriers qui étaient là depuis la veille. Ils avaient trois enfants et ils étaient vraiment heureux de la perspective d'un mois de repos.

— Vous comprenez, m'ont-ils dit, on a eu une chance inouïe de pouvoir partir ensemble. Ma femme travaille dans une usine, moi dans une autre, et nous avons obtenu des « billets de séjour » pour deux endroits différents, mais heureusement on a pu les échanger avec un ami. L'année dernière, moi j'étais dans les montagnes, ma femme au bord de la mer et les enfants aux camps, et on s'écrivait des lettres... Remarquez, maintenant non plus, nous n'avons pas de « billets de séjour » pour les enfants, mais le gérant a bien voulu les accepter. C'est un peu compliqué, parce que nous devons nous contenter pour cinq d'un chalet destiné pour deux et dormir par terre, mais on se débrouille. En ce qui concerne les repas, c'est la même histoire ; en principe on doit servir seulement ma femme et moi, mais le garçon a été gentil et il a promis de « tricher ». On va lui laisser un bon pourboire et tout s'arrangera à merveille.

Vers la fin du souper, le gérant de l'hôtel est venu s'asseoir à notre table et nous fîmes plus ample connaissance, mais tandis que je parlais

en superlatifs de l'aménagement de ce beau site, il s'ingénia à me présenter les inconvénients de sa propre situation.

— En principe, disait-il, je n'ai pas le droit de louer un lit, sans l'autorisation de mes supérieurs du bureau central de tourisme. Ces messieurs sont à Varsovie, moi je suis ici, ces messieurs m'écrivent que je vais recevoir cinquante personnes, moi je dois m'organiser pour loger et nourrir deux fois plus. Je n'ai jamais assez d'argent en caisse pour acheter la viande et les légumes et je suis forcé de compléter avec ce que je peux me procurer au marché noir, parce que de toute façon ce qu'on m'alloue officiellement ne suffit pas.

— « Bref, je suis condamné à avoir une comptabilité double ; dans mon carnet j'inscris les dépenses non déclarables que je fais payer aux clients, et, dans le grand livre, celles que l'Etat a accepté de prendre à sa charge. Tout ceci est d'autant plus désagréable que je gagne pas mal ma vie, j'ai une voiture Skoda et une maison dans la région et que je crains continuellement une dénonciation qui me fera perdre mon poste. »

[97]

Les bienfaiteurs canadiens.

— « Or, le personnel est très mal payé, les garçons de table ont 1,000 zlotys (environ 40 dollars au marché officiel et dix au marché noir) par mois, ce qui est tout simplement ridicule et je ne peux ni exiger un bon service, ni les empêcher de voler. Résultat : quelqu'un a oublié de fermer le robinet de la salle de bain qui se trouve au deuxième étage. L'eau a coulé toute la journée et les dégâts sont tels que je ne sais vraiment pas comment je parviendrai à réparer les plafonds du premier. Ça fait deux ans que je demande qu'on m'autorise à embaucher deux employées supplémentaires pour faire le ménage et la surveillance, mais j'attends encore la réponse... »

Le lendemain, je loue une barque et je m'en vais passer la journée sur l'eau, mais je suis obligée de revenir très vite parce qu'il se met à pleuvoir à torrents. Dans le bâtiment qui se trouve en bordure de la plage plusieurs personnes se sont déjà réfugiées dans la grande salle où il y a un appareil de télévision. Certains regardent les programmes, d'autres jouent aux cartes, d'autres encore bavardent. Il y a là beaucoup d'enfants qui s'amusent. L'âge moyen : entre sept et treize ans ; l'occupation préférée : sculpter le bois et le peindre. Ils font de très jolis objets et semblent bien plus heureux que la majorité des garçons ayant des parents assez riches pour leur acheter des jouets fabriqués en série. Mais j'ai à peine le temps d'apprendre que généralement c'est avec leur père ou leurs oncles qu'ils ont appris à faire ces petits bateaux, et aussitôt je suis littéralement assiégé par les adultes.

La nouvelle que je viens du Canada s'est répandue très vite et tout le monde veut m'interroger. Première source d'étonnement : pourquoi quelqu'un qui peut passer ses vacances au Québec, vient-il en Mazurie ? J'ai beau expliquer que les paysages et les villes polonaises sont beaux et attachants cela ne semble pas plausible. On s'extasie sur mon esprit de sacrifice, sur la facilité avec laquelle je me passe du confort occidental et ainsi de suite. Puis on me demande comment sont traités, au Canada, les immigrants. Sont-ils aussi riches que le reste de la population ? Ont-ils droit d'avoir les mêmes situations que les Canadiens ?

— Cela nous intéresse beaucoup, m'explique un monsieur qui est directeur dans une coopérative de Varsovie, car c'est grâce aux colis canadiens et américains que plusieurs familles polonaises parviennent à vivre. Le nombre des gens aidés par [98] leurs parents et amis qui habitent en Amérique du Nord est tout simplement incroyable. Faut-il considérer qu'ils sont assez riches pour se le permettre, ou qu'ils s'imposent des privations ?

Me voilà condamnée à recommencer des calculs compliqués et à donner l'équivalent des salaires et des prix canadiens en zlotys, ce qui est d'autant plus fastidieux que je dois tenir compte du taux officiel du

dollar et de celui du marché noir. Fort heureusement quelques jeunes gens m'aident à changer de sujet. Ils s'intéressent aux problèmes moins basement matérialistes et veulent savoir si les films polonais ont du succès à Montréal.

« On a vécu assez de drames ! »

— « Nous, on les trouve mauvais, affirment-ils. C'est toujours la même chose ; la guerre, les persécutions, le fascisme, les atrocités de l'Allemagne hitlérienne, ou encore, les usines, la « victoire du prolétariat » et la propagande. Chez vous on fait de la publicité pour vendre du savon, chez nous on fait de la publicité pour faire oublier les lacunes du régime. C'est ennuyeux à mourir et on préfère les films américains ou français. Eux, au moins, sont gais, amusants et, dans un certain sens, plus proche de notre époque. Et c'est ça que nous voulons voir. On a vécu assez de drames en Pologne ; ce n'est plus la peine de les ressasser continuellement »...

En ce qui concerne la production cinématographique canadienne, ils ont pu assister à la projection d'un court métrage sur le Québec qui a eu, paraît-il, beaucoup de succès. Ce qui les a étonnés c'est que le film n'avait aucun rapport avec les romans de Mazo de la Roche, dont l'action se passe au Canada, et dont on trouve des traductions polonaises dans la majorité des librairies.

— J'irai un jour à Montréal, m'affirme un des jeunes gens, depuis qu'on a établi des bonnes relations avec la Yougoslavie on peut s'évader par Trieste.

Sur les bords de la Baltique.

Comme le temps demeure maussade, je décide de continuer mon voyage vers la Poméranie et j'ai de la chance ; à Gdansk le soleil commence à se montrer.

[99]

Gdansk (Dantzig) qui, comme on se souvient, a été le prétexte du déclenchement de la dernière guerre mondiale, est une ville-miracle. Vieille cité, ayant déjà au X^e siècle, le titre du plus grand centre de la Poméranie, Gdansk a été pratiquement détruite au cours des sombres années de l'occupation allemande. En 1939, les marins polonais y livrèrent leur dernière bataille, vaine et héroïque, en 1944, les troupes de la Wehrmacht décidèrent de tout raser, pour ne pas abandonner à l'ennemi les très beaux édifices d'une valeur historique inestimable.

Depuis, les Polonais ont fait l'impossible pour redonner à la ville son aspect d'autrefois et, à force de sacrifices, ils sont parvenus à reconstituer, pierre par pierre, certains quartiers et certains monuments. La population actuelle de Gdansk est de 290 mille habitants, soit 40 mille de plus qu'en 1939, et bien que la majorité ne soit pas originaire de la région, ils y sont très attachés.

— Quand nous sommes arrivés ici, racontaient mes amis polonais, il n'y avait que des ruines. Tous, nous avons aidé, d'une façon ou d'une autre, à la reconstruction, alors, forcément, on connaît par cœur chaque coin et chaque ruelle, chaque monument et chaque maison.

Avant 1939, Gdansk avait le statut de ville libre et pour éviter le paiement de certaines taxes portuaires, ainsi que pour d'autres raisons d'ordre politique, le gouvernement polonais a favorisé le développement d'une ville entièrement nouvelle ; Gdynia, située non loin de là, et devenue, par la suite, le plus grand port maritime du pays. Actuellement, une autostrade les relie, autostrade qui va jusqu'à Zopoty (Sopot), ancienne ville touristique allemande.

Les distances se sont rétrécies, en quelque sorte, mais Gdansk continue à évoquer le passé historique, Gdynia est très moderne et Zopoty donne l'impression d'être partiellement abandonnée. Les riches visiteurs ne se ruinent plus au casino et, sans doute, c'est mieux ainsi, mais on s'explique mal pourquoi les autorités ne s'efforcent pas d'entretenir avec plus de soins les bâtiments et les endroits susceptibles de favoriser le tourisme.

On m'a expliqué, que les touristes étrangers viennent, mais que les touristes polonais préfèrent passer leurs vacances dans les petites localités situées plus à l'ouest, en bordure de la mer ouverte, où on a fait construire les hôtels modernes destinés à certaines catégories d'ouvriers, de fonctionnaires et d'employés [100] de bureaux. J'ai donc décidé de partir dans cette direction, mais j'ai commis une erreur ; j'ai oublié de vérifier le niveau d'essence dans le bac de ma Renault. En principe ce n'était pas grave, puisque je me trouvais dans une région considérée comme la Côte d'Azur de la mer Baltique, mais en réalité, ce fut tout à fait tragique...

Les drames « de la route ».

Au premier croisement je me suis arrêtée près d'une pompe ; elle était fermée, mais on indiquait qu'à cinq kilomètres de là se trouvait une autre qui, elle, fonctionnait jusqu'à cinq heures de l'après-midi. Riche de cette promesse, j'ai continué à rouler, mais les annonces se succédaient et les pompes fermées, aussi. Et à la quatrième, je crois, je me suis arrêtée pour de bon sans une goutte du précieux liquide dans mon réservoir. D'ailleurs je n'étais pas seule dans ce cas puisque deux autres voitures y étaient stationnées, ainsi que plusieurs motocyclettes.

Tout d'abord nous commençâmes par critiquer les autorités, le régime communiste et le reste, mais le temps passait et personne ne pouvait repartir. De toute évidence il fallait faire quelque chose. Comme j'avais un passeport canadien on m'envoya en éclaireur et, en compagnie d'un garçon du village, je suis partie à la recherche du « directeur » du poste d'essence. Il habitait tout près, mais sa femme nous reçut d'une façon plutôt désagréable et nous déclara que le « directeur » était allé à la pêche et qu'il nous fallait attendre le lendemain matin.

— Il est bien trop fatigué, mon homme, nous a-t-elle dit, pour se déranger à son retour.

— Prêtez-nous les clefs. On paiera...

— Pas question.

— Mais il est affiché sur la porte que la pompe doit rester ouverte jusqu'à cinq heures de l'après-midi et il est à peine une heure...

— C'est l'affaire du « directeur », pas la vôtre. Allez lui demander ses raisons.

Puis, la dame nous claqua la porte au nez et nous descendîmes les escaliers sans très bien savoir où aller. Heureusement, le garçon se souvenait que dans l'atelier de réparation privé, et on ne peut plus illégal, on vendait de l'essence, et m'y amena. Le propriétaire accepta généreusement de nous dépanner [101] tout en nous vantant la supériorité de l'entreprise privée sur celle de l'Etat. Ensuite, sous les regards amusés des enfants du village nous transportâmes des boîtes en fer remplies d'essence jusqu'aux voitures et, bien que l'opération fut relativement coûteuse, ma Renault R. 8 se mit à ronronner.

Et c'est ainsi que j'ai pu arriver à Jastrzëbia Gôra (montagne d'aigle) ravissante localité cachée dans les sous-bois qui surplombent la mer, où j'ai trouvé un garage et un hôtel. Le garage était ouvert, mais l'hôtel s'avéra être une maison de repos réservée aux employés du ministère des Finances et on refusa de me louer une chambre. J'avais beau expliquer qu'au bureau de tourisme de Varsovie on m'avait assurée que je pourrais avoir un traitement spécial en tant que citoyen canadien, cela ne m'avança guère et on m'affirma même que sur toute la côte il n'y avait aucune place disponible.

Pourtant, je devais louer, à quelques kilomètres de là, une sorte d'appartement plus que confortable. Dans cette localité, il n'y avait, en principe, qu'un bâtiment plutôt vétuste et en mauvais état, destiné aux vacanciers. Une très jolie « directrice » (c'est incroyable à quel point on aime les titres en démocraties populaires) me déclara cependant, que moyennant cent zlotys elle mettrait à la porte une de ses locataires qui avait le « billet de séjour » et me louerait sa chambre, mais comme j'ai trouvé le procédé plutôt cavalier je suis allée me renseigner chez les pêcheurs. Là, on m'indiqua une maison convertie en hôtel, où j'ai pu m'installer sans remords aucun et sans gêner personne, en payant tout simplement pour le logement et pour les repas.

J'ai même réussi à gagner la confiance de la propriétaire qui se méfiait, au début, d'une cliente pourvue de passeport canadien, parce que

le soir même j'ai pu lui procurer du beurre. En effet, cette denrée rare, puisque les magasins d'Etat de la région n'en avaient pas vendu depuis plus d'un an, manquait justement à la cuisine et on devait en avoir d'urgence. Or, tout à fait par hasard, une paysanne me proposa un marché ; je la conduisais chez elle et, en échange de ce service, elle me donnait une livre de beurre. Avec empressement j'acceptai l'affaire et, à partir de ce moment, mon prestige fut solidement établi.

Les amitiés « dangereuses ».

Pour ma part je ne m'étonnais plus de rien. Officiellement il est défendu aux pêcheurs de fumer le poisson qu'ils doivent [102] livrer cru à la coopérative, mais tous les vacanciers achetaient au marché noir les poissons préparés dans une fumerie clandestine, située en plein centre du village. Officiellement ma logeuse devait m'enregistrer au bureau de la milice de Gdynia, mais je me suis enregistrée toute seule au petit bureau local et je n'ai eu aucun ennui.

Et, dimanche, dans l'Eglise tellement pleine de monde que des gens priaient aussi bien à l'extérieur qu'à l'intérieur, j'ai entendu un sermon qui était, en même temps, une charge, on ne peut plus sévère, contre la philosophie marxiste-léniniste. Sermon qui fut prononcé, d'ailleurs, par un prêtre excessivement intelligent avec lequel je devais beaucoup discuter par la suite. Toutefois, quand je lui ai proposé de le conduire dans ma voiture chez un paroissien malade, il hésita :

— « La dernière fois que je suis monté dans une voiture, m'a-t-il expliqué, ce fut quand la milice m'a arrêté, mais comme il n'y avait pas de fenêtres dans leur camionnette je n'ai pas pu voir grand-chose. Ensuite, j'ai passé huit ans en prison et depuis 1958 on m'a accordé à nouveau le droit de m'occuper de ma paroisse. Dites-moi franchement : cette auto, l'avez-vous eue tout à fait honnêtement ? Je m'excuse de vous le demander, mais chez nous, d'une façon générale, quand quelqu'un a une auto c'est qu'il n'a pas les mains tout à fait propres... »

N'empêche que les personnes que j'ai connues au village n'ont pas manifesté les mêmes réticences ce qui, d'ailleurs, me compliqua un peu la vie, car sur la plage on me demandait constamment si je ne pourrais pas prendre de passagers, soit pour Varsovie, soit pour d'autres villes.

— Je vous paierai bien, me disait une ouvrière qui passait ses vacances avec sa petite fille et son bébé, parce que je ne sais vraiment pas comment je vais revenir.

Elle avait reçu son congé payé à une autre époque que son mari et, par-dessus le marché, on avait oublié de lui accorder une réservation sur le train. Résultat : elle fit le trajet de Varsovie, debout, son bébé dans les bras et la petite fille à ses côtés et n'avait aucune envie de recommencer à voyager dans les mêmes conditions.

— Vous comprenez, les trains sont continuellement bondés au-delà de toute limite, alors dès qu'on rencontre quelqu'un qui a une voiture on lui propose de payer pour qu'il nous amène. Généralement, les gens sont contents d'économiser de cette [103] façon leurs frais d'essence, mais ça, non plus, n'est pas toujours facile parce qu'on en a abusé. Les automobilistes prenaient trop de monde et actuellement les miliciens arrêtent sur la route les voitures où il y a plus de quatre passagers, forcent les gens à descendre et les laissent là.

« Les jeunes qui nous quittent sont des traîtres ».

Mais malgré toutes les difficultés et tous les problèmes qu'on me racontait on s'amusait bien au village. Un des pêcheurs organisa notamment une réception à laquelle on m'a invitée et au cours de laquelle on a mangé beaucoup de poisson fumé, on a raconté beaucoup de blagues et on a beaucoup ri. La soirée était donnée en honneur d'un Polonais qui, il y a huit ans, s'était évadé dans son bateau et avait pu arriver en Suède. Depuis un certain temps il revient en Pologne, à l'époque des vacances, et jusqu'à maintenant il n'a pas été inquiété.

— J'ai beau être citoyen suédois, m'expliquait-il, j'ai toute ma famille ici, alors je prends le risque... D'ailleurs il y a trop de désordre dans leurs registres pour qu'ils puissent me retrouver...

Pourtant, un matin, j'ai vu sur la plage des soldats munis de carabines ; ils ramenaient un jeune garçon qui avait essayé de franchir en barque la limite des eaux territoriales.

— Tout le monde ne peut pas réussir, constataient philosophiquement mes amis polonais et, de toute façon, ce n'est pas honnête de s'en aller ainsi. C'est dur, c'est difficile, mais il faut rester ici, parce que ce ne sont quand même pas nos dirigeants qui vont se mettre au travail. Eux ne pensent qu'à faire la cour aux Russes. C'est d'ailleurs, l'unique moyen pour ces messieurs du gouvernement de garder leurs postes...

— « Les jeunes qui quittent le pays, trahissent, m'avait dit le prêtre, parce qu'ils refusent de remplir leur devoir et de lutter jusqu'au bout » et, assez curieusement, des paysans, des ouvriers, des techniciens et des intellectuels, m'ont répété la même phrase.

Et c'est là, sans doute, que réside l'étrange force du peuple polonais qui, au cours des siècles, lui a promis de survivre malgré les guerres, malgré les persécutions et malgré les régimes imposés par les puissances impérialistes de l'Est.

[105]

UNE QUÉBÉCOISE EN EUROPE ROUGE.

Chapitre IX

[Retour à la table des matières](#)

Pour quitter la Pologne et retourner en France, je devais, soit demander le visa de transit par l'Allemagne de l'Est, soit prendre le bateau danois qui circulait cet été entre le port polonais de Swinoujscie (Schwinemunde), le port suédois, d'Ystad et la capitale danoise, Copenhague. J'ai opté pour cette deuxième solution, et après avoir fait mes adieux au village de pêcheurs où j'ai passé mes vacances, je suis partie à Swinoujscie.

De Varsovie à Copenhague.

Le voyage se passa fort bien et dans l'après-midi du même jour j'arrêtais ma Renault R. 8 devant les bureaux de la compagnie maritime où attendaient déjà plusieurs autres touristes, Suédois pour la plupart. Leurs voitures, aussi grosses que nos Buick et nos Chevrolet, donnaient l'impression d'un luxe inouï et l'employée qui s'occupait de l'embarquement ne parvenait pas à comprendre comment on pouvait être aussi riche.

Malheureusement je n'étais pas en mesure de le lui expliquer pour la bonne raison qu'une fois de plus je devais affronter des complications. En effet, il me fallait payer mon [106] billet en dollars, la valeur de mes chèques de voyage dépassait largement le prix de mon passage et personne n'avait le droit de me rendre la monnaie autrement qu'en zlotys. Or, il est défendu d'avoir des zlotys quand on a franchi la frontière polonaise, on devait donc me les confisquer après me les avoir remis. Par-dessus le marché, mon visa de séjour expirait à minuit et je n'avais plus assez de temps pour aller le faire prolonger à Gdynia, la ville la plus proche où cela pouvait être fait.

Mais en Pologne tout s'arrange parce que les gens sont toujours prêts à vous venir en aide. Un employé prit mes chèques, acheta le billet sur le bateau et me le rapporta au bureau de contrôle avec la monnaie en couronnes suédoises. Puis, je montai dans ma Renault et je me rangeai derrière une longue file de voitures. Le haut-parleur diffusait une chanson folklorique, on nous fit signe d'avancer et, à mon tour, je pénétrai dans la cale du bateau.

Je venais de quitter la Pologne, un des pays les plus beaux et les plus attachants que je connaisse...

Les démocraties populaires et les monarchies démocratiques.

Sur le bateau danois, les passagers disposaient de trois salles à manger, de quatre salons et de cabines plus que confortables. A moi, qui venais de vivre plusieurs semaines en Europe de l'Est, tout ceci paraissait être d'un luxe presque indécent, et il semble que je n'étais pas la seule à éprouver cette sorte de jouissance quasi honteuse. Le soir, je dînai avec un couple de jeunes Suédois qui avait les mêmes réactions ; ils revenaient après un séjour de trois semaines passées à Cracovie, à Varsovie et sur la côte polonaise, avaient beaucoup voyagé tous les deux et parlaient un anglais impeccable, ce qui, d'ailleurs, nous a permis de faire connaissance.

— « Nous sommes allés aux Indes, me racontaient-ils, mais la misère que nous avons vue là-bas s'expliquait ; par contre, ce que nous avons pu observer en Pologne ne se justifie pas. C'est curieux, certaines mesures sociales qu'ils ont adoptées ressemblent à celles qui ont été mises en pratique en Suède, et pourtant ce n'est pas du tout la même chose. Plus encore, on ne peut imaginer de contraste plus frappant que celui qui existe entre les démocraties populaires, telles la Pologne, et les monarchies démocratiques, tels la Suède ou le Danemark. Sans [107] doute, les Russes leur ont imposé une philosophie qui ne correspond pas aux traditions et aux aspirations populaires, n'empêche qu'il reste incompréhensible que le régime communiste ait échoué d'une façon aussi lamentable. »

À travers les hublots on ne voyait plus les côtes de la Pologne et, sur ce bateau, brillant de propreté et rempli de gens bien nourris, bien habillés et habitués, de toute évidence, à une existence normale, notre discussion paraissait soudain parfaitement académique.

Pourtant, quand le lendemain je me suis retrouvée à Copenhague, je n'ai pu éviter d'établir des comparaisons. Car après Varsovie, cette ville, où il n'y a pas de marché noir et où nul ne semble forcé de frauder l'Etat pour survivre, apparaît comme une sorte de paradis terrestre. Et qu'on le veuille ou non, il devient pratiquement impossible de ne pas se demander pourquoi l'Europe de l'Est continue à vivre dans un pareil marasme, vingt ans après la Seconde Guerre mondiale. Pourquoi, en somme, ces deux mondes, scandinave et slave, qui tous les deux se targuent d'avoir une législation sociale très avancée, qui prétendent ignorer les crises économiques, le chômage et l'exploitation des travailleurs, sont à ce point différents ?

Et il ne s'agit pas là de faire le procès de l'une ou de l'autre doctrine, mais d'essayer de dégager des causes principales qui ont faussé le sens même de la révolution vécue par les démocraties populaires.

Première constatation qui s'impose : le communisme doit remplacer le plus ancien et le principal mobile des actions productives de l'homme ; le profit, par celui, infiniment plus noble, de la confiance dans l'égalité des classes et de l'enthousiasme au travail. Donc, en Europe de l'Est, on a nivelé les salaires afin d'assurer l'égalité des revenus et, fatalement, le fait de travailler plus, ou mieux, ne peut apporter d'avantages tangibles sur le plan matériel, mais l'effort productif doit

être stimulé par des considérations strictement idéalistes. Or, malheureusement, ce n'est pas le cas.

*L'égalité des classes
et les réalités du marché noir.*

Au niveau de l'ensemble de la population, les difficultés et les anomalies de l'économie nationale ont amené, une sorte de méfiance et de haine à l'égard de l'appareil de l'Etat ce qui rend [108] difficile, sinon impossible, l'implantation du civisme. Pour gagner davantage, les communistes les plus convaincus, n'hésitent pas à faire du marché noir qui a cessé d'être un délit et un vol à l'égard de la société dans laquelle ils vivent, pour devenir une sorte de nécessité vitale. Partout, en Europe de l'Est, existe donc deux marchés qui tous les deux sont devenus incontrôlables.

Il va de soi que dans ces conditions la planification rationnelle se transforme en une sorte d'utopie et que les autorités sont incapables, non seulement d'entreprendre une réorganisation, mais même de comptabiliser les revenus et les transactions qui se font chaque année. Et c'est ainsi qu'on assiste à cette absurdité totale d'une administration qui dispose de machines à calculer plus perfectionnées que celles qu'on utilise habituellement en Amérique, mais qui ne peut faire que des opérations plus ou moins hypothétiques faute de données suffisamment précises ou suffisamment conformes à la réalité.

Avant 1956, on espérait que les fréquents contrôles de l'appareil policier finiraient par éliminer les abus, mais maintenant on se rend compte que cela ne fait qu'accroître le mécontentement sans donner pour autant de résultats appréciables.

Selon certains économistes, la solution réside dans l'élargissement de l'éventail des salaires, selon d'autres, dans un retour partiel à l'entreprise privée qui obtiendrait le droit d'opérer dans les secteurs de la distribution des biens de consommation et dans celui des services, mais leurs idées rencontrent l'opposition farouche des théoriciens du marxisme-léninisme qui les considèrent comme une atteinte à la doctrine. Ils prétendent que la généralisation de ce genre de transforma-

tions favoriserait la naissance d'une nouvelle classe privilégiée et menacerait le régime lui-même.

Pourtant, il suffit de discuter avec la jeunesse estudiantine pour se rendre compte à quel point les théories marxistes-léninistes sont pour elle un mythe. La majorité estime, et il s'agit là d'un phénomène qu'on peut observer aussi bien en Hongrie, qu'en Tchécoslovaquie, qu'en Pologne, qu'il faudrait s'orienter vers des réformes visant à remplacer le régime communiste, inapplicable, selon eux, dans son contexte actuel, par un socialisme libéral. Assez curieusement, la jeunesse semble prête, d'ailleurs, à sacrifier la doctrine à la réalité et veut s'engager sur une voie de compromis, à seule fin d'accroître le niveau de vie de l'ensemble de la population, et d'améliorer son propre avenir.

[109]

Dans les pays de l'Europe de l'Est, il est pratiquement impossible, cependant, de préconiser des thèses autres que celles adoptées par le parti au pouvoir, puisque les rouages des élections démocratiques sont faussées et les masses n'agissent pas sur le choix de l'équipe gouvernementale, fréquemment, sinon toujours imposée de l'extérieur.

Au niveau de toutes les classes de la société on exerce aussi des pressions politiques et on applique des sanctions plus ou moins arbitraires. Sans doute les arrestations à caractère politique sont assez rares, mais on conteste aux éléments jugés dangereux, ou indésirables, le droit au travail. Celui qui critique trop ouvertement la ligne de pensée officielle peut être affecté à n'importe quel poste et déplacé dans n'importe quelle région, et je vous prie de croire qu'il ne s'agit pas là d'une menace théorique, mais, bien au contraire, d'une pratique courante.

Ajoutons à cela que la presse parlée et écrite, contrôlée et censurée, s'efforce d'inculquer un certain nombre d'idées, et cela, aussi bien dans le domaine de l'économie et de la politique, que des arts et des lettres.

En ce moment, on vend dans les pays de l'Est des appareils de radio et de télévision à des prix inférieurs au prix de revient, à seule fin d'élargir le champ de la propagande et, dans les écoles, comme dans les universités, on fait des projections de films conçus spécialement à cet effet. Il est surprenant même que l'abrutissement des masses continue à être relativement très limité et que l'action clandestine, surtout

socialiste, dans le véritable sens de ce terme, gagne malgré tout, de force.

Le néo-impérialisme russe.

Toutefois, les jeunes socialistes se rendent compte qu'en préconisant une action massive ils risquent de faire le jeu de la « droite » occidentale, ce qui n'est guère leur but. Ils savent également que leurs gouvernements respectifs résisteront à la poussée des idées nouvelles, non seulement en vertu des principes communistes, mais aussi et surtout, sur l'ordre de Moscou qui tient à maintenir aux postes de direction ses « créatures » et à conserver ainsi sa mainmise en Europe de l'Est.

Car les démocraties populaires, la Yougoslavie mise à part, dépendent actuellement des Soviétiques, autant sur le plan économique, que politique. Le siège central du COMECON, l'équivalent [110] du Marché commun de l'Europe de l'Est, se trouve à Moscou et c'est là que sont prises toutes les décisions. La théorie de base qu'on a adoptée est celle de la création d'une sorte d'unité, où les particularités nationales et régionales cessent d'être prises en considération, et, où on sacrifie les objectifs de rentabilité immédiate à ceux de la division des tâches. Et, fatalement, cette façon d'envisager les échanges crée des difficultés insolubles et joue à l'encontre du progrès économique.

Concrètement cela se présente de la façon suivante : l'industrie lourde est très développée en Tchécoslovaquie, mais ce pays manque de matières premières, donc les autres satellites doivent les lui fournir, souvent, à un taux inférieur à leur propre prix de revient. Peu importe que la Pologne ait besoin de ~on charbon pour ses propres usines, veut, veut pas, elle doit se conformer aux ordres.

Les Tchèques, par contre, sont obligés de respecter les décisions du COMECON et d'exporter leurs produits manufacturés dans les pays africains qui ne peuvent les payer autrement que sur la base du troc, ou du crédit à long terme.

Par ailleurs, comme sur le plan sociologique les paysans sont considérés par les marxistes-léninistes comme une classe hostile, par

définition, à la doctrine communiste, les dirigeants s'efforcent de transformer brutalement toutes les structures. La Hongrie, par exemple, doit développer certaines branches de son industrie, bien que cela ne soit pas profitable à l'économie nationale, et accroître d'une façon exagérée son endettement à l'égard de l'U.R.S.S. en achetant du blé à l'extérieur...

En somme, les objectifs économiques, soumis et dominés par des objectifs politiques, sont faussés dès le départ, et dans tous les secteurs on constate un gaspillage des forces et des richesses disponibles qui empêche l'amélioration du niveau de vie et accentue les tendances inflationnistes.

Les démocraties populaires peuvent-elles échapper à cette sorte de cercle vicieux ?

À Budapest, comme à Prague, comme à Varsovie, on discute beaucoup, en ce moment, des possibilités d'activer les rapports avec la zone occidentale. Rapports culturels, les plus faciles à établir, rapports touristiques, plus malaisés à cause de la mauvaise organisation, et finalement, rapports économiques, les plus importants, mais aussi les plus complexes.

[111]

L'hostilité et l'indifférence de l'Occident.

Tout d'abord l'Occident connaît mal les véritables problèmes de l'Europe de l'Est et ne s'y intéresse pas outre mesure. Les seuls éléments qui font exception à la règle se composent d'émigrants dont les témoignages n'ont qu'une portée très limitée puisqu'ils sont sujets à caution. En effet, il s'agit là d'individus qui se recrutent souvent dans le milieu de l'ancienne classe privilégiée, ruinée par la révolution, et qui préconisent un retour au régime capitaliste dans des pays où une telle transformation n'est ni souhaitable, ni réalisable. On les traite donc comme des rêveurs inoffensifs, ou encore comme des groupes intéressés surtout à provoquer une scission entre les deux blocs, même au risque de déclencher une troisième guerre mondiale.

D'une manière générale, les pays capitalistes continuent à considérer les démocraties populaires comme une sorte de monstres contaminés par le communisme et seule la Yougoslavie a pu obtenir des Américains, une aide financière substantielle.

En ce qui concerne les relations commerciales, l'Europe de l'Est serait en mesure de vendre ses produits sur les marchés occidentaux, mais pratiquement plusieurs transactions s'avèrent impossibles. Les pays du Marché commun, par exemple, ont obtenu une certaine standardisation des produits agricoles qui rend la concurrence très difficile puisque les démocraties populaires offrent des produits d'une qualité différente et généralement inférieure.

La Tchécoslovaquie pourrait exporter ses objets manufacturés, ses machines et même ses voitures automobiles, et ceci à des prix inférieurs à ceux de la majorité des fournisseurs, japonais ou allemands, mais on lui impose toutes sortes de restrictions, aussi bien officielles qu'officieuses, qui ne sont pas de caractère économique, mais politique.

Rien d'étonnant donc, qu'en Europe de l'Est, les jeunes générations, contrairement à celles qui les ont précédées, ne comptent plus sur l'aide de l'Occident. Plus encore, elles se méfient de ses interventions et évitent même, dans une certaine mesure, de les solliciter. Ce qui a joué dans le sens de cette sorte de déception globale ce fut, sans aucun doute, le peu de pressions que les Nations Unies ont exercé à l'égard de l'U.R.S.S. pour empêcher, lors de l'insurrection de Budapest, l'avance de l'armée soviétique et les massacres de la population civile.

[112]

Donc, pour le moment, tout du moins, les jeunes Hongrois, comme les jeunes Tchèques, comme les jeunes Polonais, estiment qu'ils ne peuvent se fier qu'à leurs propres forces et fondent leur espoir sur cette évolution qu'ils préconisent et qui doit permettre de transformer progressivement le régime.

Une telle évolution est-elle réalisable ?

*Le nationalisme :
facteur de force et de faiblesse.*

Sans doute les anciens leaders du communisme international, tel Togliati, ont dénoncé l'impérialisme soviétique. Sans doute les pays de l'Est voient, dans la scission de la Chine et de la petite Albanie, une autre preuve qu'il est possible de se libérer de l'emprise russe, mais ce qui a été faisable pour Mao, ne l'est pas pour Gomulka ou pour Novotny. La situation géographique de la plupart des satellites est telle qu'il ne saurait être question pour Moscou de relâcher les pressions et de ne pas commencer une action armée dans le cas d'une opposition ouverte. À cet égard seule la Yougoslavie reste privilégiée, car le fait d'avoir pu être libérée, en 1944, sans que les soldats russes foulent son sol lui donne un statut à part.

Les démocraties populaires pourraient, dans le contexte actuel, avoir des chances de retrouver leur indépendance politique et économique si elles parvenaient à créer une fédération et opposer au colosse soviétique, non pas des pays relativement petits et incapables de se suffire à eux-mêmes, mais un bloc. Cette union serait en mesure de devenir le foyer des nouveaux courants d'idées susceptibles d'influencer l'évolution du communisme et aussi du capitalisme. Il est plus que probable que ses pays membres s'orienteraient vers un socialisme libéral capable de s'opposer à la fois aux régimes réactionnaires de droite et aux dictatures communistes, dont elles ont une longue habitude et une pénible expérience.

Il reste à savoir, cependant, si une telle fédération est possible.

Rappelons, tout d'abord, qu'au cours de toute son histoire l'Europe de l'Est a connu des bouleversements et des transformations de frontières. Les occupants russes, prussiens et autrichiens ont dominé et morcelé la Hongrie et la Pologne, ce qui a donné lieu à la naissance de nationalismes qui, pendant des siècles, ont permis à ces peuples de ne pas disparaître de la carte de l'Europe. Nationalismes indéracinables et, de nos jours [113] encore très vivaces qui, malheureusement, jouent aussi à l'encontre de l'Union. Car la principale rançon de ce patriotisme, hautement respectable par ailleurs, c'est une sorte de mépris

à l'égard des nations voisines. Pour les Hongrois, les Tchèques sont un peuple « inférieur », pour les Polonais, les Allemands de l'Est ou de l'Ouest continuent à être une « nation ennemie », et on pourrait multiplier à plaisir ce genre d'exemples.

Plus encore, les événements de la dernière guerre mondiale n'ont pas joué en faveur d'une fédération ; au cours de l'occupation allemande quelques pays de l'Europe de l'Est ont collaboré avec l'envahisseur, tandis que d'autres, telle la Pologne, ont refusé toute entente. De là datent des haines et des animosités habilement exploitées par les Soviétiques qui tout en imposant une sorte d'unité économique, parfaitement arbitraire, ne manquent pas d'alimenter, en même temps, des nouvelles causes de discorde.

Dès le départ, il est indispensable donc d'effacer le passé, dans le sens le plus profond de ce terme, et ensuite de se rendre compte que seule une fédération peut permettre à l'Europe de l'Est de devenir indépendante, d'organiser des rapports nouveaux avec le reste du monde et d'assurer aux masses un bien-être comparable à celui des pays membres du Marché commun.

En détruisant les anciens cadres et les anciennes classes possédantes, la révolution a fait disparaître certains intérêts qui jouaient à l'encontre de la Fédération de l'Europe de l'Est. Depuis 1956 l'évolution des idées y a suivi la même orientation, puisque partout les jeunes jugent sévèrement le communisme et estiment que le socialisme est plus conforme à leurs aspirations et à leurs buts. Pour réaliser une Fédération il suffirait donc d'oublier les vieilles haines et d'admettre l'urgence d'une action solidaire.

Toutefois, pour que les projets d'une fédération se matérialisent il est indispensable que l'Occident parvienne à s'intéresser davantage, et d'une façon plus constructive, à ce qui se passe en Europe de l'Est. Il faudrait aussi qu'on cesse de considérer les démocraties populaires comme une sorte de suppôt de Satan, car rien n'est plus faux.

Le régime des pays satellites ressemble surtout à celui des dictatures de droite, qu'on n'ose pas, pour autant, condamner de la même manière. Il y existe la même absence des libertés fondamentales, la même censure de la presse et la [114] même impossibilité de revendication syndicale. Les mots d'ordre ne sont pas les mêmes, mais les travailleurs y vivent dans une misère sensiblement comparable et les

classes privilégiées (nouvelles ou anciennes) profitent d'avantages abusifs que seul le maintien de la dictature, de gauche, ou de droite, peut assurer, à la longue, à un groupe de gens n'ayant ni la compétence, ni la popularité suffisante, pour s'appuyer sur la masse électorale.

Mais jusqu'à présent, seul le président de Gaulle semble vouloir préconiser la « prise de conscience européenne » et il est fortement question que le chef d'Etat français fasse un voyage officiel à Varsovie et à Budapest.

En ce qui concerne l'Amérique, elle est prête à favoriser certains échanges, mais continue de refuser de comprendre à quel point il est important pour la paix du monde d'aider les démocraties populaires à sortir du marasme dans lequel elles se débattent. Important sur le plan politique, aussi bien qu'humain, d'ailleurs, et idéologique, puisqu'il est plus que probable que le socialisme de la Fédération de l'Europe de l'Est serait l'expression d'une philosophie d'autant plus valable que forgée sur la base d'une expérience de deux régimes extrêmes ; le capitalisme et le communisme.

Et puis, d'une façon globale, n'est-on pas en droit d'exiger du monde occidental le règlement de sa dette d'honneur envers l'Europe de l'Est, que la faiblesse d'un homme malade, Roosevelt, et la ruse d'un dictateur sinistre, Staline, ont forcée de vivre sous la contrainte du néo-impérialisme russe ?

Des peuples européens, enfermés derrière le rideau de fer, sont en train de donner à l'univers capitaliste une leçon de fierté et de courage et il suffirait de les aider à mener à bien l'évolution préconisée par les générations montantes pour qu'ils puissent avoir, sur les destinées de l'Europe de demain, une influence qui jouera en faveur de la justice sociale, de la liberté et de la paix.

« La révolution russe a été un acte de foi et de sacrifice qui a transformé le monde », avait écrit Boris Pasternak, mais l'étrange aventure de l'Europe de l'Est donnera peut-être au monde moderne, au monde du machinisme et de l'ère atomique, une philosophie nouvelle qui laissera une place au droit sacré de l'homme d'être libre, de penser, de s'exprimer, de créer et de vivre !

Fin du texte